C
N

10300

LES
MILLE ET UNE
FAVEURS,

LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS,

PAR LA REINE DE NAVARRE.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE
DES HISTOIRES
Contenues dans ce Premier Volume.

PRÉFACE, *qui annonce l'Auteur de cet Ouvrage, & les difficultés de la Traduction.* Pag. viij

Définition du mot de Faveur. xj

Hiſtoire étimologique de Don Dulcedo del Favore, *& de la Princeſſe* Voluptia del Pipio. xij

Hiſtoire de la minorité de Tanitbudan, *Roi des Gaules.* 1

Danger d'elever trop haut un Favori. 29

Amour de la Reine des Gaules pour le Prince ſon Fils. 58

De quels diſcours elle uſe pour le rendre légitime. 60

Emportemens de la Reine contre le Roi ſon Fils, & moyens affreux dont elle ſe ſert pour l'obliger à ſe rendre à ſon amour. 64

Parti que prend le jeune Prince à cette occaſion. 69

Paſſion du Roi pour une des Filles de la Reine. 75

Vengeance apparente que la Reine prend de cette Fille. Pag. 89
Moyens horribles de la Reine pour dépoſſéder le Roi ſon Fils. 120
Contre-batterie miſe en uſage par le Gouverneur du Roi, pour empêcher les deſſeins de la Reine. 124
Conjuration contre cette Princeſſe, & l'effet qu'elle produit. 125
Guerre du Roi contre les Romains, occaſionnée par les trames de Vetubeali. 143
Bataille gagnée par Tanitbudan. 151
Vetubeali, *premier Miniſtre, renvoyé au Roi.* 157
Continuation de l'amour du Prince pour Necalbolane, *& ce qu'il occaſionne.* 172
Seconde conjuration de la Reine, qui ſe traveſtit, & paroît ſous le nom d'un Ambaſſadeur: trouble affreux qu'elle occaſionne: la vie du Roi en danger: il eſt ſauvé; par qui. 180 & ſuiv.
La Maîtreſſe du Roi s'empare de la Citadelle, & à quel deſſein. 194
Menées de la Reine pour s'emparer de la Citadelle. 197
Par qui elle eſt livrée: premiere cauſe de l'Antipathie du Roi contre les Femmes. 208 & ſuiv.
Priſon du Roi: danger qu'il court de périr. 214

Croſeliveſgol *ſe traveſtit en Philoſophe Arabe.* Pag. 217
Il ſe fait préſenter à la Reine, & pourquoi. 218
Converſion de la Reine : ſa mort ; & moyens dont elle ſe ſert pour réparer ſes crimes. 237 & ſuiv.
L'Aſſemblée générale des Etats, convoquée par les brigues de Croſeliveſgol, *reconnoît* Tanitbudan *pour légitime Roi, & dépoſſede* Telivot. 249
Magnifiques promeſſes du Roi à ſes Peuples, & comment il s'en acquitte. 253
Fait de nouveau la guerre aux Romains : les oblige à faire la paix : ſe rend abſolu dans le dedans de ſon Royaume ; & à quelle fin. 260
Extraordinaire Déclaration du Roi contre toutes les Femmes de ſon Royaume. 263
Oppoſitions inutiles de Croſeliveſgol : *fermeté du Roi : précautions ſurprenantes que ce Prince prend pour que les Femmes de ſon Royaume ne puiſſent avoir aucun commerce avec perſonne.* 268
Troubles & conjurations occaſionnées au ſujet des Femmes enfermées par le Roi à Lodeorbarli. 269
Remontrances du premier Miniſtre en

faveur des Priſonnieres de Lodeorbarli. Pag. 275
Accommodement accordé par le Roi en leur faveur. 276
Examen ſecret des Femmes réſolu, & pourquoi. 284
Portrait, en conſéquence, de pluſieurs Femmes de Cour. 287
Le Roi ſe rend à Lodeorbarli: *commencement des Faveurs, ſuivi du premier Examen, contenant l'Hiſtoire de Fildame.* 293
*Hiſtoire d'*Ardemine, *ou de la Poupée qui remue.* 309
Second Examen, contenant l'Hiſtoire de Dalamine. 359
Hiſtoire de l'admirable Gelindes. 383

Fin de la Table du Tome premier.

PRÉFACE.

LE Manuſcrit que je donne aujourd'hui au public eſt ſi ſingulier, & porte un ſi grand intérêt, que je ne doute pas que mes Lecteurs ne me ſachent gré des peines que je me ſuis donné, pour le mettre dans l'état où il eſt. Sans entrer dans un grand détail à ce ſujet, je me contenterai de faire obſerver que cette production a été trouvée dans un Cabinet de Curieux, où elle étoit confondue avec un grand nombre d'autres Ouvrages écrits à la main en Gaulois. Le titre de *Mille & une Faveurs* qu'elle portoit, & le nom de l'Auteur, me firent naître ſecrétement la réſolution, de faire mes efforts pour faire l'acquiſition de ce Manuſcrit. Il me fut très-difficile d'y parvenir: mais avec l'argent & la patience, de quoi ne vient-on pas à bout? Je n'en fus pas plutôt le maître, que je réſolus de me cacher de tout le monde pour en faire à mon aiſe la lec-

ture, dans l'intention de le mettre en état d'être lu, s'il me paroiſſoit auſſi intéreſſant que l'intitulé ſembloit me l'annoncer.

Ce ne fut pas ſans peine que je parvins à déchifrer ce Manuſcrit. Outre l'ancienneté du langage, les vers en avoient rongé une grande partie, la pouſſiere avoit effacé l'autre; & ce n'a pas été ſans un travail épineux que je ſuis parvenu à ſuppléer à tant de lacunes. J'y ſuis enfin parvenu; & j'en ſuis d'autant plus flatté, que cet Ouvrage vient d'une plume auſſi reſpectable que ſavante. Que dirai-je enfin? C'eſt une des productions de Marguerite de Valois, Reine de Navarre: n'eſt-ce pas tout dire? Il ſera aiſé de la reconnoître à ſon ſtyle, & à cette vivacité galante qui eſt répandue dans le cours de ces Hiſtoires. Une choſe ſur-tout qui doit faire un plaiſir extrême, c'eſt l'exactitude avec laquelle cette Princeſſe a rempli ſon titre. L'Hiſtoire ne finit qu'à la Mille & unieme Faveur, & ne reſſemble point à ces Ouvrages portant les mêmes intitu-

lés; comme les *Mille & une Nuits*, les *Mille & un Jours*, &c. qui promettent tout pour ne rien tenir. La Reine de Navarre n'eſt point dans ce cas. Elle eſt toujours dans la regle, & ne s'en écarte jamais. La lecture entiere de cette belle production, prouvera mieux que tout ce que je pourrois dire à ce ſujet.

Il me reſte à entrer dans un détail abſolument néceſſaire. J'ai trouvé dans le Manuſcrit Gaulois un Avertiſſement de la Reine de Navarre, qui, ſelon les fragmens qui en reſtent, donnoit une définition du mot de *Faveurs*. Cet endroit s'eſt trouvé ſi mutilé, que quelques ſoins que je me ſois donné pour en raſſembler les morceaux, il ne m'a pas été poſſible d'en faire un ſens complet. J'ai tâché d'y ſuppléer par la Diſſertation qui ſuivra cette Préface: mais je tremble: elle ne ſera ſans doute qu'une foible Copie de l'Original. Qui pouvoit mieux diſcourir de la ſignification des Faveurs qu'une Princeſſe qui ſavoit les répandre avec tant

de grace & de délicateſſe, & qui en connoiſſoit ſi bien la pratique? Qui oſeroit ſe flatter, à ſa place, d'atteindre à un certain degré de volupté néceſſaire pour mettre cette Diſſertation dans le jour brillant où elle doit être? l'Auteur ſeul pouvoit y parvenir, par les raiſons énoncées. Quelqu'intelligent que l'on ſoit dans les charmans myſtères, il eſt bien difficile de les peindre avec cette force qui touche, qui perſuade & qui anime. L'Amour ſeul auroit pu y ſuppléer; mais il eſt trop occupé aujourd'hui pour s'en tenir à la ſpéculation. A ſa place, j'oſe l'entreprendre. Je ſuis jeune, j'ai du feu, j'aime les Femmes: pourquoi ne pourrois-je pas y réuſſir?

DÉFINITION *du mot de* FAVEURS.

LE mot de *Faveurs* eſt des plus doux & des plus polis de la Langue Françoiſe. Il n'eſt jamais employé que pour ſignifier des choſes gracieuſes : il eſt toujours d'un augure heureux, pour introduire & pour ſervir de ſolution. La Reine Marguerite le chériſſoit particulierement par deſſus tous les autres ; & l'on ne doit pas douter, que ce ſoit en cette conſidération qu'elle ait fait un Ouvrage exprès, pour avoir lieu de le mettre plus ſouvent en uſage. Mais ſans entrer dans les raiſons qui le lui avoient rendu ſi cher, paſſons tout d'un coup à la véritable étimologie de ce mot. Elle eſt aſſez curieuſe pour mériter un article étendu.

Histoire de la Princeſſe Voluptia del Pipio, & de Don Dulcedo della Favore.

Il régnoit autrefois à Naples, capitale pour lors d'un grand Royaume, un Prince nommé Theombombo, que ſa douceur faiſoit chérir non-ſeulement de ſes peuples, mais encore de tous les Rois ſes voiſins. Il étoit naturellement ſi porté à faire du bien, qu'il ne ſe paſſoit point de jour ſans que quelqu'un ſe reſſentît de ſes bienfaits. Son humeur étoit toujours égale, & jamais on ne l'avoit vu ſortir de ſon aſſiette ordinaire. Il avoit été marié dans ſa premiere jeuneſſe, à une Princeſſe dont le caractere ſympatiſoit en tout avec le ſien : mais ces Epoux fortunés n'avoient joui que quelques mois du bonheur de ſe poſſéder. La Reine étoit morte en accouchant d'une Fille; & le Roi ſon Epoux en avoit été ſi touché, qu'il n'avoit jamais voulu ſe remarier,

quelques inſtances que ſes ſujets lui en euſſent fait.

Theombombo ſe plut à élever lui-même ſa Fille. On la nommoit Voluptia. Elle étoit belle, ſpirituelle, & remplie de toutes les graces qui peuvent ſéduire & enchanter. Le Roi en étoit idolâtre, & en faiſoit toute ſa félicité.

Un jour il la tira en particulier : « Ma » Fille, lui dit-il, je vois avec une ex- » trême ſatisfaction que vous avez répon- » du juſqu'ici à tous les ſoins que je me » ſuis donnés pour faire de vous une » Princeſſe parfaite. Vous pouvez vous » flatter que vous avez peu de ſembla- » bles : & je me perſuade que vous êtes » auſſi reconnoiſſante que vous devez l'ê- » tre des bontés que j'ai eu juſqu'ici pour » vous. Elles ne ſe borneront point à ce » que j'ai fait. Mon intention eſt de vous » rendre la plus heureuſe mortelle qu'il » y ait ſur la terre ; mais j'exige une » complaiſance de votre part. Vous m'a- » vez montré de l'éloignement pour le

» Mariage ; je n'ai point voulu vous con-
» traindre juſqu'à cette heure, parce que
» vous étiez ſi jeune que vous n'étiez pas
» encore en âge de ſentir ce que vous
» me deviez, & les obligations indiſpen-
» ſables qui vous obligent à plier ſous
» de juſtes volontés. Aujourd'hui que
» vous êtes formée, & que votre eſprit
» eſt capable de réflexion, j'entends que
» vous entriez dans les raiſons que j'ai
» de vous établir. Je ſuis vieux : d'un
» moment à l'autre je puis venir à man-
» quer : je mourrois de déſeſpoir ſi je
» vous laiſſois livrée à vous-même, au
» milieu d'une Cour où vous ne trouve-
» riez, au lieu de guides ſolides pour
» vous gouverner, que des Séducteurs
» qui vous entraîneroient dans le préci-
» pice. Ces raiſons & bien d'autres con-
» ſidérations, parmi leſquelles le repos
» de mes Peuples eſt une des principa-
» les, m'ont déterminé à vous faire part
» de mes intentions. Je veux que vous
» choiſiſſiez un Epoux, que je placerai

» ſur mon Trône de mon vivant. Ma » tendreſſe pour vous veut bien adoucir » cet ordre, en vous laiſſant abſolument » la maîtreſſe de votre choix. Je vous » donne un an, ma Fille, pour le faire. » Prenez vos meſures là-deſſus; mais » ſouvenez-vous qu'apres cela je veux » être obéi; & que ſi vous me contredi- » ſiez, je vous ſerois auſſi ſévere que je » vous ai été bon juſqu'aujourd'hui ».

Après ces mots, Theombombo préſenta la joue à ſa Fille, la regarda fixement, & ſe retira, après lui avoir répété qu'il vouloit être abſolument obéi.

La Princeſſe fut extrêmement ſurpriſe de la fermeté avec laquelle le Roi ſon Pere lui avoit parlé. Elle jugea par ce ton, qui ne lui étoit pas ordinaire, qu'il étoit entiérement décidé ſur le ſujet dont il venoit de l'entretenir. Elle ſe retira en pleurs dans ſon appartement. Elle étoit paîtrie d'une inſenſibilité ſi grande pour tout ce qui s'appelle engagement, qu'elle s'étoit réſolue de n'en contracter

jamais. Ses ſeuls plaiſirs étoient le travail, les livres & la muſique : ces amuſemens bornoient tous ſes déſirs, & elle avoit toujours cru que ſon plus grand bonheur conſiſtoit à ne jamais changer ce genre de vie. Sa tendreſſe pour ſon Père étoit le ſeul mouvement intérieur dont elle ſe croyoit capable, & elle ne s'étoit jamais perſuadé que la vie pût lui offrir d'autres plaiſirs.

Il fallut cependant, après bien des combats, prendre un parti. Le reſpect & l'amour qu'elle avoit pour Theombombo la déciderent. Elle lui dit à la premiere entrevue, qu'elle étoit diſpoſée à lui obéir, & qu'il n'avoit qu'à lui donner l'Epoux qui lui conviendroit le mieux. Non, ma Fille, reprit le Prince; vous ne vous marierez pas pour moi; je vous ai déjà dit que je vous laiſſois la maîtreſſe abſolue de vous choiſir un Epoux. Mais, Seigneur, continua Voluptia, comment pourrai-je y parvenir? Je ne me ſens aucun goût particulier

pour perſonne; tous les Hommes me ſont indifférens; je ne les connois pas: comment voudriez-vous que je réuſſiſſe en ce choix? En les examinant ſecrétement, reprit Theombombo; voyez dans ma Cour tous les Cavaliers qui vous plairont le plus; je vous donne huit jours pour faire cet examen. Il y a trois ſortes de manieres pour ſe déterminer. Par les yeux, c'eſt la premiere: elle n'eſt pas toujours la plus ſûre; elle flatte, & cela fait beaucoup. Par les oreilles, c'eſt la ſeconde: elle eſt un peu moins équivoque. Par le cœur, c'eſt la derniere, & la véritable pour être heureuſe. Gouvernez-vous ſur ces moyens. Lorſque le délai ſera expiré, venez me retrouver; apprenez-moi où vous en êtes, & nous irons plus loin.

La Princeſſe Voluptia mit en uſage les conſeils de ſon Pere. Elle vit, elle écouta; mais le cœur ſe tut. Au bout de la huitaine, elle ne ſe trouva pas plus avancée que le premier jour. Le Roi

s'en étonna. Nous verrons, lui dit-il, ſi cette inſenſibilité durera long-temps. Retournez dans votre appartement, ma Fille : je vais publier un Tournoi pour le commencement de l'année : tout ce qu'il y a de Princes & de Seigneurs dans l'Europe s'y trouveront à coup ſûr. J'ai des moyens aſſurés pour les y attirer. A la ſortie du Tournoi je donnerai un grand Bal ; il ſera ſuivi d'un magnifique feſtin, & terminé par un Jeu effroyable. Vous aſſiſterez à tous ces plaiſirs, & vous verrez l'Homme dans toutes les occaſions où il peut plaire & ſe faire connoître. Après toutes ces choſes, ô Voluptia, pourſuivit le Roi en ſouriant, nous verrons ſi vous perſévérerez dans votre inſenſibilité. Cela ſuppoſé, j'ai un dernier moyen pour vous décider, que je crois infaillible; mais je ne le mettrai en uſage qu'à la derniere extrêmité.

Voluptia ſe retira, en réfléchiſſant à toutes les bontés de ſon Pere, & en gémiſſant du ſort fatal qui la mettoit dans l'obligation

l'obligation de partager une tendreſſe qu'elle auroit bien voulu ne réſerver que pour lui ſeul. Une Nourice étoit ſa ſeule confidente, & faiſoit tout ſon poſſible pour l'engager à quitter cette inſenſibilité dominante. Mais de quel limon êtes-vous donc paîtrie, lui diſoit-elle, pour avoir un cœur ſi glacé? Feue la Reine, votre Mere, étoit auſſi tendre que vous l'êtes peu. Le Roi, malgré ſon éloignement pour un ſecond mariage, a toujours ſacrifié à la grande Déeſſe: tout le Royaume encenſe ſes autels. Quoi donc! il n'y aura que la ſeule Voluptia qui ſera inſenſible? Que veux-tu, lui répondoit cette Princeſſe; je m'en veux un mal infini: je ne ſens rien en moi qui me porte à ce que tu nommes tendreſſe: tu ſais que ce n'eſt pas ma faute, & que, depuis le jour que mon Pere m'a fait connoître ſes déſirs, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me porter moi-même à trouver les Hommes plus ſupportables.

N'ai-je pas ſouffert que le jeune Clidonis, qui m'aime, dit-il, depuis ſi long-temps, ſoit entré dans ma chambre? Je l'ai laiſſé dire tout ce qu'il a voulu, ſans que pas un de ſes diſcours m'ait cauſé aucune émotion; bien au contraire, il m'ennuyoit à la mort. Auſſi que me diſoit-il? Que j'étois belle comme Vénus, faite comme Junon, ſpirituelle comme Pallas. Quand cela eût été vrai, m'eût-il appris quelque choſe de nouveau? Il me parla de plaiſirs ſecrets; que ne les expliquoit-il? Car il ne me donna pas ſeulement l'envie de les connoître: il eſt cependant un des plus beaux, à mon ſens, de cette Cour. Et voilà pourquoi il ne vous a pas plu, interrompit la Nourice; ce n'eſt pas la beauté ſeule qui plaît. Eh quoi donc, reprit la Princeſſe? Ah! ah! pourſuivit la Nourice; ce ſont des myſteres que vous apprendrez un jour; il ne m'eſt pas permis, pour le préſent, de vous le révéler: le Roi, votre Pere, ſe

réſerve cette conſolation. Allez, ayez patience : il viendra un temps où vous changerez de ſentimens.

Cependant Theombombo, rempli de ſon deſſein, fit publier par toute l'Europe le Tournoi dont il avoit parlé à ſa Fille. La déclaration portoit qu'au premier jour de l'an prochain tous les Tenans, de quelque qualité & condition qu'ils fuſſent, ſeroient admis à rompre des lances à la Cour, & à ſe mettre ſur les rangs pour emporter le prix, qu'il déſignoit comme le Bijou le plus conſidérable de ſa Couronne. Afin de ne manquer à rien pour rendre ſon projet plus magnifique, l'on avertiſſoit les Chevaliers qu'ils ſeroient défrayés pendant tout le temps des joûtes, & qu'on auroit pour eux toutes ſortes de conſidérations.

Il n'en falloit pas tant pour faire réuſſir les vues de Theombombo. Tous les Chevaliers de l'Europe & des Pays les plus éloignés ſe diſpoſerent à paroître avec éclat à cette Fête brillante. Plu-

ſieurs Souverains même réſolurent d'y venir incognito : l'appas de ce Bijou conſidérable les flattoit tous. La réputation de la belle Princeſſe Voluptia s'étoit trop répandue dans le monde pour ne pas exciter des déſirs & des paſſions. En falloit-il davantage pour rendre ces joûtes les plus belles qui ſe fuſſent jamais faites juſqu'alors dans l'univers ?

Quinze jours avant celui où ſe devoit commencer le Tournoi, le nombre des Chevaliers qui arrivoient à toute heure de tous les coins du monde, devint ſi grand, que Theombombo, qui en fut d'une ſurpriſe extrême, & qui prévit que ſa Capitale ne ſuffiroit pas pour les loger, fit tendre, aux environs de la Ville, un nombre de tentes prodigieux. La veille du Tournoi on fit le dénombrement des Tenans : il montoit déjà à plus de huit cens Chevaliers, leſquels, avec leurs Ecuyers & ſuite, faiſoient un corps de plus de quatre mille hommes. Jamais il ne s'étoit vu une Aſſemblée ſi noble & ſi conſidé-

rable. Le Roi s'en réjouit, & ne douta pas que, dans un nombre ſi grand de Chevaliers, il ne s'en trouvât au moins un qui plût à ſa Fille : c'étoit ſon ſeul déſir ; & il attendoit ce moment avec une impatience qui ne trouve point de termes pour être exprimée.

La ſolemnité de ce grand jour s'ouvrit par un bruit de [illegible]ns & de trompettes qui perça juſqu'au Palais. La Princeſſe Voluptia, qui les entendit, & que ſa Nourice obſervoit, n'en fut point émue. Vous êtes bien froide, lui dit-elle, dans un jour où vous allez enfin perdre votre liberté, & où mille Cavaliers vont faire tous leurs efforts pour vous la ravir. Je ne ſais, reprit Voluptia en ſe laiſſant habiller, ſi tes prédictions ſeront juſtes ; mais je puis t'aſſurer que je ne ſens en moi aucun preſſentiment qui m'annonce un ſi grand changement. Si quelque idée de plaiſir s'offre à mon imagination, elle n'enviſage que la gloire de mon Pere, que je verrai

aujourd'hui dans tout ſon éclat. Depuis que je ſuis née, je ne me ſouviens pas d'avoir vu ce grand Roi ſur ſon Trône : il y ſera aujourd'hui environné de toute ſa Cour : ce ſpectacle me ravira ſans doute, ou m'empêchera de faire attention à toute autre choſe. Theombombo entra comme Voluptia finiſſoit ce diſcours. La Nourice le lui rendit auſſi-tôt; & il embraſſa la Princeſſe avec les témoignages d'une tendreſſe qui étoit ſans égale.

Tout eſt prêt, ma Fille, lui dit-il; l'on n'attend plus que vous pour commencer le Tournoi : je ne doute pas qu'il ne ſe termine par le choix que vous m'avez promis de faire d'un Epoux. Il n'eſt pas poſſible que, dans le nombre de Chevaliers qui vont ſe préſenter à vos yeux, il ne s'en trouve au moins un qui faſſe la conquête de votre cœur. Au nom des Dieux, ma chere Fille, continua Theombombo, ſi cela arrive, faites-m'en part auſſi-tôt, & qu'une fauſſe honte ne me cache point une défaite après

laquelle j'aſpire depuis ſi long-temps. La Princeſſe aſſura le Roi qu'elle s'aſſujettiroit à tout ce qu'il exigeoit d'elle; & elle ſe rendit avec ces ſentimens dans le Camp, où, dès qu'elle eut pris place, les joûtes commencerent avec une magnificence & un éclat, ſans pareil.

Quelqu'inſenſible que fût la Princeſſe, elle ne put s'empêcher d'être ſurpriſe de la ſolemnité de cette grande Cérémonie, où, de quelque côté qu'elle tournât les yeux, elle y voyoit des objets d'admiration. Mille Chevaliers, plus magnifiques les uns que les autres, ſe préſenterent avec une majeſté qui la rendirent attentive. Elle ne put s'empêcher de s'intéreſſer aux [illegible]s, & elle applaudiſſoit à ſon tou[illegible]ui s'y diſtinguoient, & marquoit un intérêt aſſez vif, pour faire préſumer au Roi, qui l'obſervoit, que ſon indifférence pour les hommes ne prenoit pas ſa ſource d'aucune averſion ſecrete qu'elle eût pour eux.

Cependant, quelques ſentimens qu'elle

eût fait paroître jusques-là ; le jour étoit presque passé, qu'elle ne s'étoit déterminée encore pour aucun Chevalier en particulier. Theombombo, qui ne la perdoit pas de vue, reconnoissoit avec chagrin, que son intérêt pour les Tenans ne duroit qu'autant qu'ils étoient en action, & qu'ils étoient oubliés aussi-tôt que la course étoit finie. Ce Prince commençoit à désespérer du succès de son entreprise, lorsqu'il parut à la barriere, comme le soleil alloit se coucher, un Chevalier qui fit demander au Roi la permission de rompre une lance avec un des vainqueurs du jour. Theombombo avoit la bouche ouverte pour le faire refuser, parce qu'il étoit de regle de fermer la lice au coucher de Phébus, & d'adjuger le prix ; mais la Princesse s'écria : Eh, Seigneur, pourquoi le refuser ? Le Chevalier n'a pû sans doute arriver plutôt. Le Roi, surpris de cette requête, accorda la demande, en souhaitant intérieurement la victoire au Chevalier inconnu. C'étoit la premiere

fois que ſa Fille avoit paru s'intéreſſer pour un homme ; n'étoit-ce pas un heureux préſage de ſon changement ?

A peine le Chevalier eut-il obtenu ſa requête qu'il entra dans la lice, & vint au Trône du Roi pour y faire ſon hommage. Son armure étoit noire, & il portoit ſur ſon écu un Hercule qui fouloit aux pieds l'Amour, avec cette deviſe : *Il ne me ſera jamais de rien.* Son air étoit fier & dédaigneux. Le courſier ſur lequel il étoit monté, marchoit d'un pas ſuperbe & majeſtueux, & étoit noir comme du geai. Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui ne fût ſurpris de la grandeur avec laquelle le Chevalier ſe préſentoit : il impoſoit, & paroiſſoit l'emporter ſur tous ceux qui étoient préſens.

Lorſqu'il fut vis-à-vis du Trône de Theombombo, il leva la viſiere de ſon caſque, fit une inclination fiere, & demanda avec un ſe[illegible] voix éclatant & qui fut entendu de to[illegible] monde, quel étoit le prix qui étoit deſtiné en ce jour à la

valeur ſuprême ? Une Epée enrichie de diamans, reprit le Roi, ceinte par les mains de la Princeſſe ma Fille. Bon ! s'écria dédaigneuſement le Chevalier en détournant les yeux & la tête de ſon cheval, ce n'étoit pas la peine de venir de ſi loin : je ne prétens combattre ici que pour une Couronne. A peine eut-il achêvé ces mots, qu'un murmure d'indignation ſe fit entendre dans toute l'aſſemblée : les uns diſoient, qu'il falloit honteuſement chaſſer ce Chevalier ; d'autres, le dégrader en plein Tournoi ; ceux-là, que ſa tête devoit expier un pareil blaſphême ; en un mot, il n'y eut perſonne qui ne le condamnât, & qui ne convînt qu'il méritoit une punition proportionnée à l'affront qu'il venoit de faire au Roi & à la Princeſſe.

Tous les autres Chevaliers étoient de ce ſentiment, & ils envi[illegible]oient le Trône, pour ſavoir ce que T[illegible]omboen alloit décider.

Le Prince étoit dans un embaras ex-

trême à ce ſujet. Son premier mouvement avoit été de faire arrêter l'inſolent Chevalier ; mais un mot de la Princeſſe venoit de ſuſpendre ſon reſſentiment. Voluptia, qui continuoit à s'intéreſſer pour cet Inconnu, qui avoit reſſenti juſqu'au fond du cœur le mépris qu'il venoit de faire paroître pour elle, par un caprice qui ne ſe comprend pas, s'étoit tout d'un coup décidée en ſa Faveur. Ah! mon Pere, s'étoit-elle écriée lorſqu'il s'étoit retiré, ordonnez que ce Chevalier ne s'éloigne pas ; je voudrois bien ſavoir.... Elle n'avoit oſé, ou n'en avoit pu dire davantage. Le trouble étoit ſi grand, qu'il n'étoit pas poſſible de tenir un entretien réglé : voilà ce qui rendoit Theombombo indéciſ, & qui l'empêcha quelque temps de répondre aux Chevaliers qui attendoient ſes ordres avec beaucoup d'empreſſement.

Le Roi étoit cependant prêt à prononcer, lorſque des cris perçans vinrent frapper ſes oreilles. Il leva les yeux, &

ne fut pas peu ſurpris de la témérité du Chevalier inconnu.

Il avoit le cimetere à la main, & combattoit avec une valeur ſans ſeconde, contre cent gardes de la barriere qui s'oppoſoient à ſa retraite. Voilà pouſſer l'inſolence au dernier point, s'écria ce Prince; qu'on arrête ce Chevalier impérieux: ſa vie me répondra de ſon orgueil & de ſon arrogance. A peine Theon[illegible]mbo eut-il proféré ces mots, que tous [illegible] Chevaliers qui environnoient ſon Trône diſparurent, & coururent à la fois vers le Chevalier aux armes noires, dans l'intention de l'arrêter. Mais c'étoit un Lion rugiſſant: nul mortel n'oſoit en approcher. Il s'étoit fait un rempart de tous ceux qui avoient oſé lui réſiſter; & il n'y avoit pas lieu d'e[illegible]r qu'on le défît aiſément. Un comb[illegible]quatre heures ſuffit à peine pour le dompter; mais enfin le nombre l'emporta ſur la valeur: il fut pris & conduit dans les priſons, où il fut gardé avec toutes les précautions poſſibles.

La Princeſſe, qui s'intéreſſoit de plus

en plus pour ce valeureux mortel, ſe jetta aux pieds du Roi dès qu'il fut dans ſon appartement, & le ſupplia de révoquer l'arrêt qu'il venoit de prononcer contre le Chevalier aux armes noires. Ce n'eſt qu'à une condition, reprit Theombombo en colere : Voyez-le ; s'il conſent à réparer l'affront qu'il vous a fait publiquement, en vous épouſant, je lui fait grace : Sans cela, ſa tête volera demain au ſoleil levé ſur un échafaud : j'en jure par le ſacré nombril de ma Grand-mere ; & qu'on ne m'en parle plus.

La Princeſſe devint immobile à ce ſerment. C'étoit la premiere fois de ſa vie que Theombombo en avoit proféré, & elle ne doutoit pas qu'il n'eût ſon plein effet. Le terme étoit ſi court, & l'éloignement que le Chevalier aux armes noires avoit marqué pour elle ſi grand, qu'elle n'oſoit ſe flatter de pouvoir l'amener au point déſiré avec un délai ſi bref. Elle ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. L'Amour, pour lequel elle avoit été ſi éloignée, ſe vengeoit alors, & lui faiſoit payer cher

ſon indifférence. Qui l'auroit cru, ô Princeſſe froide & ſage, qu'un inſtant eût pu vous rendre la plus ardente & la plus folle de toutes les Femmes?

La Nourice, qui s'étoit plu toute ſa vie à être compatiſſante, offrit à la Princeſſe ſon miniſtere. Voluptia, dont la pudeur combattoit, fut ravie de trouver un ſecond elle-même qui lui épargnât la baſſeſſe de pareilles démarches. Elle ſe rendit à la priſon. Le Chevalier aux armes noires parut ſurpris des propoſitions qui lui étoient faites; & de l'arrêt qui étoit prononcé contre lui: Qu'importe, s'écria-t-il lorſque la médiatrice eut ceſſé de parler, je ſuis décidé: vous pouvez rapporter à votre Princeſſe que ſa beauté ne me touche point; que je ſuis ennemi de tout temps de ſon ſexe, & qu'en apprenant à vivre, j'ai appris en même temps à mourir.

Ce fut en vain que la Nourice eſſaya de faire revenir le Chevalier de cette terrible réſolution: rien ne put le faire changer. Tout ce que ſon obſtination put ar-

racher de ce fier mortel, fut qu'il ſe nommoit le Chevalier Dulcedo del Favore ; qu'il étoit Arabe, & fils d'un premier Miniſtre du Roi de Bagdad ; qu'il n'avoit tenu qu'à lui qui parloit d'être Uſurpateur & Roi lui-même, par l'affreux attentat de ſa Mere, qui avoit empoiſonné ſon maître, pour le faire héritier de ſon Trône ; qu'il avoit conçu une telle horreur contre celle qui lui avoit donné le jour, à cauſe de cette monſtrueuſe action, qu'il avoit abandonné ſa patrie, avec un ferme projet de n'avoir jamais aucun commerce avec les Femmes ; & que les armes qu'il avoit portées depuis, avoient ſervi juſques-là à ſoutenir à tous les Tournois où il s'étoit trouvé, que le Sexe étoit indigne de l'hommage qu'on lui rendoit ; qu'il avoit toujours vaincu, & fait valoir par la force ſon ſentiment, & qu'il étoit réſolu plus que jamais de le ſceller de tout ſon ſang.

A peine la Nourice eut-elle fait ce rapport à la Princeſſe, qu'un torrent de larmes ſuivit ce récit. Que je ſuis mal-

heureuſe ! s'écria-t-elle ; ô fatale deſtinée ! Tu ne m'as donc rendu ſenſible que pour eſſayer les mépris d'un Ingrat ! Et vous, ô charmes tant vantés, à quoi me ſervez-vous, puiſque vous n'avez pas eu la force de captiver le ſeul homme qui pouvoit me rendre heureuſe ! Voluptia s'abandonna juſques dans la nuit à ſa douleur. La triſte Nourice ne ſavoit quel remede y apporter ; elle avoit beau preſſer ſon imagination ; la nuit étoit déjà bien avancée, ſans qu'elle eût trouvé les moyens qu'elle recherchoit. Enfin une idée la frappa : Suivez-moi, Princeſſe, lui dit-elle ; je ſuis bien trompée ſi vous ne triomphez pas du mortel téméraire qui réſiſte à vos charmes. Voluptia ſe leva vivement, en eſſuyant ſes larmes. Qu'allons-nous faire ? s'écria-t-elle. Nous rendre à la priſon, continua la Vieille ; ſi le ſommeil s'eſt emparé des yeux de votre Chevalier, je vous répons de votre triomphe ; j'en ai un preſſentiment preſqu'aſſuré.

La Princeſſe, ſans approfondir une tentative qui lui parut ſi extraordinaire,

ſuivit avec beaucoup d'agitation ſa Nourice. Elles ſe rendirent, par un corridor ſecret juſqu'aux portes de la priſon, où elles furent introduites à l'appartement du Chevalier. Il étoit étendu ſur ſon lit, & paroiſſoit dormir profondément. Les Dieux ſoient loués, s'écria la bonne Nourice; voilà votre victime: elle ne tardera pas à vous être immolée. Comment! reprit d'une voix baſſe Voluptia tremblante & déconcertée; que prétendez-vous faire? Vous mettre à côté du Chevalier: s'écria la Nourice. Moi! reprit la Princeſſe avec un trouble occaſionné par la pudeur; mais Nourice,..... Mais, Madame, interrompit la Vieille avec dépit, il faut ſe prêter aux circonſtances: quand les Hommes nous fuyent, il faut les prévenir & courir après eux: le ſilence de la nuit favoriſe le myſtère. Lequel aimez-vous mieux, de voir votre amant dans vos bras, ou de voir ſa tête ſur un échafaud? Il n'y a pas un moment à perdre; bientôt le jour va paroître, laiſſez-vous conduire, & vous vous en trouverez

bien. La bonne Femme, après ces mots, ſe tut, prit la main de Voluptia, & la porta ſur le cœur du Chevalier, qui continuoit à dormir d'un profond ſommeil. Mais, mon Dieu, dit la Princeſſe à la Nourice, en faiſant tous ſes efforts pour retirer ſa main; à quoi voulez-vous me contraindre? Une Fille bien née doit-elle ſe porter à de pareilles actions? Palſambleu, vous êtes bien ſcrupuleuſe, reprit la Vieille, ou pour mieux dire, bien innocente! Laiſſez moi vous conduire, vous répétai-je, où je vous abandonnerai à votre mauvais ſort. Ne voilà-t-il pas un grand mal effectivement! Mais à quoi peut ſervir ce que vous faites? reprit timidement Voluptia. A quoi? reprit la Nourice preſqu'en colere: à vous faire aimer de l'Inſenſible dont le mépris vous accable. Apprenez, nigaude, continua-t-elle, que la main d'une Fille a une vertu pour échauffer le cœur d'un homme, qui ne ſe comprend pas: Vous en verrez bientôt l'expérience avant qu'il ſoit peu. L'Indifférent qui vous

touche va s'éveiller. Un certain feu que vous aurez allumé, & votre vue pétillante, vont le rendre tout autre, & le plus amoureux de tous les hommes : alors nous prendrons le ton qu'il nous conviendra. Allez, allez; je m'y connois : vous ne ſerez pas long-temps ſans vous en appercevoir.

En effet, à peine l'habile Nourice achevoit-elle ces mots, que Dulcedo parut inquiet, & ſe réveilla un moment après. La vue de la Princeſſe le ſurprit autant qu'elle le charma. Le ſentiment agiſſoit. Que vois-je, s'écria-t-il avec un air interdit? N'eſt-ce point une agréable illuſion dont je ſuis enchanté? Se peut-il qu'une Princeſſe ſi belle & ſi reſpectable daigne compatir au ſort d'un Chevalier ſi peu digne d'une ſi grande Faveur! Voluptia, ſurpriſe d'un diſcours auquel elle n'avoit garde de s'attendre, le regardoit avec des yeux où le plus tendre amour étoit exprimé. Dulcedo, qui en fut tranſporté, voulut s'abandonner aux mouvemens impétueux d'une flamme naiſſante, & faire une déclaration

dans les formes. Alte-là, mon Cavalier, s'écria la Nourice en le retenant; notre Princeſſe n'écoute qu'un ſeul mot : il faut l'épouſer, ou rengainer pour jamais votre compliment. Ah ! s'il ne tient qu'à cela, s'écria Dulcedo ſurpris, voilà qui eſt fait. J'avois cependant juré le contraire : mais tout conſidéré, il vaut encore mieux épouſer que mourir.

La belle Voluptia, qui ne s'attendoit pas à un pareil changement, le prit au mot, en l'embraſſant avec un torrent de larmes. Sa Nourice ſervit de témoin à cette union réciproque, & le reſte de la nuit fut employé à en cimenter les agréables liens.

Le jour ſurprit les Amans. La Princeſſe crut devoir ſe retirer, & aller rendre compte au Roi, ſon Pere, de ſa ſage conduite. Ce Prince en fut tranſporté, l'embraſſa & la loua de ſa pudeur & de ſon adreſſe. En faveur d'un bonheur ſi peu eſpéré, il révoqua l'arrêt fatal qui condamnoit le Chevalier à perdre la tête, & le jour ſuivant fut ſolemniſé par

des fêtes magnifiques. Theombombo, pour marquer la joie d'une union ſi déſirée, fit une loi qui ſubſiſte encore aujourd'hui, par laquelle il étoit dit que les Filles de ſon Royaume pourroient prévenir à l'avenir les Hommes, ſans que cela tirât à aucune conſéquence pour leur ſageſſe. A l'égard de la Princeſſe, elle fit bâtir un Temple ſuperbe, qui fut dédié à la Déeſſe *Faveur*; &, pour le conſacrer à jamais, elle fit graver dans le Sanctuaire cette Hiſtoire en lettres d'or. C'eſt depuis ce temps que le mot de Faveur eſt en uſage, & qu'il a été expliqué pour ſignifier un acte de plaiſir, qui tire ſon origine de la ſympathie de deux cœurs.

Voilà l'Hiſtoire telle que je l'ai trouvée dans le Manuſcrit original. J'en ai retranché quelques pages qui m'auroient paru trop vives dans notre Langue : pour le reſte, il étoit comme je l'ai dit, ſi mutilé, qu'il ne m'a pas été poſſible d'en traduire quatre mots de ſuite. Le Public y perd ſans doute; mais il faut qu'il

s'en console, aussi-bien que les Auteurs en France, de la défense qui leur est faite de ne plus travailler qu'à des Ouvrages de Piété.

Madame la Duchesse de ***, dont la délicatesse est extrême, & qui décide des sentimens avec une énergie sans réplique, définissoit ainsi derniérement le mot de Faveur.

Il ne faut pas s'imaginer, prétend cette aimable Personne, qu'on doit toujours envisager ce mot comme un bienfait procédant de l'amour. Il y a trois sortes de Faveurs : la premiere classe prend sa source dans tout ce que peut dire & faire d'obligeant une Maîtresse pour un Homme qu'elle distingue. La Princesse *Delmami* a accordé, par exemple, une Faveur au Marquis *Des Sodilli*, en envoyant payer pour lui une dette pour laquelle il étoit obligé de vendre son Régiment : extrêmité qui auroit préjudicié à sa fortune, & qui lui auroit fait tort en public. Cette grace, de la part de la Princesse, est une vraie Faveur,

& ne doit point tirer cependant à conſéquence pour ſa réputation. Ainſi il ſera permis de dire que Madame la Princeſſe *Delmami* a accordé des Faveurs à Monſieur le Marquis *Des Sodilli*, ſans qu'on oſe prétendre qu'elle a manqué aux règles de la bienſéance. Voilà pour la premiere claſſe.

La ſeconde entre un peu davantage dans le particulier, & n'eſt cependant pas plus ſuſpecte. Une Femme qui eſtime un Homme, lui écrit, reçoit ſes aſſiduités, lui donne à manger; tout cela eſt Faveur, & ne peut être enviſagé du côté du déſordre, ſans une pente naturelle à mal juger de ſon prochain. Si l'Amour a des uſages permis, l'Amitié a ſes droits; elle eſt du genre commun. La ſympathie unit les humeurs entre les Hommes: pourquoi n'auroit-elle pas le même privilège d'Homme à Femme, & de Femme à Homme? Il eſt même ridicule, ſous prétexte de bienſéance, de vouloir gloſer ſur de pareils commerces. La raiſon les autoriſe autant que l'uſage, & il n'y a

que ceux qui ont été habitués aux déſordres, qui peuvent fronder contre ces maximes. Les liens de l'Amitié ſont ſacrés ; & ce n'eſt pas une obligation de les rompre, que la fantaiſie d'un Hypocrite qui les enviſage avec des yeux ſuſpects & dangereux.

La troiſieme claſſe des Faveurs procede abſolument d'une bienveillance amoureuſe. Ses douceurs ſont ſenſuelles, voluptueuſes, mais de peu de durée : une minute les fait naître ; une minute les détruit. Il ſeroit à déſirer, pour la bienſéance, que cette claſſe ne fût pas auſſi nombreuſe. La vertu en gémiroit moins, & le nombre des Femmes ſages en ſeroit plus grand. Mais à quoi ſert de déplorer un aveuglement général ! Tant qu'il y aura de jeunes Gens, il y aura de l'Amour & des Faveurs. Tel qui les fronde aujourd'hui, eſt celui qui en a le plus moiſſonné. Chaque choſe a ſon temps : dans notre jeuneſſe, on nous prêche ; quand nous ſerons vieux, nous prêcherons à notre tour.

LES

LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS.

PAR LA REINE DE NAVARRE.

AVANT que l'Empire de Rome eût ſubjugué les Nations qui l'environnoient, les Gaules jouiſſoient d'une paix profonde. Elles étoient gouvernées par un grand Roi, nommé *Tanitbudan* *, que la ſageſſe & la valeur avoient rendu formidable à tous ſes contemporains. Un ſeul défaut terniſſoit mille vertus; & ce défaut faiſoit le malheur de ſes ſu-

* Douceur de ma vie.

jets, & la déſolation de ſon Royaume: c'étoit une antipathie affreuſe qu'il avoit pour les Femmes. Elle étoit à un tel excès, & l'avoit porté à de ſi grandes extrêmités contre ce Sexe, qu'il ne ſe paſſoit point de mois qu'il n'y eût de conſpiration contre ſes jours. Tout autre Prince, après tant d'entrepriſes renouvellées, qui alloient toutes à le dépoſſéder cruellement, les auroit arrêtées en ſupprimant la loi barbare qui exiſtoit. Mais *Tanitbudan* n'étoit pas de ces Rois efféminés que la crainte de périr effraye. Accoutumé, dès ſes premieres années, à payer de ſa propre perſonne dans les combats qu'il avoit été obligé de livrer pour affermir ſa puiſſance, il penſoit mâlement, & ne revenoit jamais quand on vouloit l'obliger à revenir. Il ſuffiſoit même qu'il trouvât des obſtacles, pour vouloir les lever aux dépens de ſa propre vie. Telle étoit la façon de penſer de *Tanitbudan*. Venons à préſent à ce qui avoit donné lieu à cette averſion

cruelle contre les Femmes, qui vint tout d'un coup à un tel point, qu'il jura dès-lors par les Rayons ſacrés, (ſerment épouvantable dans ce temps) que tant qu'il régneroit il n'en ſouffriroit aucune dans ſon Royaume.

A l'âge de quatre ans *Tanitbudan* monta ſur le Trône, par la mort de ſon Pere * *Tomeljult*. *Rocvalbineile* ſa mere fut déclarée Régente juſqu'à la majorité de ſon Fils, qui étoit dans ce temps à douze ans & vingt jours. Pendant la minorité, cette Princeſſe, qui étoit reſtée veuve très-jeune, & dont l'ambition étoit extrême, travailla de toute ſa puiſſance à rendre docile à ſes loix le jeune Monarque, afin de conſerver ſon autorité le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible. Le Préfet de l'Etat, (c'étoit alors la premiere Charge du Royaume) de

* L'Hiſtoire n'en parle pas avantageuſement. Il avoit un très-grand défaut. Il ne pouvoit agir ſans y être porté par les perſonnes en qui il avoit confiance; encore étoient-elles un temps conſidérable à l'y préparer.

moitié des ſentimens de la Reine, travailloit de ſon côté à affermir la puiſſance de cette Princeſſe, &, en Politique habile, ne ſe ſervoit des noms de la Mere & du Fils que pour faire paſſer à lui ſeul le pouvoir ſouverain. Les Anecdotes de ce temps aſſurent que *Rocvalbinelle*, du vivant de ſon Mari, Prince foible & efféminé, vivoit avec le Préfet de la plus étroite intelligence. Cela ſuppoſé, on ne doit pas être ſurpris ſi leurs intérêts, liés par de tels endroits, les obligeoient réciproquement à ſe maintenir le pouvoir ſouverain.

Le Préfet, homme dur & cruel, s'étoit fait les plus terribles ennemis. Depuis long-temps ils travailloient à le perdre; ils avoient même tenté de le brouiller avec la Reine, pour en venir plus aiſément à bout: mais ce Miniſtre éclairé avoit paré tous leurs coups; il n'y avoit que la majorité du Roi qui donnoit de l'eſpoir à la cabale. En l'attendant, on préparoit les machines propres

à renverſer un Miniſtre déteſté de tout le Royaume.

Rocvalbinelle avoit trop d'eſprit pour ignorer les menées qui ſe pratiquoient. Quelquefois elle ſe repentoit d'avoir élevé ſi haut ſon Favori : elle auroit bien voulu qu'il tombât ; mais elle n'oſoit aider à ſa chûte ; elle craignoit qu'elle n'entraînât la ſienne. Toutes les Créatures qui l'environnoient l'étoient du Préfet, & elle n'oſoit ſe confier à aucunes, dans la crainte que trahie, ce Miniſtre puiſſant, dont elle connoiſſoit la politique cruelle, ne la fît périr elle-même dans le temps qu'elle s'y attendroit le moins. La néceſſité la contraignoit ; elle continuoit à vivre avec lui comme elle avoit toujours fait ; mais en effet, elle ſoupiroit elle-même après la majorité de ſon Fils, non pour lui remettre le maniement des affaires (car ſon intention étoit de le conſerver toujours), mais de ſe ſervir de ce canal pour anéantir le

Favori, ſans qu'elle riſquât rien en lui portant ce grand coup.

Telles étoient, au commencement de la minorité, les intérêts ſecrets de la Reine & du Préfet. Le milieu & la fin y apporterent des changemens conſidérables. Une troiſieme tête, qui paroiſſoit inutile ou ſubordonnée, fit mouvoir la révolution, & porta les plus grands coups.

Croſeliveſgol, neveu du grand-Prêtre du Temple de Phébus, étoit un Seigneur de cinquante-cinq ans, qui avoit donné tant de marques de capacité & de bon eſprit dans tous les emplois dont il avoit été revêtu, qu'il avoit été choiſi par le feu Roi & ſon Conſeil pour être Gouverneur du Succeſſeur de l'Etat. Il s'acquittoit de cette grande charge avec un applaudiſſement général. *Tanitbudan*, à dix ans, avoit tellement profité des grandes leçons de ſon ſage Mentor, qu'il ſe faiſoit déja admirer & reſpecter de

tous ſes ſujets. Jamais ſon prudent Gouverneur n'avoit paru vouloir ſe mêler des affaires de l'Etat : entierement occupé de celles de ſon miniſtere, il ſembloit qu'il en oubliât le reſte du monde. Cette ſage conduite lui attiroit, non-ſeulement la conſidération publique, mais même celle de *Rocvalbinelle* & du Préfet, qui ne pouvoient ſe laſſer de lui en donner des marques perpétuelles. Si ces Chefs de la Régence avoient lieu de ſe plaindre de *Croſeliveſgol*, ce n'étoit que parce qu'il ne vouloit accepter aucune des graces qui lui étoient offertes ; ne ſouhaitant, diſoit-il, pour récompenſe de ſes ſoins auprès du jeune Prince, que l'honneur d'en faire un grand Roi : ſentiment auſſi rare qu'il étoit déſintéreſſé.

La Reine, qui perſévéroit toujours dans le deſſein de ſe défaire de ſon Favori, qui lui devenoit de plus en plus inſupportable, par la hauteur avec laquelle il en uſoit même avec elle, crut devoir captiver davantage le Gouverneur

de ſon Fils, afin de parvenir plus aiſément à ſes deſſeins. Dans une viſite que *Croſeliveſgol* lui rendit avec ſon Pupille, elle lui laiſſa entrevoir quelques mécontentemens, afin de juger par ce qui lui ſeroit répondu, quel fond elle devoit faire ſur cet homme : mais ce prudent Gouverneur ſe gouverna dans ſes réponſes avec tant d'adreſſe & de politique, que la Reine jugea qu'il étoit trop ſage & trop habile pour entrer dans ſes vues. Cette conduite lui donna même lieu de craindre qu'il ne fût plus affidé au Préfet qu'à elle ; & dans cette idée elle ſe repentit d'avoir voulu le ſonder. Cependant elle crut devoir attendre une autre occaſion à s'en convaincre, avec la réſolution, ſi elle avoit penſé juſte, de le rendre ſuſpect au Préfet par l'endroit le plus noir, & de s'en défaire par la calomnie ou par l'aſſaſſinat.

Cette viſite opéra plus. La Reine juſques-là n'avoit eu qu'une attention de Mere pour ſon Fils ; elle en eut une de

femme qui a des yeux, & qui donne tout à ſon goût, & jamais à ſa raiſon : *Tanitbudan* étoit plus grand à ſon âge, que les hommes faits pour être de la plus haute ſtructure ne le ſont ordinairement : il avoit l'air formé ; & cet air étoit rempli de tant de nobleſſe & de charmes, qu'il ne pouvoit être vu ſans être aimé. Tout charmoit en lui : ſon regard étoit tendre & paſſionné ; & par un mêlange admirable, il avoit une vivacité qui corrigeoit ce que cet air tendre ſembloit avoir de trop triſte : ſon caractere étoit doux & complaiſant, & jamais il ne parloit que pour dire quelque choſe de flatteur. L'on avoit remarqué avec une ſurpriſe extrême, que ce Prince ne s'étoit jamais fâché ni n'avoit changé d'humeur. Son Gouverneur, ſurpris d'une auſſi grande qualité, avoit eſſayé pluſieurs fois, par d'innocentes ruſes, de donner à ſon Pupille des chagrins de conſéquence pour ſon âge, ſans qu'elles euſſent eu aucun effet. Ce n'étoit pas indolence,

car il avoit infiniment de l'eſprit, mais raiſon. Il avoit coutume de répondre, lorſqu'on lui demandoit, comment il étoit poſſible que telles ou telles choſes ne le fâchâſſent point? qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit ſe gendarmer pour des cauſes qui ne venoient point de ſoi, & auxquelles on n'avoit point donné lieu. Il apprenoit, diſoit-il, dans la Philoſophie qui lui avoit été enſeignée, que la véritable ſageſſe conſiſtoit à être maître de ſoi-même, & qu'il trouvoit ces maximes ſi belles & ſi propres à devenir heureux, qu'il feroit toujours ſon poſſible pour les retenir, & pour ne s'en jamais écarter.

Rocvalbinelle vit malheureuſement; avec des yeux profanes & criminels, ces grandes qualités. Elle commença peut-être d'abord à les admirer, & à en être idolâtre en Mere: mais de même que les plus parfaites liqueurs changent de nature lorſqu'on les tranſvaſe dans un vaiſſeau impur; de même auſſi l'amour le plus licite ſe

corrompt lorſqu'il entre dans un cœur vicieux. L'amour maternel dégénéra dans le cœur de la Reine en paſſion honteuſe. Elle en fut effrayée elle même dès qu'elle en eut connoiſſance ; mais elle étoit trop peu accoutumée à ſe contraindre, pour livrer des combats à ſoi-même. Le goût l'emporta. Elle n'oſa d'abord le manifeſter : elle craignoit trop le ſage *Croſeliveſgol ;* mais en attendant qu'elle pût venir à ſes fins, elle vit, le plus ſouvent qu'il lui fut poſſible, ſon aimable Fils. Le Gouverneur, dans les commencemens, ne fit qu'une légere attention aux empreſſemens qu'elle marquoit pour voir ſon Pupille : il crut même que ces viſites n'étoient qu'un prétexte pour le mettre de moitié des mécontentemens dont il avoit été queſtion ; & rempli de cette idée, il démêla fort tard la funeſte ſource de ces empreſſemens. Un temps conſidérable ſe paſſa ſans qu'il vît clair : déplorable aveuglement qui penſa faire tomber ſon Pupille

dans le précipice, & qui acheva de perdre *Rocvalbinelle*! Ces occaſions trop fréquentes firent avaler à longs traits à la Reine, le poiſon que ſon cœur s'étoit préparé. Ces careſſes permiſes d'une Mere à ſon fils, prenant leur ſource dans un feu criminel, portoient avec elles trop d'ardeur, pour que leurs flammes n'échaufaſſent point ce jeune Prince. Son innocence lui auroit ſervi un temps de bouclier; mais ne pouvoit-il pas la perdre dans un inſtant? ô Jeuneſſe! que de dangers tu cours lorſque tu es abandonnée à toi-même; mais auſſi, que tu es heureuſe lorſque le ciel t'a donné un guide ſage & expérimenté! alors tu marches ſans broncher, & tu vois du port, ſans danger, les naufrages de tes ſemblables.

Ce ne fut qu'au bout d'un an & quelques mois que *Croſeliveſgol* commença à trouver extraordinaire les viſites trop fréquentes que la Reine exigeoit de ſon Fils. Il auroit même été peut-être plus

long-tems à y faire attention, ſans une certaine mélancolie qu'il remarqua dans *Tanitbudan*. Elle ne lui étoit pas naturelle; mais le ſoin avec lequel ce jeune Prince évitoit de lui répondre toutes les fois qu'il lui marquoit ſon inquiétude à ce ſujet, l'avoit toujours retenu. Il jugea que les procédés de la Reine étoient la ſource de cette triſteſſe: il connoiſſoit ſa hauteur, & ſavoit combien elle étoit jalouſe de ſon autorité. Dans l'impuiſſance d'apporter aucun remede à un mal qu'il n'oſoit trouver tel, il ſe contentoit de plaindre ſecrétement ſon Pupille, ſans lui donner aucun conſeil à cette occaſion.

Un jour que ſa piété l'avoit engagé à ſe rendre au Temple, (devoir qu'il rempliſſoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible) il fut abordé par un Inconnu, qui lui rendit un Billet: il étoit de la part du Prince. Il jugea qu'il devoit avoir des choſes bien importantes à lui communiquer, puiſqu'il n'attendoit pas

ſon retour. Il ſe preſſa de ſe rendre au Palais. En entrant dans l'appartement du Roi, quel fut ſon étonnement de le trouver en pleurs! Que veut donc dire, Seigneur, lui dit *Croſeliveſgol*, l'accablement où je vous trouve, & cette triſteſſe que j'entrevois depuis long-temps, & qui ne vous quitte plus? La Reine y donneroit-elle lieu? Vous ſeriez-vous attiré des chagrins importans de ſa part? Parlez, Prince, parlez : il y a long-temps que vous auriez dû faire ce que vous faites aujourd'hui; mais je m'apperçois avec douleur que j'ai perdu, depuis long-temps, votre confiance : vous ne m'aimez plus, & cela m'afflige à mon tour. Ah! Ciel, pouvez-vous me ſoupçonner d'une ſemblable ingratitude! reprit ce jeune Prince, en ſe jettant à ſon col. Quoi! vous me croiriez capable d'oublier un inſtant tout ce que je vous dois! Ne parlons point, s'il vous plaît, Seigneur, de reconnoiſſance, interrompit *Croſeliveſgol*, en recevant reſ-

pectueuſement l'embraſſement du Prince; c'eſt moi qui vous devrai tout, ſi vous voulez continuer à vous rendre digne du Trône où vous êtes appellé. Vous êtes à la veille de votre Majorité, & de prendre les rênes d'un grand Royaume. Je vois avec une ſatisfaction extrême que vous répondrez dignement à l'attente de vos Sujets : je ne doute pas même que vous ne ſoyez un jour le plus grand de nos Rois. Mais, Seigneur, ce n'eſt qu'en vous obſervant continuellement que vous parviendrez à cette gloire. Plus on eſt élevé au-deſſus des autres hommes, & plus on doit avoir de vertu. La véritable grandeur eſt celle de nos ſentimens; mais auſſi la moindre tache, le plus petit défaut ſe fait enviſager dans un éclat brillant. Semblable à un acier extrêmement poli, le moindre endroit piqué s'obſerve, & dépare tout ſon luſtre. A Dieu ne plaiſe que je prétende, par ce diſcours, vous donner à entendre d'avoir entrevu, dans votre conduite,

rien qui puiſſe être condamné; mais vous êtes myſtérieux, Seigneur, & vous ne connoiſſez pas vos vrais Sujets. C'eſt un défaut qui pourroit aller, dans les ſuites, à de funeſtes conſéquences. Vous vous êtes toujours caché ſoigneuſement de moi : je m'en apperçois depuis long-temps : n'en parlons plus. Venons aux raiſons qui vous obligent à me mander. Ne craignez point de vous trop confier; il eſt au contraire d'une conſéquence extrême de m'inſtruire à fond ſur tout ce qui vous regarde. Mon miniſtere, mon honneur, votre intérêt, tout m'engage à vous preſſer d'en uſer avec moi avec une confiance intime. Je ſoupçonne bien des choſes : je fais peut-être un jugement téméraire; mais enfin, vous êtes abſolument changé depuis que vous voyez la Reine. C'eſt à vous de m'aider à pénétrer des vues peut-être ſuſpectes; &, pour cela, il faut me dire naturellement ce qui peut occaſionner la longueur du temps qu'elle vous retient dans ces vi-

ſites fréquentes qu'elle exige. Sont-ce des ſecrets du Gouvernement dont elle vous entretient? Juſqu'ici j'ai tâché de vous en donner une idée nette & diſtincte; & avec la conception heureuſe dont vous êtes doué, vous remplirez aiſément l'éminente place où le Ciel vous a élevé. Si vos entretiens roulent ſur cette matiere, non-ſeulement je l'approuve, mais encore je vous exhorte à profiter des lumieres d'une Princeſſe ſi habile & ſi reſpectable. Elle ſait l'art de régner : ſa Politique eſt adroite & ſaine. De tout temps elle a montré de l'eſprit & de l'élévation dans les ſentimens, ou du moins n'a-t-on jamais remarqué qu'elle eût de certains défauts : de pareils modèles ſont admirables à imiter, & ne peuvent que former votre jeuneſſe. Mais, Seigneur, que le reſpect dû à une Mere (reſpect auquel je vous inviterai toujours) ne vous engage jamais à aller trop loin. En vous parlant de la façon de penſer des Femmes, vous vous ſou-

viendrez ſans doute que je vous ai fait obſerver un de leurs plus grands défauts. Elles ſacrifient aiſément l'important pour ſatisfaire à leurs vues particulieres, à leurs foibleſſes, ou à leurs reſſentimens. A Dieu ne plaiſe vouloir vous inſinuer que la Reine ſoit capable de ces écarts: je ſais ce que je lui dois, & je me tais: mon devoir parle ſeul. C'eſt à vous, ô *Tanitbudan*, à m'apprendre s'il a lieu de parler, ou s'il n'attend pas trop long-temps à me déclarer des ſecrets que je devrois ſavoir peut-être depuis long-temps.

Croſeliveſgol prononça ces derniers mots en regardant fixement le Prince, comme pour approfondir juſques dans le ſein de ſon intérieur. Le Roi baiſſa les yeux, & ne put s'empêcher de rougir. Qu'entrevois-je, juſte Ciel! s'écria le ſage Gouverneur, en preſſant avec ardeur les mains de ſon Pupille; ſeroit-il poſſible qu'un Prince, à l'éducation duquel j'ai voué tous mes ſoins & toute

ma fortune, eût été capable de ſe porter à quelque foibleſſe indigne du rang qu'il occupe! Plaiſe au Pere de la lumiere qu'on ne vous ait pas conduit, Seigneur, au bord du précipice! Vous ſeriez-vous mis, par votre imprudence, à la veille d'y tomber? Ah! Seigneur, parlez : je tremble; j'en ai mille ſujets à la fois. S'il eſt temps de vous arracher à quelque danger qui vous menace, que j'agiſſe : perſuadez-vous bien, s'il vous plaît, que je ſuis peut-être le ſeul dans votre Royaume qui n'ait d'autre but dans ſa conduite que votre gloire & votre conſervation. Je vous aime, cher Prince; oui, je vous aime, mais d'une amitié ſi tendre & ſi pure, que je le diſputerois même à celle qui vous a donné le jour. En proférant ces dernieres paroles avec l'action la plus vive, les yeux de *Croſeliveſgol* ſe mouillerent. *Tanitbudan* s'en apperçut : Ah! mon cher Gouverneur, s'écria-t-il en ſe jettant entre ſes bras, pardonnez à ma jeuneſſe : je ſens que je ne mérite pas

vos bontés; mais revenez, & n'attribuez ce qui va vous paroître ingratitude, qu'à mon peu d'expérience. Je vous cache, il eſt vrai, depuis long-temps, les ſecrets les plus importans; & voilà la cauſe de ma triſteſſe. Je ſouffrois, on ne peut pas davantage, de l'obligation où l'on me mettoit de vous les céler : mais s'il eſt vrai, comme je n'en doute point, que vous m'aimiez autant que je vous conſidere, le compte fidele rendu de ma conduite réparera le peu de confiance que j'ai eu juſqu'ici en vous, auſſi bien que la docilité avec laquelle je vais me livrer à vos ſages conſeils. Je vous le promets, mon cher *Croſeliveſgol*, continua le jeune Prince avec l'air du monde le plus preſſant, & je vous jure de vous tenir parole.

Le Gouverneur, ravi du retour ſincere de *Tanitbudan*, & attendri de la bonté de ſon cœur, lui marqua combien il en étoit conſolé : il ſe fit de part & d'autre un combat d'affection & de zele.

Le Prince rêva un moment; enſuite il parla en ces termes :

Je vous avoue naturellement, mon cher Gouverneur, que je me trouve extrêmement embarraſſé. De quelles expreſſions dois-je me ſervir pour vous rendre fidelement compte de tout ce qui m'eſt arrivé? Vous ſentirez bientôt combien ce détail doit me coûter. J'ai à parler d'une Mere, d'une Reine, également reſpectable par ces deux titres. Mon deſſein étoit d'enſevelir dans un ſilence profond & éternel, des faits dont je n'oſe me reſſouvenir qu'avec honte; mais il eſt temps de parler. Après ce que je dois au Pere de la lumiere, ne vous dois-je pas tout le reſte? N'eſt-ce pas dans un ſecond moi-même que je vais répandre ces funeſtes ſecrets? Oui, ſans doute, j'ai lieu de vous connoître, & n'ai jamais à craindre de m'en repentir.

Vous ſavez combien j'ai toujours été ſoumis aux volontés de la Reine, con-

tinua le Prince, & la vénération que vous m'avez ſans ceſſe inſpiré pour elle. Paîtri dans ces grands préjugés, je n'approchois jamais d'elle qu'avec un reſpect le plus profond : hélas ! que n'ai-je pu le conſerver ! Ou pourquoi m'a-t-elle donné lieu de me défaire de ces heureuſes préventions ! ô Soleil vous l'avez permis, ſans doute pour me prouver qu'il n'y a rien dans la vie d'auſſi parfait que vous.

Soit que les grandes affaires dont la Reine a toujours été chargée, l'empêchaſſent de me donner des marques de ſa tendreſſe, ou que mon enfance me les ait fait oublier, je ne me ſouviens pas qu'elle m'ait jamais laiſſé entrevoir ces preuves de foibleſſe de Mere qu'on dit être prodiguées ordinairement à un Fils unique. Il me ſemble même, ſi je ne me trompe, avoir eu à me plaindre du contraire. Quand j'allois lui faire ma cour, elle me recevoit froidement, & les diſcours dont elle m'honoroit ten-

doient à ſavoir ſi je répondois dignement aux ſoins qu'on ſe donnoit pour mon éducation ; & ma réponſe faite, j'étois congédié ſimplement. Accoutumé à cette maniere d'être reçu & renvoyé, je m'imaginois que c'étoit l'uſage, & je n'y avois jamais fait plus d'attention.

Mais depuis environ un an les choſes ont bien changé de face. Je ne ſuis plus cet Enfant qu'on recevoit, parce qu'il étoit d'obligation de le recevoir. A préſent tout s'éloigne quand je parois : le premier Miniſtre même me cede ſouvent la place. Autrefois mon abord ne ſembloit impoſer à perſonne : aujourd'hui l'on s'humilie, l'on me rend des reſpects, & tout cela ſans doute parce que la Reine en donne l'exemple, & qu'elle a changé de conduite avec moi. A peine ſuis-je annoncé, que je me trouve ſeul dans le cabinet. Dans un autre temps j'enviois cet honneur; j'étois ſurpris lorſqu'on me le refuſoit : à préſent je tremble de le recevoir ; vous en allez juger, mon cher

Croſeliveſgol : je vais entrer tout de bon en matiere. Plût à Phébus, pour ſa gloire & pour la mienne, de n'être pas obligé à vous faire ce fatal récit !

Un jour que j'aſſiſtois, ſelon la coutume, à la grande Fête du Soleil, je m'apperçus que la Reine avoit les yeux fixés ſur moi : elle me regardoit avec beaucoup d'attention. La ſévérité dont elle a toujours uſé envers moi juſqu'à ce temps, me rendoit ſi timide, qu'à peine oſois-je la regarder en face : je baiſſai les yeux alors, & je ne les relevai que très-long-temps après. Je ne fus pas peu ſurpris en rencontrant ceux de la Reine une ſeconde fois, de les voir me ſourire avec un air d'amitié qui n'étoit pas ordinaire : je me trouvai fort embarraſſé. Elle me faiſoit des ſignes obligeans, & je ne ſavois comment y répondre. Je me rappelle ce trait, interrompit *Croſeliveſgol :* je m'apperçus de l'honneur que vous faiſoit *Rocvalbinelle*, & je vous reprochai, ſi vous vous en ſouvenez

ſouvenez bien, que vous n'y faiſiez pas aſſez d'attention. La Reine étoit d'un grand brillant ce jour-là, & je la trouvai auſſi belle, & l'air auſſi jeune que quand elle étoit arrivée dans le Royaume. Elle étoit environnée de toutes les femmes de ſa Cour, extrêmement parée, & ſa tribune avoit tant d'éclat, qu'elle ſembloit le diſputer à celui du Sanctuaire.

A la ſortie du Temple, continua *Tanitbudan*, la Reine ſe rendit dans mon appartement, ſelon la coutume. Je fus frappé, comme vous, de la majeſté qui l'environnoit lorſqu'elle entra, & de la grandeur avec laquelle elle s'approcha de mon Trône. Cet abord, *Croſeliveſgol*, fut bien différent de celui des années précédentes! A la place de cet air de ſévérité qui m'avoit toujours impoſé, ſuccédoit une douceur qui remua juſqu'au fond de mon ame toute la tendreſſe que je lui devois. Je ſouffris extrêmement de l'obligation où mon rang me mettoit

de la recevoir en Roi. Après cette cérémonie, elle me fit dire qu'elle ſeroit bien aiſe de m'entretenir ſur la fin du jour. Je vous fis part de cet ordre, & vous m'invitâtes, non-ſeulement à l'exécuter, mais même à aller au-devant de tout ce qui pourroit lui plaire. Je vous avoue que cette condeſcendance me fit plaiſir, & que j'obéis ce jour avec beaucoup plus d'empreſſement que je n'avois jamais fait.

A peine le grand Conſeil fut-il fini, que je reçus un Gentilhomme de la Reine, qui m'avertit qu'elle m'attendoit. Je me rendis ſur le champ dans ſon appartement. Elle étoit ſeule, & me reçut avec des careſſes qui me la rendirent bien chere. Aſſeyez-vous, mon Fils, me dit-elle, après que les portes furent fermées: je veux vous entretenir d'affaires importantes. J'obéis : enſuite elle me parla en ces termes.

Le temps approche, ô mon Fils, où vous allez prendre vous-même les rênes

de votre Royaume. Je m'en réjouis d'autant plus, qu'il me paroît que vous vous en acquitterez dignement. J'ai tâché juſqu'ici à remplir mon miniſtere, de ſorte que vous ne vous appercevrez pas de votre minorité. Les coffres ſont pleins, l'Etat ne doit rien, vos voiſins n'oſent vous inquiéter, & dans peu j'eſpere anéantir les projets que Rome forme contre nous, auſſi bien que ceux de quelques particuliers trop élevés. Après cela vous n'aurez qu'à entretenir les choſes dans l'état où je vous les laiſſerai; & vous pourrez vous flatter d'être le plus grand Roi & le plus heureux de la terre.

Mais pour parvenir à ces choſes, il faut en opérer de bien grandes dans le ſein de cet Etat, & en retrancher des membres dangereux. C'eſt pour cette raiſon que j'ai voulu vous entretenir en particulier. Vous ſentez-vous, mon Fils, capable de garder un ſecret profond? Il le faut, je vous en avertis: la

moindre indiſcrétion, une parole échapée mal-à-propos, une ouverture de cœur déplacée, anéantiroient, non-ſeulement nos projets, mais pourroient encore nous perdre l'un & l'autre. Ce diſcours vous paroît extraordinaire : vous m'en ſemblez étonné : il n'y a rien de plus ſérieux, mon Fils, & de plus vrai. Vous en allez juger : écoutez-moi avec une nouvelle attention.

A la mort du Roi votre Pere, je trouvai les affaires dans un déſordre affreux. Son trop de bonté, pour ne pas me ſervir d'autres expreſſions, avoit toléré une licence dans ceux qui l'environnoient, ſi grande, que chacun de ſes Miniſtres avoit uſurpé ſon autorité. Les finances étoient épuiſées par la malverſation de ceux qui les géroient; le corps militaire languiſſoit, & par ſon anéantiſſement avoit donné lieu à nos voiſins de faire des demandes exorbitantes, qu'on avoit été obligé de leur accorder afin de conſerver la paix, toujours prêts qu'ils étoient à nous

faire la guerre ; chacun enfin, ſur les dernieres années de ſon regne expirant, tranchoit du maître, parce qu'il n'y en avoit point : en un mot, je fus ſi effrayée de l'état où je trouvai les choſes après que j'eus accepté la Régence, que ſans ma tendre affection pour vous, ô mon Fils, je me ſerois retirée dans le Temple des Reines, après avoir établi un Conſeil de minorité pour gouverner le Royaume, qui auroit peut-être achevé de démembrer le pouvoir ſouverain. Mais cette tendre conſidération me roidit contre ces difficultés. Je voulus vous conſerver un Trône qui vous appartenoit, & pour y parvenir, je fus obligée à tolérer dans un homme ſeul, ce que je condamnois dans la totalité.

Vetubeali, que vous voyez aujourd'hui Préfet de l'Etat, étoit alors à la tête de tous les camps du Roi. Cette importante place lui donnoit non-ſeulement le plus grand crédit, mais le rendoit encore redoutable : ſon avis, ſes

déciſions l'emportoient preſque toujours dans les Conſeils. Le feu Roi m'avoit recommandé fortement, en mourant, de le ménager, & de le mettre dans l'obligation de prendre vos intérêts, en l'employant utilement: je crus bien faire en ſuivant ces timides conſeils. Effectivement j'ai eu tous les lieux du monde, dans les premieres années, de m'en louer. La fermeté & les conſeils de ce Miniſtre n'ont pas peu contribués à remettre les choſes dans l'état où elles devoient être. Le corps militaire a repris toute ſa vigueur, & en a donné des marques dans la derniere guerre. Je ne puis nier que cet homme ne ſoit la premiere cauſe de tout ce qui s'eſt opéré de bon dans le commencement de la minorité: mais, ô mon Fils, que je crains qu'il ne nous faſſe payer cherement les obligations que nous lui avons! Je ſens aujourd'hui combien il eſt à craindre d'élever trop haut un Favori. Plus on lui doit, & plus il devient dangereux. J'ai cherché vainement

à m'acquitter envers lui de ſes ſervices rendus: la premiere place qu'il occupe lui perſuade qu'on ne peut rien faire davantage pour lui. Son ambition démeſurée eſt montée au dernier comble : elle ne voit rien au-deſſus d'elle que vous : n'ai-je pas raiſon de trembler, qu'elle ne le porte à vous diſputer une place où les Dieux vous ont appellé? En douterois-je, hélas! puiſque moi, qui ſuis ſa bienfaictrice & qui l'ai fait ce qu'il eſt, ne ſuis plus la maîtreſſe de rien décider qu'il n'y ait conſenti ?

En achevant ces mots, les yeux de la Reine ſe mouillerent, & bientôt après les larmes ameres ſuccéderent. Ce ſpectacle m'attendrit: je me mis auſſi à pleurer avec elle. Je vous ſais bon gré de votre douleur, ô mon Fils, continua-t-elle en eſſuyant ſes pleurs; elle me prouve la bonté de votre caractere & de votre cœur: de la diſcrétion avec ces bonnes qualités, & vous ſerez un Prince parfait. Je l'aſſurai qu'elle pouvoit abſolument

compter ſur un inviolable ſecret ſur tout ce qu'elle venoit de me dire, & ſur toute autre choſe. C'eſt ce que j'exige, reprit la Reine, abſolument, vous êtes aſſez raiſonnable pour en ſentir les conſéquences: il ne faut pas même dire un mot à votre Gouverneur de cet entretien. Ce n'eſt pas que j'aye aucune défiance à ſon ſujet; mais je crains le ſyſtême qu'il s'eſt fait de paix & de tranquillité: la moindre idée de changement dans l'Etat l'effrayeroit, & lui feroit imaginer que tout eſt perdu: il n'en faudroit pas davantage pour faire avorter les projets que j'ai conçus, & dont je vous ferai part une autrefois. Venons pour le préſent à autre choſe: ô mon Fils, répondez préciſément aux queſtions que je vous vais faire: il eſt d'une conſéquence extrême que je connoiſſe votre intérieur. Vous m'êtes plus cher que vous ne penſez: je vous en donnerai des marques quand il ſera temps.

La Reine, après ce diſcours, me fit

rendre compte de la maniere dont je vivois, de mes occupations, & des maximes dans leſquelles vous m'entreteniez. Je la ſatisfis : elle parut contente de l'uſage que je faiſois de vos préceptes, au chapitre près des Femmes, dont vous m'avez tant appris à me défier, en m'aſſurant que le goût qu'on étoit aſſez malheureux de prendre pour elles, étoit le fatal écueil de l'Héroïſme & de la Gloire. Votre Gouverneur, me dit-elle à cette occaſion, eſt dans de faux principes, ou il n'aimeroit plus le Sexe ; car je ſais qu'il en a été idolâtre. Si c'eſt cette derniere cauſe qui lui donne lieu de vous inſpirer de l'averſion pour lui, il eſt injuſte. Il ne faut pas, en aucune matiere que ce ſoit, ſe décider par la paſſion. Vous devez croire, ô *Tanitbudan*, qu'en Mere je vous dirai vrai : je ſuis trop intéreſſée à ce qui vous touche, pour vous déguiſer mes ſentimens, & pour vous porter mal-à-propos à de mauvaiſes inclinations. Il s'en faut bien, mon

Fils, que celle des Femmes ſoit dangereuſe : au contraire, ce ſont elles qui forment l'eſprit, qui attendriſſent le cœur, & qui le rendent par-là ſuſceptible d'humanité, de docilité & de complaiſance. Le goût qu'on a pour elles polit les façons & adoucit la férocité du caractere. Je me garderai cependant bien de vous conſeiller d'étendre trop loin cette maxime : elle a des bornes. Un peu trop de prévention pour le Sexe, dégénere ſouvent en déſordre, jette dans l'yvreſſe, & aſſoupit toutes les bonnes qualités. Il faut prendre un juſte milieu, ſecouer les préjugés embarraſſans, & prouver, par des actes d'homme, qu'on l'eſt véritablement.

Après m'avoir beaucoup parlé en faveur de l'amour, la Reine m'embraſſa tendrement, me fit beaucoup de careſſes, me recommanda de nouveau le ſecret, & de revenir le lendemain à la même heure; enſuite elle me congédia. Toutes les viſites que je lui ai rendues

pendant ſix mois, ſe ſont paſſées à-peu-près de même que celle dont je viens de vous rendre compte: nos entretiens rouloient ſur les moyens de ſe défaire du Préfet: tantôt elle vouloit le faire arrêter, une autre fois l'exiler, & dans de certains momens ſa Politique la pouſſoit à le faire aſſaſſiner à la ſortie du Conſeil. Quand je lui repréſentois mon horreur pour cette derniere extrêmité, elle m'embraſſoit, & me diſoit n'avoir mis cette propoſition en avant, que pour mieux me ſonder; elle jouiſſoit, m'aſſuroit-elle, d'une ſatisfaction extrême, d'avoir lieu de ſe perſuader que je ne reſſemblerois jamais à ces Princes cruels qui n'ont d'autres loix que celles de leurs volontés.

Ce que je remarquois cependant, lorſqu'il étoit queſtion du Préfet, étoit que ma Mere nageoit dans de perpétuelles irréſolutions, & qu'elle avoit des raiſons plus fortes que celles dont elle m'avoit entretenu, pour ménager ſon Favori:

un jour me le perſuada davantage. Le Préfet ſe fit annoncer dans un moment où elle ne l'attendoit pas. Elle changea de couleur, & ce fut avec un ſon de voix étonné qu'elle permit qu'il entrât.

Ce Miniſtre le fit avec un air d'aiſance & de familiarité qui me ſurprit. Pendant la converſation, qui ne roula que ſur des choſes ordinaires, il ne ceſſa de me fixer. La Reine, après ſon départ, me témoigna beaucoup d'allarmes ſur l'attention avec laquelle j'avois été enviſagé. Pour moi je ne m'en effrayai point, & je ſortis avec ma tranquillité ordinaire.

La viſite qui ſuivit celle dont je viens de parler, ma Mere, après m'avoir embraſſé, me dit qu'elle étoit obligée d'aſſiſter à un Conſeil extraordinaire qui ſe tenoit à l'occaſion d'un Ambaſſadeur qui lui faiſoit demander audience, pour me propoſer la Fille de ſon Maître pour Epouſe. La matiere eſt ſi importante, ajouta-t-elle en ſouriant, que je ne puis

me diſpenſer de m'y trouver : en m'attendant, continua-t-elle, entretenez ma bonne amie ; je vais vous l'envoyer pour vous tenir compagnie. Elle eſt amuſante, & je ſuis perſuadée que vous ne me ſaurez point mauvais gré de vous avoir procuré une auſſi jolie connoiſſance. Je remerciai la Reine de ſes bontés : elle ſortit, & un moment après parut la jeune *Necalbolane*. Vous la connoiſſez ſans doute, continua le Prince ; ainſi je paſſerai tout d'un coup à l'entretien que nous eûmes. Attendez, interrompit *Croſeliveſgol* : dépeignez-moi cette Fille ; je ne la connois que très-peu. Je ſais bien qu'elle eſt aimable, que la Reine la conſidere, & qu'elle eſt fille d'un de ſes Chambellans ; mais comme elle commence à être accréditée & à faire du bruit dans le monde, & que bien des intrigues ſe forment par ſon canal, je ſerai bien aiſe de juger de ſon eſprit & de ſon caractere par ce que vous m'en direz. Il n'auroit tenu qu'à moi de ſavoir ces

choſes par ma propre expérience : je me ſuis trouvé pluſieurs fois chez la Reine à portée de l'entretenir ; il m'a ſemblé même qu'elle a cherché ſouvent à y donner lieu : mais les raiſons que j'ai de me défier de toutes les Femmes, m'ont fait éviter juſqu'ici les occaſions de renouer avec elles. Ce que j'ai pu ſeulement conjecturer de cette jeune perſonne, ſelon la regle du coup-d'œil & les rapports qui m'en ont été faits, c'eſt qu'elle eſt adroite & inſinuante. Dites ſpirituelle & adorable, interrompit *Tanitbudan* avec vivacité : ce que vous croyez manege, eſt une ſupériorité dans la façon de penſer, qui ne ſe peut comprendre à un âge ſi peu avancé. Vous en déciderez, *Croſeliveſgol*, lorſque je vous aurai rapporté ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi. Mais avant ce détail, j'en ai de plus importans à vous faire, & qui méritent toute votre attention.

Si la beauté de *Necalbolane* me ſurprit la premiere fois que je la vis,

je ne le fus pas moins de l'eſprit qu'elle me fit paroître. Elle a un talent ſi adroit pour tourner en ridicule tout le monde, & donne un tour ſi fin & ſi enjoué à ſes obſervations malignes, qu'il eſt impoſſible, quelque éloigné qu'on ſoit de cette ſorte de plaiſir, de ne pas en prendre extrêmement à la façon dont elle vous fait enviſager le prochain. J'avouerai naturellement que le jour que la Reine me la fit connoître, je ne m'apperçus point de la longueur de ſon abſence; je ne déſirai point même qu'elle ceſſât trop tôt. Dans les premiers entretiens que j'eus avec cette charmante Fille, je ne voyois rien en elle que le brillant de ſon eſprit; mais à peine étoient-ils ceſſés, que le regret que j'avois de ne la plus voir, me portoit à d'autres conſidérations. *Necalbolane* eſt belle; elle a les plus beaux yeux du monde, un ſourire qui enchante, & des graces dans toute ſa perſonne les plus ſéduiſantes. Mon imagination me repréſentoit à la fois tous

ces charmes : il étoit bien difficile qu'à la fin je n'y ſuccombaſſe.

Un jour que la Reine gardoit la chambre pour cette chûte dont vous avez ſu la cauſe, elle me fit dire de venir paſſer la journée avec elle. L'idée d'être longtemps avec *Necalbolane* me fit rendre de bonne-heure dans l'appartement de cette Princeſſe. Elle étoit dans ſon cabinet lorſque j'entrai ; elle achevoit des lettres d'importance. Je trouvai *Necalbolane* à demi-couchée ſur un ſopha : elle rêvoit ſi profondément, qu'elle ne me voyoit pas. L'air de triſteſſe répandu ſur ſon viſage m'alarma ; il me ſembla même, à la rougeur de ſes yeux, qu'elle avoit pleuré. Je fus véritablement touché de cet examen ; & en la tirant de ſa rêverie, je ne pus m'empêcher de lui marquer que j'y avois fait attention ; je lui dis même quelque choſe d'obligeant à ce ſujet : elle me répondit en ſouriant, & en reprenant ſon air de gaieté ordinaire, qu'elle n'avoit rien dans l'eſprit

qui donnât lieu à ce qui paroiſſoit en elle, & badina agréablement ſur le caprice des Femmes, dont une bagatelle, convenoit-elle, dérangeoit leur humeur ordinaire. Ce diſcours ſe fit ſi naturellement, que je crus m'être trompé. Je ne parlai plus de rien qui eût rapport à mes premieres idées. Nous nous entretînmes, ſelon notre coutume, de choſes amuſantes. Jamais la belle *Necalbolane* n'avoit été ſi badine; & je riois de tout mon cœur de tout ce qu'elle me diſoit de plaiſant. J'avois cependant bien de la peine à concevoir comment il étoit poſſible, après avoir paru ſi triſte, d'être aſſez maîtreſſe de ſoi-même pour montrer autant de gaieté qu'elle en avoit fait voir dans notre entretien. Mais l'arrivée de la Reine éclipſa d'un coup-d'œil cette humeur apparente. A peine parut-elle, que *Necalbolane* reprit ſon ſérieux, & ſe leva avec un air interdit dont je fus ſurpris. Je n'oſai le témoigner. Eh bien, mon Fils, me dit *Rocvalbinelle*, vous

êtes-vous bien amuſé? Il me ſemble que vous ne mettez pas tout-à-fait en pratique les maximes de votre Gouverneur contre les Femmes. Avouez que la vue de *Necalbolane* vous a corrigé, & vous á rendu beaucoup plus indulgent pour notre Sexe. Ma Reine s'amuſe ſans doute, reprit cette belle Fille; le Roi a le goût trop bon, pour avoir des yeux ici pour d'autre que pour la Souveraine. Ce n'eſt point à vous que j'adreſſe la parole, interrompit ſéchement *Rocvalbinelle*: le Prince ſait parler, & n'a pas beſoin d'interprête: ſortez. A peine ce mot fut-il prononcé que *Necalbolane* diſparut, en me jettant un regard qui me pénétra juſqu'au fond du cœur. Je m'apperçois, depuis quelque temps, mon Fils, continua la Reine, dès que nous fûmes ſeuls, d'une choſe qui me déplaît. *Necalbolane* a le don de vous plaire: je vous le pardonne; cependant vous êtes ſi jeune que vous ne ſentez pas encore la conſéquence des choſes. Je ne veux pas, par cette rai-

ſon, vous rien reprocher ſur ce chapitre. Je me contenterai d'y mettre ordre, en vous ôtant les occaſions d'aller plus loin : vous vous en repentiriez à coup ſûr. Cette petite Fille a de la vanité. Sans goût pour vous, elle ſauroit en affecter, & vous en convaincre, dans l'eſpoir flatteur de vous gouverner un jour : voilà ſon caractere. Je vous en avertis, afin de vous tenir ſur vos gardes. On va quelquefois plus loin qu'on ne penſe ; &, quand cela eſt arrivé, il n'eſt plus temps de s'en repentir.

Ce diſcours me fit impreſſion. J'étois de bonne-foi : comment, après toutes les bontés dont ma Mere m'honoroit, aurois-je pu croire qu'elle me trompât ? Je la crus d'autant plus aiſément, que l'expérience venoit de me prouver combien *Necalbolane* ſavoit ſe poſſéder. Ma façon de penſer, qui a toujours été franche, me révolta contre cet art de diſſimuler. Dans cet eſprit, je répondis à ma Mere, & je m'apperçus que cette

docilité de cœur lui plut. Elle me le fit connoître par les plus tendres careſſes, & j'y répondois avec toute la tendreſſe dont j'étois capable. Un temps aſſez conſidérable ſe paſſa dans ces preuves réciproques de la plus intime amitié : je ne me laſſois point d'en donner, & la Reine d'en recevoir. Elle m'appelloit ſon cher Fils, ſon Favori ; je la traitois de ma Souveraine & de mon aimable Mere. Ses doigts entrelacés dans mes cheveux me flattoient, & moi je baiſois reſpectueuſement ſes mains. La porte du cabinet s'ouvrit dans ce moment : c'étoit le Préfet qui entroit. Ma Mere parut éperdue à ſon abord : pour moi, je ne fis que tourner la tête, & je le reçus ſans émotion.

Cependant la Reine, qui s'étoit remiſe de ſon trouble, dit ſéchement au Préfet, qui étoit reſté debout derriere mon fauteuil, & qui rêvoit, en ſe rongeant les doigts, comme un homme que quelque choſe irrite, qu'elle trouvoit fort

extraordinaire qu'il entrât dans ſon appartement ſans ſavoir ſi elle le trouvoit bon. Vous avez donné de ſi bons ordres, Madame, pour que vous ſoyez ſeule, reprit le Préfet aſſez peu reſpectueuſement, que je n'ai trouvé perſonne dans vos antichambres à qui j'aie pu vous faire demander cette permiſſion. J'ai cru que Votre Majeſté étoit dans ſon cabinet, & que ceux qui doivent être à votre porte, attendoient ici vos ordres; je les cherchois pour me faire annoncer. Cette réponſe étoit vraiſemblable. Quelqu'envie qu'eût la Reine de quereller, elle s'en tint là. Le Préfet ne crut pas devoir imiter ſon ſilence; il s'approcha de ſon oreille, lui dit à demi-haut qu'il avoit à l'entretenir d'affaires importantes, & paſſa enſuite dans le cabinet avec un air d'autorité qui me déplut, & qui me prévint pour les raiſons de la Reine. En effet, n'avoit-elle pas lieu de ſe plaindre d'un Miniſtre auſſi peu reſpectueux?

Rocvalbinelle ſe leva avec une rougeur qui manifeſtoit du dépit & de l'inquiétude. Venez demain de bonne-heure, me dit-elle à l'oreille, j'aurai mille choſes à vous confier. Je ne vous en dit pas davantage : ſoyez toujours auſſi aimable que vous l'avez été aujourd'hui : je ne me ſépare de vous qu'à regret.

Juſques-là je n'avois pas fait de grandes réflexions ſur tout ce qui m'étoit arrivé. Ce qui s'étoit paſſé dans cette journée me revint dans l'eſprit lorſque je fus ſeul dans mon appartement. L'idée de *Necalbolane* parla d'abord la premiere avec tous ſes charmes; j'en ſoupirai, ſans ſavoir pourquoi; enſuite les careſſes de la Reine ſe retracerent à mon imagination avec une douceur infinie; je me la repréſentois pourvue de ces attraits que tout le monde admire. Je ſentois un plaiſir ſecret qui m'avoit été juſqu'alors inconnu, en me reſſouvenant de ſes bontés : je penſois beaucoup; mais c'étoit-là tout. La mauvaiſe humeur du pre-

mier Miniſtre ſe joignit à toutes ces idées, & me révolta. Je me ſentis peut-être, pour la premiere fois de ma vie, de la haine. La vanité, ſans doute, doit être la plus grande des paſſions, puiſqu'elle ſe fait ſentir de ſi bonne heure. Quoi qu'il en ſoit, je me crus offenſé du peu de reſpect du Préfet. Je me dis à moi-même, en penſant à ces choſes, que j'étois ſon Maître & ſon Roi, & que, comme tel, il devoit en uſer tout autrement avec moi. Je n'eus pas plutôt fait cette attention, que je me formaliſai de ſon peu de conſidération : cette idée fit un grand effet ſur moi, & je réſolus de me venger de ce Miniſtre inſolent, dès qu'on m'en fourniroit l'occaſion.

Le lendemain je me rendis chez la Reine, prévenu de toutes ces choſes. Les careſſes qu'elle me fit, m'en firent oublier une partie; mais à peine m'eut-elle parlé du Préfet, que mon indignation contre lui prévalut. La Reine fut tranſportée de la chaleur avec laquelle

je traitai cet article : les louanges qu'elle me donna à ce ſujet, me flatterent autant qu'elles m'en-orgueillirent. Je promis de me prêter à toutes les choſes qui conviendroient pour arracher au Préfet l'autorité qu'il avoit uſurpée. La Reine m'aſſura que puiſque j'étois dans ces ſentimens, elle me répondoit du ſuccès de nos deſſeins ; & elle remit au jour ſuivant à me communiquer le plan qu'elle avoit formé pour perdre un ſi dangereux Rival.

Quel plan ; juſte Ciel ! Je ne puis y ſonger ſans frémir. Se peut-il que le cœur d'une Femme ſoit capable d'enfanter de telles horreurs ! S'il a lieu, *Croſeliveſgol*, cette Cour eſt le théâtre où vont ſe jouer les plus ſanglantes ſcènes. Vingt créatures du Miniſtre y ſont marquées avec lui au coin de l'aſſaſſinat ; preſque tous ceux qui ſont employés, empriſonnés & exilés ; & vous, ô mon cher *Croſeliveſgol*, ... Eh bien, s'écria ce ſage Gouverneur avec un air tranquille, voyant

voyant le Prince embarraſſé & qui n'oſoit achever, que doit-on faire de moi ? Vous perdre avec le Préfet, continua *Tanitbudan* avec une émotion dont il n'étoit pas le maître, & cela ſous prétexte qu'après *Vetubeali*, vous êtes la tête la plus conſidérable & la plus dangereuſe de l'Etat.

Vous aviez raiſon, reprit *Croſeliveſgol* en regardant fixement le jeune Roi, de vous écrier ſur la barbarie d'un plan ſi affreux : un Monarque eſt bien infortuné lorſqu'il eſt obligé d'en venir à d'auſſi terribles extrêmités, pour reprendre une autorité cédée trop imprudemment. De ſemblables actes ſont toujours ſuivis des plus dangereuſes ſuites. L'expérience nous prouve tous les jours que la ſévérité ne ſert qu'à contenir les eſprits ; mais elle ne les captive jamais : pour la cruauté, elle enfante le déſeſpoir ; & le déſeſpoir, la rebellion & les crimes les plus hardis & les plus énormes contre la Majeſté ſouveraine. Chaque tête dans

un Etat a ſes membres; & l'on ne peut toucher à leur chef, que tout ce qui en dépend ne s'en reſſente. Il eſt aiſé de conjecturer par-là que plus cette tête eſt conſidérable, & plus ce qui en reſſort eſt puiſſant & dangereux. Un Miniſtre a ſes partiſans & ſes créatures; & il eſt moralement impoſſible de s'en défaire de la maniere dont il eſt queſtion, ſans ſe mettre dans le cas de courir tôt ou tard les riſques les plus périlleux.

Cela ſuppoſé vrai, comme il eſt impoſſible d'en douter, comment ſe peut-il que la Reine donne dans de tels projets? J'en ſuis d'autant plus ſurpris, que je ne l'avois jamais ſoupçonnée d'un caractere cruel & ſanguinaire. J'aurois imaginé, au contraire, que ſa douceur & ſon humanité ſe ſeroient révoltées contre de ſemblables conſeils, ſi on avoit oſé les lui donner. La tendreſſe que vous m'avez ſuppoſé qu'elle avoit pour vous, l'obligeoit d'ailleurs à s'oppoſer à une pareille entrepriſe. Qu'elle

échoue : ignore-t-elle les risques qu'elle vous fait courir ? En espérant le contraire, en l'accordant même, si on le veut, cette même tendresse de Mere ne doit-elle pas lui faire envisager les attentats les plus cruels pour l'avenir ? Qu'elle ne s'y trompe pas : les semences de la barbarie produisent des fruits barbares. Mettez-vous bien cette maxime dans l'esprit, ô *Tanitbudan*, & souvenez-vous bien, dans tous les temps de votre vie, que qui que ce soit qui puisse, dans la suite, vous porter à de tels excès, en a formé de criminels contre vous, & mérite d'être puni comme un séducteur, & comme l'ennemi de l'Etat le plus dangereux.

Ne croyez point cependant, ô mon Prince, que ce que je viens de vous représenter parte d'un desir de crainte ou de vengeance, ou que je travaille adroitement à éluder le coup qui me menace : non, *Tanitbudan*, ma vie & ma fortune vous sont depuis long-temps

conſacrées. Je perdrois avec zele l'une & l'autre pour vous éviter le moindre des périls que vous pourriez courir. Mon deſſein eſt ſimple, & part d'une crainte légitime. En ſuivant de fatals conſeils, vous expoſeriez des jours qui m'ont été confiés; mon honneur y eſt intéreſſé, & je les défendrai juſqu'à la derniere goute de mon ſang.

Tanitbudan, pénétré de ce diſcours, embraſſa tendrement *Croſeliveſgol*. Pourriez-vous me croire capable, lui dit le Roi, d'oublier tout ce que je vous dois; & d'entrer dans des vues auſſi criminelles? Non, ſans doute; l'éducation que vous m'avez donnée, & vos principes, ſuffiſoient ſeuls pour m'en éloigner. Vous en allez juger par ce que j'ai à vous dire, & par l'état où ſont les choſes actuellement.

La Reine ne m'eut pas plutôt fait part de ſes terribles vues, continua le jeune Prince, que je reculai deux pas d'horreur. Approchez, me dit-elle, ſurpriſe de l'effroi dont je paroiſſois agité; d'où

viennent ces foibleſſes & ce honteux changement, au moment même où la vigueur & la fermeté doivent être mis en uſage? Quoi, cher Prince, vous tremblez! Ne vous avois-je pas prévenu ſur l'obligation où je me trouvois de pouſſer les choſes à la derniere extrêmité, pour mettre fin aux entrepriſes qu'on forme contre vous? Serai-je la premiere qui aurai eu recours à une légitime rigueur? Le Roi de Gotie, à onze ans, ne nous en a-t-il pas montré l'exemple, en faiſant périr, par des inconnus, le Régent ſon Oncle, qui s'emparoit inſenſiblement de ſon Trône? Trente de ſes créatures n'ont-elles pas été enveloppées dans ſa diſgrace? Qu'avoit-il fait de plus que le Préfet pour mériter ſa tragique fin? Ah! *Tanitbudan*, que vous êtes encore peu au fait des vraies maximes de gouverner! Si le ſimple enviſagement d'une juſtice ordinaire, & qui nous eſt propre, vous étonne, que ſeroit-ce donc ſi vous vous trouviez

malheureuſement en proie à l'ambition d'un Uſurpateur, qui ne pourroit affermir le commencement de ſon pouvoir tyrannique qu'en répandant juſqu'à la derniere goute de votre ſang? Ah! cette ſeule idée redouble ma fureur, & me donne le courage de tout entreprendre. Apprenez, ô mon Fils, apprenez que les Souverains ne doivent compte de leurs actions qu'à l'Immortel : ils en ſont l'image; &, comme tels, ils ont toujours droit de tout entreprendre, lorſque leur conduite tend à les maintenir ſur le Trône où le Ciel les a placés.

A Dieu ne plaiſe, repris-je, Madame; que je m'y conſerve par des actes auſſi inhumains! Je n'ai point encore aſſez fait de mal à mes Sujets pour penſer qu'ils puiſſent ſe laiſſer aller aux extrêmités funeſtes dont vous me faites une ſi terrible image. Quand même il ſeroit poſſible que l'ambitieux Préfet portât ſes vues juſqu'à mon Trône, & pour y par-

venir, qu'il méditât ma perte, j'ai bien de la peine à croire qu'il trouveroit des partiſans aſſez dénaturés pour en arracher le légitime poſſeſſeur. Je l'accorde cependant : je conſens même que des indices précis nous en aſſurent, qui nous empêche de mettre en uſage une autorité ſous laquelle tout doit plier ? Les loix ne ſont-elles pas faites pour châtier les Traîtres ? Ah ! mon Fils, que me dites-vous ? interrompit la Reine, en m'interrompant vivement ; à quoi ſervent les loix, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la force & par l'exécution ? Que je ſuis malheureuſe, avec tant d'amour pour vous, de vous voir ſi indocile & ſi défiant ! Pouvez-vous imaginer que je me porterois à de telles rigueurs, ſi je n'y étois forcée par une crainte légitime & trop ſolidement conçue ? De quoi ſerviroient ces loix & ces ordres dont vous parlez ? A avancer notre perte méditée. Ah ! *Tanithudan*, ne vous y trompez pas ; le moindre ſoup-

çon conçu par le Préfet de notre mécontentement, feroit hâter ſes pernicieux deſſeins. Il eſt le maître abſolu des troupes, des finances, & de tout ce qui nous environne. Vos vrais ſujets, éloignés depuis long-temps de la Cour, ont été remplacés par des ames vénales intéreſſées, qui ont fait leur chemin à l'abri de leur Patron. Leurs incurſions, leurs voleries & leurs crimes les uniſſent à leur Protecteur par les liens les plus intimes & les plus forts. Ces baſſes créatures enviſagent la ſécurité de ce Miniſtre comme la leur propre: l'idée ſeule de le perdre eſt capable de les faire trembler, & de les obliger à tout mettre en uſage pour le maintenir à la place où il eſt : leur conſcience leur dit à tous les inſtans de leur vie, qu'ils ne peuvent conſerver leurs honneurs, leur rang & leur bien, qu'à la faveur de leur Patron. Ils n'ignorent pas que ſa diſgrace entraîne la leur, & les met dans le cas de perdre un crédit & des tréſors mal acquis, & qu'ils ont tant d'intérêt à

conſerver. Voilà, mon Fils, voilà les ſujets qui peuplent aujourd'hui votre Cour, & ſur leſquels vous ſembliez compter. Ils ſont d'autant plus formidables, qu'ils occupent aujourd'hui les premieres dignités.

Quelques bonnes que fuſſent en apparence les raiſons de la Reine, elles ne me ſéduiſirent point. Mon éloignement pour ſes fatales vues lui parut ſi naturel, qu'elle en eut du dépit. Elle ſe perſuada ſans doute que l'ancien ton avec lequel elle m'avoit autrefois gouverné, feroit plus que les careſſes dont elle m'accabloit depuis quelque temps; elle y eut recours. Mais, ſoit que ſes bontés m'euſſent gâté, ou qu'une année de plus m'eût ouvert les yeux, ce ton ſévere ne m'intimida point; au contraire, je lui dis avec fermeté que je ne partagerois jamais de pareils deſſeins. Nous ſommes donc perdus, s'écria-t-elle, revenant à moi avec douceur : nous nous déſuniſſons; ç'en eſt fait! Peut-être tou-

chons-nous au fatal moment où le Préfet nous ſéparera pour toujours ; & vous voulez en hâter l'inſtant. Ah ! cruel, ſe peut-il que vous ne pénétriez pas juſqu'au fond de mon cœur, & que vous n'y voyiez pas pour vous l'amour le plus tendre !

La Reine, que je n'oſe plus appeller ma Mere depuis ce temps, me fit alors une déclaration la plus vive, entremêlée de larmes, & des careſſes les plus ſéduiſantes. Le croirez-vous, *Croſeliveſgol?* pourſuivit le Prince avec une honte extrême : *Rocvalbinelle* voulut me prouver, par des diſcours & des actions que je n'oſe rapporter, qu'elle avoit oublié le ſang qui nous uniſſoit. Mon étonnement cruel, qui me faiſoit garder le ſilence, lui donna lieu de ſe flatter ſans doute que je l'écoutois ſans chagrin, & la porta à me faire l'aveu de la foibleſſe la plus honteuſe. Elle avoit commencé à prendre du goût pour moi, m'avoua-t-elle, le jour où nous nous étions ren-

contrés au Temple, à cette Fête ſolemnelle dont j'ai déjà parlé. Elle eut le temps de me dire tout ce qu'elle voulut: me ſurpriſe continuoit, & ce ne fut qu'après quelques inſtans que je repris, avec mes ſens, ma honte & le rôle qui me convenoit. La propoſition qu'elle me fit d'unir nos intérêts par les liens les plus doux, en me promettant qu'elle augmenteroit ma félicité de tous les plaiſirs que je pourrois imaginer, & que je ſerois le plus heureux des Rois de la terre, me tira de ma létargie, & fit naître mon indignation. Avez-vous oublié ce que vous êtes, & ce que je ſuis? lui dis-je, en me débarraſſant de ſes bras: oſez-vous bien concevoir de pareilles vues, & me les communiquer? Se peut-il, ô Ciel! continuai-je en y levant les yeux, que l'innocence que tu m'as conſervée juſqu'à cette heure, ſoit attaquée par ceux que tu as créez pour la protéger? Je me tus après cette réflexion. La Reine me regardoit pendant ce temps

avec des yeux où l'amour, la colere & le dépit ſembloient ſe ſuccéder tour-à-tour. La premiere de ſes paſſions prévalant ſans doute, la remit une ſeconde fois dans le train de me faire ſuccomber. *Tanitbudan*, mon cher Prince, me dit-elle, en me tendant les bras, reviens : ne te ſuis-je donc plus chere? Se pourroit-il que tu penſes avec la ſimplicité du reſte des hommes? Ignores-tu que les loix de la nature ſont plus fortes que celles que l'erreur vulgaire a impoſées? Remonte juſqu'à la ſource de la Société civile, tu y verras la nature triomphante & jouiſſant de tous ſes droits. L'homme alors étoit véritablement homme : ſon eſprit libre & dégagé d'une foule de préjugés dont il s'eſt accablé depuis, jouiſſoit, dans ces temps fortunés, d'une félicité pure & réelle. Si la ſubordination régnoit parmi eux, elle ne devoit ſon empire qu'au ſimple hazard. Les années rendoient reſpectable un Vieillard à ceux qui en étoient le moins chargés : mais

ces égards naturels ne tiroient point leur principe d'aucune loi impoſante ou tyrannique; le goût décidoit ſeul de l'union des deux Sexes; &, par une maxime plus reſpectable cent fois que toutes celles que les ſuites ont innovées, la même nature avoit mis en uſage de s'allier dans ſon propre ſang, comme plus cher & plus pur. L'on ne voyoit point un Pere, un Frere, un Fils chercher des Femmes dans une famille étrangere, tant qu'il en reſtoit dans la ſienne. Il étoit de la Politique, au contraire, s'il eſt permis de prêter cet injuſte nom à la loi la plus ſage, de ne point ſouffrir qu'aucun des ſiens contractât d'aſſortiſſemens étrangers. Plus une famille étoit compoſée de membres, plus elle ſe faiſoit craindre, & plus elle ſe rendoit conſidérable. Tant que cet uſage, qu'on peut appeller divin, a ſubſiſté, ces familles anciennes ſe ſont ſoutenues, ont fondé de grandes Villes & de grands Royaumes, & en ont conſervé la gloire

avec ſplendeur. Qui a cauſé la décadence de ces Empires floriſſans? L'infraction de cet ancien uſage. Les Etats qu'on a vus ſe maintenir le plus long-temps, ſi l'on veut entrer dans un détail ſévere & curieux, ſont ceux qui ont été les plus fideles à cette loi. La nature ne la leur avoit-elle pas imprimée en naiſſant, dans leur cœur? Pourquoi donc y ont-ils dérogé?

Voilà mes raiſons, ô *Tanitbudan*, & ſur quoi je me ſuis fondée en vous aimant. L'Etat eſt à la veille de ſa ruine; votre Trône eſt ébranlé; ce n'eſt que par un grand coup de Politique, un renverſement général, qu'on peut y remédier. Depuis long-temps les baſes de ce Gouvernement ſont minées. Le Peuple imbu de nouvelles maximes, & qui s'eſt rendu eſclave par ſa crédulité pour les Prêtres, qui le ſéduiſent, préférera, dans l'occaſion, le reſpect divin à ce qu'il doit à la Majeſté ſouveraine. Le Grand-Prêtre travaille depuis long-

temps à unir le temporel au ſpirituel. C'eſt l'Oncle de votre Gouverneur : jugez de la confiance que je dois avoir en lui. Les créations perpétuelles de Miniſtres nouveaux, ſont autant de mines ſecretes qui tendent à renverſer les fondemens de la Monarchie; opérations d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont appuyées en apparence ſur les décrets divins. Quelle barriere pourroit-on donc oppoſer à de ſi périlleux efforts? Une deſtruction générale de leurs auteurs; un changement univerſel dans l'Etat, qui, dans ſon Chef, réuniſſe toutes les parties émanées de ſon autorité; une fermeté mâle, prompte & vigoureuſe, qui foudroie, comme un éclair, tout rebelle s'oppoſant au pouvoir deſpotique; un Héros enfin, affranchi de foibles préjugés & de vaines conſidérations; voilà le Dieu qu'on doit adorer dans les Gaules, & le ſeul qui pourra triompher de l'Empire Romain, ſon plus cruel ennemi.

J'aurois laiſſé parler la Reine beaucoup

plus long-temps : il ſembloit qu'un Démon s'exprimât par ſa bouche, tant elle s'énonçoit rapidement. J'étois dans une telle ſurpriſe des maximes qu'elle me débitoit, que je n'avois que mon ſilence à y oppoſer : d'un côté, elle me faiſoit enviſager ma perte; de l'autre, des entrepriſes inouies, & dont la ſeule idée me glaçoit d'horreur. Je ne ſavois quel parti prendre : mon eſprit flotoit entre le trouble & l'effroi.

Rocvabinelle, qui me regardoit fixement, & qui paroiſſoit lire dans mon intérieur, s'imagina ſans doute que j'étois ébranlé. Dans cette confiance elle redoubla ſes aſſauts criminels. Décidez-vous, *Tanitbudan*, pourſuivit-elle avec chaleur; optez enfin : je vois le précipice; je ne veux point y tomber. Je vous regarde moins comme un Fils que comme un Prince qui m'eſt cher, & dont je travaille à conſerver les jours : mais ſi vous vous obſtinez à refuſer les graces que je veux bien vous faire, ſi

vous ne vous rendez pas à ce que j'exige de vous, un autre plus heureux prendra votre place, & régnera : pour vous, vous périrez : je vous abandonnerai à votre mauvais ſort. Ménagez donc l'inſtant préſent; il eſt le plus précieux de votre vie; je vous le dis. Un mot de vous qui me plaiſe, va vous rendre le plus heureux de tous les Rois : un refus, au contraire, détruit tout ce que vous êtes, & vous rend, avant que de perdre le jour, le jouet & l'opprobre d'un Royaume qui ne vous appartient que parce que je l'ai bien voulu.

Eh ! que répondites-vous à un diſcours auſſi extravagant ? s'écria *Croſeliveſgol* avec chaleur. Il me jetta dans une telle ſurpriſe, reprit le jeune Prince, qu'un tremblement univerſel m'agita malgré moi. Que dois-je penſer, Madame, dis-je à la Reine, d'un trait auſſi hardi & auſſi extraordinaire ? .... Il ne me convient pas, reprit *Rocvalbinelle*, de vous rendre pour le préſent aucun compte à ce

ſujet : adieu, continua-t-elle en ſe levant ; votre état me fait pitié : je vous aime encore aſſez pour vous donner le temps de faire vos réflexions. Huit jours que je vous accorde vous ſuffiront pour y penſer : ménagez ce temps précieux. Oui, je vous le répete plus clairement, ajouta-elle, me croyant intimidé par ſon premier diſcours ; vous n'êtes point Roi des Gaules ; un autre exiſte à qui le Trône appartient : je vous le prouverai quand il ſera temps : prenez votre parti là-deſſus : adieu.

Juſte Ciel ! que me dites-vous ? Quel abîme ! que de détours ! s'écria *Croſeli-veſgol* en interrompant le Prince pour la ſeconde fois : Achevez, Seigneur, achevez ; où en êtes-vous actuellement avec cette terrible Princeſſe ? Votre ſituation me fait trembler : l'on n'y peut mettre ordre avec trop de précipitation. O Pere de la lumiere, éclaire-moi, continua le Gouverneur en pouſſant un ſoupir, & me prête les forces néceſſaires pour anéantir

des projets auſſi nouveaux qu'ils ſont extraordinaires & affreux !

Vous n'aurez pas de peine à croire, mon cher *Croſeliveſgol*, pourſuivit le Prince, avec quel embarras je ſortis de chez la Reine ; mais je n'étois pas encore aſſez humilié. En paſſant du ſalon à la grande galerie qui aboutit à mon appartement, je rencontrai le Préfet qui alloit chez *Rocvabinelle*. Le nombre de gens qui le ſuivoient, le brillant de ſon cortége, me ſurprit autant qu'il me fit honte. A peine avois-je dix perſonnes à ma ſuite. Cette rencontre augmenta ma mauvaiſe humeur. Le Préfet qui l'entrevit, en triompha & voulut en jouir : Vous avez l'air chagrin, Seigneur, me dit-il tout haut lorſqu'il fut à portée de ſe faire entendre ; la Reine ſans doute y a donné lieu. C'eſt une choſe terrible auſſi, s'écria-t-il d'un ton ironique, que ces Meres ! Elles ont toujours quelque choſe à contrôler. Là, là, pourſuivit-il, comme s'il eût parlé à ſon ſemblable ou

à un enfant; le temps viendra où nous contrôlerons à notre tour. Après ces mots il me fit une inclination en ſouriant, & paſſa. La Cour en fit autant, & excepté un ſeul homme que je remarquai, & mes gens, qui me ſuivirent juſques chez moi, tout me quitta. Il ne me fut pas difficile de juger, par cette indifférence apparente, que le Préfet jouoit à ma Cour un rôle beaucoup plus brillant que le mien.

Dès que je fus ſeul, je me rappellai triſtement tant de ſujets d'inquiétudes & d'allarmes. Vingt fois je me trouvai ſur le point de vous ouvrir mon cœur, ô ſage *Croſeliveſgol*, de chercher ma conſolation dans votre tendre affection, & le remede dans vos ſages conſeils; mais je n'oſois: la Reine m'avoit trop intimidé: de mon profond ſecret dépendoit, diſoit-elle, votre vie; elle m'en avoit aſſuré. Je commençois trop à la connoître, & elle me donnoit de jour en jour trop de preuves de ſon caractere

altier & cruel, pour faire aucun doute qu'elle ne me tînt parole.

Les huit jours accordés pour apporter ma réponſe étoient preſque paſſés : je ne m'étois pas encore décidé ſur ce que j'avois à répondre à la Reine, un jour avant celui où je devois me rendre chez elle. Je me recueillis en moi-même, pour m'examiner à fond. Que je me trouvai foible, mon cher *Croſeliveſgol* ! Quelquefois il me ſembloit que mes connoiſſances devoient céder à celle de *Rocvalbinelle*, & que j'étois injuſte d'oſer la contrarier, devant préſumer que ſon expérience dans les affaires étoit une raiſon ſuffiſante pour me laiſſer conduire & adhérer à ſes deſſeins. Ce mouvement, enfanté ſans doute par la crainte, n'a ſubſiſté cependant qu'un inſtant ; vos maximes toujours préſentes à mon imagination, ſont ſurvenues & ont éclairé mon ame, en ont éclipſé les ténebres, & ont chaſſé les vains fantômes. Une idée qui m'eſt paſſée par l'eſprit, & que j'ai

cru devoir à une inſpiration céleſte, a ſuſpendu tout-à-coup mes inquiétudes cruelles: je me ſuis reſſouvenu de cet homme que j'avois remarqué le jour où j'ai rencontré le Préfet dans la galerie, & qui ſeul m'a toujours donné des marques de ſon zèle & de ſon affection. Depuis ce temps je n'étois point ſorti de mon appartement ſans le trouver à ma porte, & ſans en être ſuivi quand je ſortois. Mon inquiétude, qui ne me laiſſoit point un moment en place, me faiſoit inceſſamment aller & venir. Dans ce trouble j'ouvrois très-ſouvent la porte de la galerie, & la refermois de même: à chaque fois j'entrevoyois l'homme dont je viens de parler; il ne la quittoit point. Cet Inconnu m'eſt affidé, me dis-je; ſi cela eſt, je puis l'employer utilement. Je n'eus pas plutôt fait cette réflexion, que je réſolus de m'en éclaircir, & de m'en ſervir alors pour un projet que je méditois depuis quelque temps, & que je croyois le ſeul convenable pour me tranquilliſer.

Tout ce que je vous ai rapporté juſqu'ici, mon cher Gouverneur, pourſuivit *Tanitbudan*, m'a paru d'une ſi grande conſéquence, que je n'ai pas cru devoir en interrompre le cours en y entremêlant des ſujets moins intéreſſans. Cependant ces épiſodes, quelque peu conſidérables qu'ils vous paroîtront, ſont tellement de l'eſſence de l'action, qu'il eſt néceſſaire, pour en bien entendre la ſuite, de vous les détailler. Il s'agit de *Necalbolane*, cette belle Fille dont je vous ai parlé au commencement de mon récit: elle m'intéreſſe beaucoup, je vous l'avoue, *Croſeliveſgol*, & je lui dois trop d'ailleurs pour qu'elle ſoit oubliée.

L'idée que la Reine m'avoit donnée de la diſſimulation de cette Fille, m'avoit, comme je l'ai dit plus haut, refroidi ſur ſon compte; j'avois même promis de n'y plus ſonger: mais une Lettre que me rendit le Nain de la Reine avec beaucoup d'adreſſe, me rappella ces premiers mouvemens que je vous ai

laiſſé entrevoir. La voici : je l'ai toujours portée depuis ſur moi.

Lettre de NECALBOLANE *au* ROI.

« QUE penſerez-vous, Seigneur, de la » liberté que je prends, du contenu de ma » Lettre, & de la maniere dont j'oſe vous » la faire rendre? Ne déſapprouverez-vous » pas toutes ces choſes de la part d'une » Fille; & ne trouverez-vous pas cette » action bien hardie? Hélas! ce n'eſt pas » ſans rougir que j'en viens à cette extrê- » mité. Il a falu toute la conſidération & » tout le reſpect que je conſerve depuis » long temps, pour me faire paſſer ſur les » raiſons qui devoient m'en empêcher. » Mais, Seigneur, j'apprends qu'on me » noircit dans votre eſprit, & qu'on me » peint comme une perſonne politique » & adroite, qui ne laiſſe entrevoir ſon » penchant que pour ſatisfaire à des vues » d'ambition & d'intérêt : plût au Pere » de la lumiere que tout le monde n'en » eût pas plus que moi, je ne gémirois

» pas

» pas aujourd'hui de la contrainte af-
» freuſe où l'on me retient ! eſclavage
» d'autant plus cruel pour moi, qu'il
» m'empêche de déſabuſer mon Roi ſur
» les fauſſes idées qu'il a pu concevoir
» à mon occaſion. Je ne fais que lan-
» guir depuis l'inſtant qu'on m'a ſéparée
» de lui. Sans l'aimable Nain de la
» Reine, à la garde duquel je ſuis, qui
» a eu pitié de moi & des maux que
» j'endure, je ſerois morte de chagrin.
» Il me promet, Seigneur, de vous
» remettre cette Lettre; oſerois-je me
» flatter qu'elle ne ſera pas reçue avec
» colere ? Le retour du petit Confident
» de mes peines m'en inſtruira. Je l'at-
» tens avec une impatience qui ne peut
» être égalée que par la parfaite vénéra-
» tion que je conſerverai toute ma vie
» pour le plus grand & le plus aimable
» de tous les Rois ».

NECALBOLANE.

La Reine avoit pris juſques-là trop de

ſoin de m'inſpirer des ſentimens, pour que je ne m'en trouvaſſe point à la lecture de ce Billet. Je ne pus le lire ſans émotion & ſans pitié ! Il me rappella les charmes de cette belle Fille, & les momens aimables que j'avois paſſés avec elle. Si j'euſſe été le maître de finir ſa ſervitude, je l'en aurois affranchi ſur le champ. Ce fut alors que je ſentis combien j'étois eſclave moi-même, & quelle étoit la rigueur de mon ſort. J'en ſoupirai, en attendant que je puſſe donner des preuves à *Necalbolane* de ma façon de penſer pour elle. Je réſolus de l'en aſſurer, & de profiter de la voie qu'elle m'offroit pour entretenir un commerce avec elle. J'écrivis : le Nain s'acquitta fidélement de ſa commiſſion, & je ne tardai point à en avoir réponſe.

Ce commerce, qui de ma part rouloit dans les commencemens ſur un principe d'amitié & de reconnoiſſance, ne tarda pas à changer d'objet. Je crus voir dans les lettres de *Necalbolane* tant de

ſincérité, d'attachement & de confiance, que j'y répondis bientôt avec le plus parfait retour. Je ne pouvois plus me paſſer d'avoir de ſes nouvelles. Lorſque l'heure accoutumé à en recevoir étoit écoulée, je languiſſois, & j'étois accablé des plus cruelles inquiétudes. Que vous dirai-je de plus? Je ne connoiſſois point encore l'amour; mais je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il régnoit dans mon cœur, & qu'il y avoit fait les progrès les plus conſidérables.

Je ne pouvois plus vivre enfin ſans *Necalbolane*: ſon idée m'accompagnoit en tous lieux; juſques dans le ſommeil j'en étois occupé: un deſir ardent de la voir, de lui parler, & de l'aſſurer de la violence de ma paſſion, m'agitoit & me conſumoit au dernier point. J'imaginois de jour en jour des moyens auſſi nouveaux qu'extraordinaires pour parvenir juſqu'à elle: mes entretiens avec le Nain ne rouloient que ſur cet article; il m'étoit entierement attaché. Gardien des

clefs de l'appartement où elle étoit renfermée, rien n'étoit plus aiſé en apparence qu'une entrevue avec elle ; mais un obſtacle invincible s'y oppoſoit. Le lieu où elle étoit reſſerrée, faiſoit partie d'une galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la Reine ; & il étoit impoſſible d'y aborder qu'on ne traverſât celui qu'elle occupoit ordinairement. Si *Rocvalbinelle* eût été ſe promener comme autrefois, l'entrepriſe étoit la plus facile ; mais depuis quelque temps elle ne ſortoit plus du tout. J'étois au déſeſpoir de cet empêchement, & je méditois à tous les inſtans du jour cent moyens pour venir au point que mon amour ſe propoſoit.

Voilà où j'en étois de mon avanture avec cette aimable Fille, mon cher *Croſeliveſgol*, pourſuivit *Tanitbudan*, lorſque la Reine me déclara ſes derniers ſentimens. L'orage qui ſe préparoit à fondre ſur ma tête, me jetta dans les irréſolutions dont je vous ai ſi naturellement fait l'ébauche. Le deſir d'entre-

tenir *Necalbolane* n'avoit été qu'interrompu par l'état cruel où je venois d'être réduit. Plus je me trouvois malheureux, & plus je crus devoir me preſſer de voir cette aimable Fille : il me ſembloit qu'il n'y avoit qu'elle qui pût m'apprendre de quelle façon je devois me gouverner dans l'occurrence délicate où je me trouvois. Le temps preſſoit : je n'oſois aller chez la Reine pour avertir le Nain du moyen infaillible que j'avois imaginé pour entretenir *Necalbolane :* cette Princeſſe, peut-être auſſi agitée que moi, auroit été bientôt avertie de ma venue. Dans cet embarras extrême je me reſſouvins de cet homme affidé dont j'ai parlé plus haut ; je fus à la porte du ſalon ; je lui fis ſigne d'une main d'entrer, & de l'autre d'apporter des précautions en le faiſant. Pour lui faciliter l'entrée de mon appartement, je laiſſai ma porte entr'ouverte ; j'avançai juſqu'au bout de la galerie où il y avoit du monde ; j'ordonnai qu'on ouvrît une fe-

nêtre, & qu'on m'apportât un arc. A cet ordre tous ceux qui y étoient m'environnerent : je tirai aſſez adroitement un oiſeau qui paſſoit malheureuſement alors pour lui; & jugeant après cette action que j'avois donné le temps à mon inconnu de ſe gliſſer chez moi ſans être vu, j'y rentrai, & je le trouvai qui m'y attendoit.

Suivez-moi dans mon cabinet, lui dis-je du plus loin que je le vis : j'ai des doutes à vous propoſer ſur le Traité d'Aſtronomie que vous m'avez remis ces jours paſſés. Mon homme obéit avec un air ſurpris, qui m'auroit diverti dans une autre occaſion. J'avois remarqué que les gens de ma chambre m'examinoient, & j'étois bien aiſe de tromper leur défiance, & de donner le change à leur curioſité; j'en avertis ſur-le-champ l'Inconnu, afin de le tirer de l'inquiétude où je l'avois jetté : il m'avoua qu'il avoit cru que je le prenois pour un autre, &, dans cette idée, il avoit été à la veille de me le dire & de ſe retirer.

Avant que d'entrer en matiere, & de lui rien propoſer, je le ſondai & le queſtionnai ſur les raiſons qui l'attachoient à moi, dans un temps où je n'étois propre à rien? La maniere dont il exprima ſon zele, me ſatisfit, & me donna bonne opinion de ſa façon de penſer. C'étoit un Officier qui avoit fort bien ſervi, & qui ayant déplu innocemment à l'un de ſes Chefs, en avoit été ſi maltraité, que ſon grand cœur n'avoit pu prendre ſur ſoi de l'endurer; non-ſeulement il en avoit témoigné ſon reſſentiment, mais il l'avoit encore pouſſé juſqu'à le défier en combat ſingulier. L'Officier ſupérieur s'en étoit plaint à la Cour: le Préfet, qui ne pardonnoit jamais les fautes de ſubordination, l'avoit fait caſſer. Ce malheureux Officier, au déſeſpoir de ce nouvel affront, & qui lui étoit d'autant plus ſenſible, qu'il n'avoit que ſon emploi pour vivre, s'étoit rendu à la Cour pour implorer la clémence du premier Miniſtre, & pour ſe

faire réhabiliter : mais au lieu d'adoucir par ſa préſence ſon Juge, le Préfet s'étoit mis dans une telle colere contre l'audace, diſoit-il, qu'il avoit de paroître devant lui après une telle offenſe, qu'il n'avoit jamais oſé ſolliciter depuis pour être remplacé.

L'infortuné *Dearchealb*, c'eſt le nom de cet Officier, ne ſachant plus que devenir, & n'ignorant pas que j'approche de ma majorité, & que je ſuis né bon & compatiſſant, s'étoit fait un plan de ne plus me quitter, & d'attendre que la fortune me le fît remarquer. Il finit ſon récit par m'aſſurer qu'il ſe trouvoit alors le plus heureux de tous les hommes, puiſqu'il avoit l'honneur d'être connu de moi, & conclut, en me jurant, qu'il ſacrifieroit juſqu'à ſon dernier ſoupir pour répondre dignement à la confiance qu'il ſembloit que je voulois bien avoir en lui.

Je ne doutai plus, après ce que me dit cet homme, & des proteſtations ſi

fortement exprimées, que mon ſecret ne fût en de bonnes mains : je lui laiſſai entrevoir mon penchant à le croire, & que la cour qu'il m'avoit fait ne m'avoit point déplu. Je vais vous en donner une preuve bien convaincante, ajoutai-je ; j'ai une Lettre à faire rendre à une des Filles de la Reine; j'ai des raiſons pour que l'on ignore cette démarche. Allez de ce pas dans l'antichambre de l'appartement de cette Princeſſe, vous ne tarderez pas à y remarquer un Nain très-petit, mis d'une maniere fort extraordinaire : vous vous approcherez de lui, de ſorte qu'il puiſſe vous remarquer; alors vous mettrez le doigt de la main gauche dans votre bouche, & laiſſerez tomber votre mouchoir, comme ſi cela arrivoit naturellement; vous aurez ſoin que ma Lettre y ſoit enveloppée. Le Nain le ramaſſera, & le mettra dans ſa poche. Vous attendrez juſqu'à ce qu'il ſoit entré chez la Reine, après quoi vous viendrez ſur-le-champ m'en avertir.

Dearchealb m'aſſura qu'il ſuivroit de point en point mes ordres, & diſparut. Un quart-d'heure après je l'entrevis par ma porte entr'ouverte qui revenoit à grands pas. J'eus lieu d'être content de ſa diligence, & de ce premier ſervice. Le Nain avoit ma Lettre, & il y avoit apparence que j'en aurois inceſſamment réponſe. Je lui écrivois de me la faire ſur-le-champ, & de m'introduire dans l'appartement de *Necalbolane*, ſous un déguiſement dont je lui rendois compte, & qui ne nous compromettoit ni l'un, ni l'autre en rien. Retournez chez la Reine, dis-je à l'Officier; attendez dans l'antichambre que le Nain paroiſſe; tenez-vous dans l'encognure de la croiſée du côté de la porte de l'appartement de la Princeſſe; que votre poche du côté du lambris ſoit ouverte; on vous y mettra une Lettre, &, dès qu'on vous aura frappé ſur le bras, revenez ici ſur-le-champ.

J'eus lieu d'être auſſi ſatisfait du ſe-

cond meſſage que du premier. *Dear-chealb* me rapporta une réponſe du Nain : elle étoit conçue dans ces termes :

Le NAIN au ROI.

« LA Reine eſt enfermée avec *Necal-*
» *bolane* depuis trois heures. Elle m'a
» défendu que perſonne ne le ſache. La
» Fille du Préfet vient d'y être intro-
» duite auſſi. Notre Maîtreſſe a l'air ex-
» trêmement réveur & diſtrait depuis le
» jour où vous l'avez quittée. Voilà tout
» ce que je puis vous dire, Seigneur :
» je crains d'être ſurpris. On vit plus
» que jamais ici dans une défiance per-
» pétuelle. On eſt fort occupé de vous.
» L'ordre eſt donné pour être averti dès
» que vous arriverez : c'eſt moi qui en
» ſuis chargé. N'oubliez pas de brûler
» ce Billet. Adieu, Seigneur ; j'aurois
» bien des choſes à vous dire, mais il
» n'eſt pas poſſible pour le préſent ».

Je ne ſus que penſer de ce que le

Nain me mandoit. Cette entrevue de la Reine & de *Necalbolane* me ſurprenoit : la Fille du Préfet, qui en faiſoit le tiers, mettoit mon eſprit en défaut. L'on avoit bien des choſes à me dire, & je ne pouvois les ſavoir. L'incertitude de mon ſort étoit affreuſe. Je touchois au moment peut-être de ma perte : il falloit aller chez la Reine ; on m'y attendoit ; en un mot, je ne ſavois à quoi me déterminer.

Mon Emiſſaire attendoit reſpectueuſement de nouveaux ordres ; je n'en avois plus à lui donner. Si je m'en étois cru, je lui aurois confié mes peines & mes embarras ; mais vos principes me retenoient, *Croſeliveſgol*. Cet homme ne m'étoit pas aſſez connu pour oſer lui faire part de ma confiance. *Dearchealb* jugea bien que je ſouffrois : il oſa me le faire remarquer, & fit ſes efforts pour m'engager à ne lui pas diſſimuler l'inquiétude qu'il entrevoyoit en moi. Je tins bon ; je l'aſſurai que rien ne m'agitoit, & je le congédiai en lui faiſant

une gratification, que j'eus bien de la peine à lui faire recevoir, à cauſe de ſon déſintéreſſement, exprimé trop naturellement pour que je n'euſſe pas du penchant à le croire. Il me demanda la permiſſion de ne point quitter dorénavant mon antichambre, & je la lui accordai avec plaiſir.

Cependant, l'heure de me rendre chez la Reine étoit plus que paſſée : je ne pouvois douter que je n'y fuſſe attendu avec impatience ; j'aurois bien voulu pouvoir m'en diſpenſer. Il eſt vrai que l'eſpérance d'y trouver *Necalbolane* étoit bien capable de m'y engager, ſi j'avois pu me flatter de lui parler ſans témoin ; mais je n'avois pas lieu d'oſer m'y attendre. Le dernier entretien que j'avois eu avec *Rocvalbinelle*, & ſes menaces, ne me permettoient pas de croire qu'on voulût me ménager. J'avois toujours dans l'eſprit ces dernieres paroles qui mettoient en doute ma naiſſance & mon rang. Quelque ridicules qu'elles me

paruſſent, elles m'inquiétoient, & je ne pouvois en deviner la raiſon.

Enfin j'étois incertain du parti que j'avois à prendre, lorſqu'on eſt venu m'annoncer aujourd'hui le Gentilhomme de la Reine. J'ai treſſailli à ſon approche; il m'a averti qu'elle m'attendoit, & m'a dit qu'elle étoit ſurpriſe du retard que j'avois apporté à la voir. J'ai répondu froidement, qu'un ſommeil involontaire, cauſé par une indiſpoſition, m'en avoit empêché; mais que j'allois dans l'inſtant me rendre à ſes ordres.

Après l'éloignement du Gentilhomme, j'ai invoqué le Pere de la lumiere, & l'ai ſupplié de me donner le courage de ſoutenir les aſſauts auxquels j'allois me livrer. Après une fervente priere, je ſuis ſorti de mon appartement plus tranquille. A peine avois-je trois perſonnes à ma ſuite. J'ai entrevu *Dearchealb*, & je lui ai donné un coup-d'œil, qui a dû lui faire comprendre que je le voyois avec plaiſir.

En entrant chez la Reine, je n'ai pû m'empêcher de trembler. J'ai remarqué qu'il y avoit beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire: j'ai feint de ne pas m'en appercevoir. Le Nain, en m'ouvrant la porte de la chambre de la Princeſſe, m'a dit tout bas: Diſſimulez, Seigneur: promettez tout, ou vous êtes perdu. J'ai été effrayé de ce diſcours, & j'ai réſolu d'en profiter.

Lion m'a laiſſé ſeul un moment; après quoi la porte du ſalon s'eſt ouverte, par laquelle eſt entrée *Necalbolane*. A peine l'ai-je entrevue que j'ai volé à elle avec empreſſement. Elle étoit plus belle que le jour. Je vous revois donc enfin, charmante perſonne! me ſuis-je écrié en lui ſerrant étroitement la main: par quel haſard heureux me laiſſe-t-on jouir d'un auſſi précieux moment? Un ſigne circonſpect qu'elle m'a fait, m'a donné lieu de penſer, ou que nous étions écoutés, ou qu'elle avoit des raiſons ſecrettes pour en uſer de la ſorte. Mon embarras a été extrême en faiſant cette

réflexion : & pour ne point lui occaſionner de chagrin, je me ſuis tu juſqu'à ce qu'elle m'ait donné lieu de régler mes diſcours ſelon ceux qu'elle me tiendroit.

Le ſilence qu'elle a gardé pendant quelques momens a été imité du mien. L'inquiétude marquée dans ſes yeux m'a fait conjecturer qu'elle étoit chargée de me parler de choſes déſagréables, ou qui la pénoient. Après avoir jetté un regard myſtérieux du côté du cabinet de la Reine, elle a ſoupiré, enſuite elle m'a parlé en ces termes.

Vous êtes étonné, Seigneur, de me voir ici ſeule avec vous; & je ne l'ai pas moins été lorſque j'ai ſu que je m'y trouverois. La Reine m'a envoyé chercher, & veut bien ſe ſervir de mon canal pour vous porter à plier ſous ſes intentions. Quelque peu d'eſpoir que j'aye d'y réuſſir, dans l'idée où je ſuis que j'ai moins de pouvoir ſur votre eſprit qu'on ne ſe le perſuade; j'obéis. Je ne chercherai point à vous porter à ce que vous devez

à la Princeſſe par d'autres conſidérations que celles de vos obligations: le reſte doit vous être peu important. La premiere vous ſuffira ſans doute: cependant, s'il eſt vrai que vous m'honoriez de votre bienveillance, comme on m'en aſſure, & que vous preniez un intérêt compatiſſant à ce qui me touche, j'oſerai ajouter au motif dont je viens de parler, celui de ma vie. A votre réponſe eſt attachée ſa conſervation, Seigneur. Le poiſon ou le poignard m'attend: l'arrêt en eſt prononcé. Voyez, ô *Tanitbudan*, continua *Necalbolane* en ſe jettant à mes pieds toute en larmes, ſi le goût dont on m'accuſe pour vous a mérité que vous me faſſiez perdre le jour? Un moment en va décider: vous êtes mon Juge; & votre arrêt ſera ſans appel. Juſte Ciel, qui me voyez & qui m'entendez, s'écria douloureuſement cette charmante perſonne en jettant un grand cri, pardonnez à l'horreur que j'ai de la mort! Prenez pitié de ma jeuneſſe & de mon innocence! Vous ſavez mon crime: j'aime, il eſt vrai; je ne le puis

déſavouer : en vain je le nierois : mais ſi vous l'avez permis, pourquoi m'en puniriez-vous ? ô Pere de la lumiere ! Principe éternel de toutes choſes ! je vous implore : ſoyez-moi propice dans ce moment fatal. Touchez le cœur du Prince aux pieds duquel je ſuis, & ne permettez pas que je ſois la victime du plus innocent amour, & que j'entre dans les horreurs affreuſes du tombeau !

Necalbolane en prononçant ces derniers mots s'eſt affoiblie, un moment après ſes ſens l'ont abandonnée, & elle eſt enfin tombée à mes pieds. Quel ſpectacle, grand Dieu ! il m'a arraché des larmes. Aucune conſidération n'a pas été capable de me retenir. Revenez, chere *Necalbolane*, me ſuis-je écrié en la relevant & en la tenant dans mes bras : voyez ma douleur. Si le ſacrifice de ma propre vie peut conſerver la vôtre, ne doutez pas que je ne m'immole. Je ſuis prêt à plier ſous les loix les plus rigoureuſes. Avez-vous pû douter des ſentimens

que vous m'avez inſpirez, & que je puſſe réſiſter un moment au moindre de vos deſirs? Ah! que vous me connoiſſez peu! La porte du cabinet qui s'eſt ouverte dans ce fatal inſtant, & qui a offert la Reine à mes regards, a glacé mes paroles & mon cœur. J'ai baiſſé les yeux, & ſuis devenu immobile: à peine ai-je pû empêcher que le corps inanimé de *Necalbolane* n'ait échapé rudement de mes bras. Un carreau qui s'eſt trouvé ſous mes pieds a reçu ce dépôt précieux. A peine moi-même ai-je eu la force de me ſoutenir. Un friſſon général s'étoit emparé de moi. D'un autre côté, la Reine s'étoit arrêtée, & me regardoit fixement, la fureur peinte ſur le viſage, & n'attendoit, à ce qu'il me ſembloit, que la rencontre de mes yeux pour éclater. J'aurois voulu dans ce moment être dans le centre de la terre, ou que les foudres du ciel m'euſſent écraſé. Jugez par-là de mon trouble, *Croſeliveſgol*, & de l'état effroyable où je me trouvois.

Voilà donc le bel objet des tendres affections du Roi des Gaules! s'eſt écriée ironiquement la Reine, en rompant enfin le ſilence & en me regardant avec un air ſévère & outré: je ne ſuis pas ſurpriſe à préſent, a-t-elle continué avec un ſouris amer, de l'élévation de ſa façon de penſer, & du courage avec lequel il eſt toujours prêt à tout entreprendre. Lâche! voilà donc la cauſe de tes refus & du mépris que tu fais de mon affection? Va, tu mériterois que je te livraſſe à ton propre goût, & qu'au lieu du ſceptre que je prens tant de peine à te conſerver, je te donnaſſe une houlette, avec laquelle en Berger nouveau, tu fuſſes faire paître avec ta Bergere des moutons moins ſtupides que toi. Simplicité impardonnable! Baſſeſſe affreuſe de ſentimens! Se peut-il que vous trouviez accès dans les Palais des Rois? Que ſont donc devenus ces premiers préjugés qui nous annonçoient un Homme, un Gaulois, un Héros? Cet éloignement pour le Sexe, qui étoit,

diſoit-on, l'écueil de la gloire, & le tombeau de la vraie grandeur? Aſſurément ces grandes maximes ont bien dégénéré, ou ne ſe ſont pas gravées bien avant, puiſqu'elles ſe ſont évanouies à la vue d'un phénomene ſi peu recommandable. Pauvre Prince! que je te plains, pourſuivit cette cruelle Princeſſe, en reprenant cependant un ton plus doux, & en s'attendriſſant peut-être à la vue de l'état où elle m'avoit réduit: tu te perds, tu péris, & tu te refuſes à de ſalutaires remedes. Au nom de Phébus, au nom de toi-même, ouvre les yeux: voit le précipice; & ne ſoit pas aſſez ennemi de toi-même pour y tomber. Si, par une foibleſſe impardonnable, tu ne te ſens pas le courage de t'en préſerver, accepte une main ferme & ſecourable qui te ſoutiendra. L'on ne veut point exiger de toi des ſentimens qui t'effrayent, ou dont tu ſois trop éloigné; l'on eſt ſûr de les mériter un jour; mais ſouffre qu'on veille à ta conſervation, à ta grandeur, à ta

gloire. Ta fortune eſt l'ouvrage d'une Reine qui a tout ſacrifié, juſqu'à ce même honneur, pour te la procurer: qu'elle ait au moins la conſolation de t'en voir revêtu. Cruel! pourrois-tu me refuſer des graces demandées pour toi-même, & dont je ne veux faire uſage que pour te maintenir une Couronne qu'on eſt à la veille de t'arracher?

Pendant cette exhortation vive & preſſante, *Necalbolane* étoit revenue de ſa foibleſſe. Elle avoit ſemblé frémir en reconnoiſſant la Reine, & penſé y retomber: mais un ſigne de clémence de la part de cette Princeſſe l'avoit raſſurée. Plus occupé de ſon ſalut que du mien, je me ſuis preſſé de jurer à *Rocvalbinelle* que je me ſoumettois dorénavant à tout ce qu'elle exigeroit de moi. A peine ai-je donné ces marques politiques de mon obéiſſance, que la Reine ma Mere a repris un air ſerein & ſatisfait, en me promettant à ſon tour qu'elle alloit tout mettre en uſage pour me faire connoître

combien je lui étois cher. *Necalbolane* s'eſt reſſentie de cette bonne humeur. Elle l'a fait relever, lui à promis d'oublier le paſſé, & de la pourvoir ſi avantageuſement, qu'elle ne ſe ſouviendroit pas des inquiétudes qu'elle lui avoit cauſées. Après ces aſſurances, elle lui a dit de ſe retirer dans ſon appartement, en lui donnant ordre de ſe taire ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

A peine cette charmante Fille a-t-elle été éloignée, que la Princeſſe m'a fait paſſer dans ſon cabinet; & en me montrant un cahier: Voilà le projet, m'a-t-elle dit, de votre affermiſſement ſur le Trône, à quelques changemens près: c'eſt le même que je vous ai communiqué; il ne s'agit plus que de le ſigner, & de le faire valoir. J'ai tremblé à cet ordre; mais l'avis du Nain a contenu mon horreur. Signez, m'a répété la Reine d'un ton abſolu; vos foibleſſes ordinaires vous reprendroient-elles encore, ou ne

vous ſouviendriez-vous plus de ce que nous ſommes convenus ?

Ce diſcours impoſant m'a rendu à moi-même. J'ai répondu à *Rocvalbinelle*, que j'étois prêt à faire tout ce qu'elle voudroit ; mais que j'oſois lui demander une grace. Parlez, a repris la Reine, elle vous eſt accordée : je m'expliquai : *Rocvalbinelle* enſuite a pris une plume, a effacé un nom ; après quoi j'ai ſigné.

Croſeliveſgol, interrompit le Prince dans cet inſtant, qui ſe préparoit à continuer : Seroit-ce être indiſcret, lui dit-il, de vous prier de vous expliquer plus au long ſur l'article de cette grace accordée ? Elle eſt aiſée à deviner, reprit *Tanitbudan* : il s'agiſſoit de conſerver vos jours ; & je ne voulois point les riſquer. Le Gouverneur, ſenſible à cette preuve de l'affection de ſon Pupille, l'en remercia dans les termes les plus vifs, & le pria de pourſuivre ; ce qu'il fit en ces termes.

Je n'ai pas eu plutôt ſigné l'affreux

plan

plan de la proſcription générale de tous les membres de l'Etat, continua *Tanit-budan*, que la Reine m'a embraſſé : Soyez tranquille, m'a-t-elle dit, je mettrai en exécution mes projets, de maniere que nous ne courerons aucun riſque. Le moment de votre majorité eſt celui que j'ai choiſi pour porter ces grands coups. L'Aſſemblée générale de tous les Etats du Royaume fera notre ſécurité : en attendant ce grand jour, mon intention eſt de feindre un raccommodement ſincere avec le Préfet, de careſſer toutes ſes créatures, de ſembler avoir mis en oubli le paſſé. Ne m'en demandez pas davantage : je me réſerve le nœud de l'opération ; vous en jugerez du Trône où vous ſerez alors pour jamais aſſuré. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir pour le préſent, que je veille à votre conſervation, & que la fille du Préfet même eſt un des premiers mobiles de la révolution que je médite. Après ces mots la Reine me dit qu'elle attendoit

le Préfet, & qu'il falloit me retirer: Vous ne viendrez dorénavant, a-t-elle ajouté, que quand je vous manderai; cela eſt d'une conſéquence extrême: il faut ôter tout lieu de ſoupçon. D'ailleurs, vous pourriez arriver dans des temps où je ſerois enfermée avec gens dont vous ne devez pas être vu. La Reine, après ces mots, m'a fait pluſieurs careſſes; après quoi je me ſuis retiré.

En ſortant de ſon appartement, je rencontrai le Nain, qui m'a marqué ſecrétement la joie qu'il avoit de me revoir, en m'apprenant que *Necalbolane* étoit libre. Je lui ai fait connoître que j'en étois inſtruit. Nous aurions eu bien des choſes à ajouter, mais il m'a fait un ſigne qui ſignifioit tout. J'ai continué mon chemin, dans la crainte qu'un entretien plus long ne fût rapporté, & ne me devînt préjudiciable. Mon intention ſecrete en rentrant chez moi, étoit de vous ouvrir mon cœur, ô *Croſeliveſgol*! & de me livrer à vos conſeils & à votre

ſageſſe ; mais ne vous ayant point trouvé, je vous ai écrit, dans l'empreſſement où j'étois de ſavoir de vous, de quelle maniere je dois me conduire dans l'occurrence affreuſe où je me trouve. Au nom des Dieux, *Croſeliveſgol*, agiſſez. Ma ſituation eſt d'autant plus cruelle, que le moindre retard eſt capable de tout perdre, & que je n'entrevois aucun moyen légitime pour la changer. Il n'y a que vous ſeul ſur qui je puiſſe compter, ô le plus fidele des ſujets! A quel autre, grand Dieu! pourrois-je recourir ?

Quel abîme de détours & d'horreurs! s'écria douloureuſement *Croſeliveſgol*, lorſque le Prince eut ceſſé de parler. Juſte Ciel! éclaire-moi, & permets que j'arrache celui que tu m'as confié aux périls affreux qui le menacent! Après ces mots proférés avec la plus vive ſenſibilité, le Gouverneur ſe mit à rêver profondément ; enſuite il pria *Tanitbudan* de le laiſſer ſeul, en l'aſſurant qu'il alloit travailler à confondre ſes ennemis,

& à renverſer les projets affreux qui étoient formés contre lui, & dont il ne pouvoit pas douter.

En effet, cet habile Gouverneur ne tarda pas à pénétrer les abîmes de la conduite extraordinaire de la Reine. Il déméla, par des moyens trop longs à détailler, que l'unique but de tous ſes ſoins étoit de régner ſeule, & qu'elle étoit Princeſſe à tout ſacrifier pour y parvenir. Il ſe ſervit d'un artifice bien adroit, pour ſonder juſques dans le cœur de *Rocvalbinelle*. Le récit de ſon Pupille lui avoit donné lieu de ſoupçonner la jeune *Necalbolane* du manége le plus habile. Son amour pour le Prince, la colere de la Reine en l'apprenant; tout cela lui paroiſſoit autant de ſuppoſitions politiques, & des détours employés par la Reine pour parvenir à ſes fins. Prévenu de toutes ces choſes, il s'attacha à combiner toutes les ſcenes qui regardoient cette Fille, & les raſſembla. Il queſtionna de nouveau *Tanitbudan* à ce ſujet, auſſi-bien que ſur ſon

droit au trône, que la Reine non-seulement osoit mettre en doute, mais dont elle prétendoit même encore être la maîtresse. Il soupçonna de toutes ces menées, que la jeune *Necalbolarte* étoit la créature intime de la Reine, & se persuada sur ce préjugé, que s'il parvenoit à la gagner, il ne lui seroit pas difficile de sapper jusqu'aux fondemens de ce monstrueux édifice.

Il n'eut pas plutôt conçu ce dessein, qu'il travailla à l'effectuer. *Dearchealb*, de l'affection duquel le Prince avoit répondu, fut l'instrument secret dont il se servit. *Croseliveſgol* étoit trop habile pour se compromettre : il auroit trop risqué : il devoit se conserver pour le Prince. Un tiers lui parut plus convenable : en cas de malheur il pouvoit être désavoué. L'Officier dont on vient de parler, n'étoit que fort peu connu à la Cour, & nullement dans le cas d'être suspect. Voilà les raisons qui autoriserent la conduite du Gouverneur : elles

étoient ſages & prudentes, & donnoient bonne opinion du ſuccès.

Dearchealb fut chargé de ſonder *Necalbolane*, & reçut ſes inſtructions à ce ſujet. La maniere dont on ſe conduiſit étoit auſſi adroite que flatteuſe pour cette Fille. Il devoit lui demander audience, ſous prétexte qu'il avoit à l'entretenir de choſes qui la regardoient perſonnellement. Il n'en fallut pas davantage pour irriter la curioſité de cette jeune perſonne : elle fit introduire ſecrétement l'Emiſſaire dans ſon cabinet. Il expoſa le ſujet qui l'amenoit : la ſuppoſition étoit fort vraiſemblable. Le haſard, diſoit-il, l'avoit conduit dans le Labyrinthe, où il avoit entendu une converſation entre le Roi & ſon Gouverneur qui la regardoit. Cet expoſé paroiſſoit trop intéreſſant, pour ne pas redoubler la curioſité de *Necalbolane* : elle le fit aſſez connoître par ſon empreſſement à en ſavoir davantage ; & par la maniere flatteuſe dont elle remercia *Dearchealb*.

L'Emiſſaire fut aſſez habile pour ſe faire valoir, & préluda fort adroitement ſon jeu. Il commença par exiger un ſecret éternel, & par aſſurer que la moindre indiſcrétion le perdroit. Par ces craintes vraiſemblables il rendoit ſérieuſe la confidence, & la faiſoit paroître plus importante. *Necalbolane*, toute habile qu'elle étoit, donna aiſément dans le panneau : la vanité rend crédule, & adopte avec facilité les choſes qui la flattent.

L'adroit Négociateur entra enfin en matiere. La Converſation qu'il ſuppoſoit du Roi & de ſon Gouverneur, rouloit ſur le goût de ce Prince pour *Necalbolane*, dont il faiſoit l'aveu à *Croſeliveſgol*, comme à un homme qui en uſoit plus avec lui en ami qu'en Mentor. A peine la jeune Perſonne eut-elle entendu ces premiers mots, qu'elle interrompit, avec vivacité, l'entretien, pour apprendre comment le Gouverneur avoit reçu cet aveu, & ſi le Prince lui avoit laiſſé

entrevoir qu'il la connoiſſoit ? C'étoit où l'Agent de *Croſeliveſgol* l'attendoit. Pour répondre à la premiere queſtion, il l'aſſura que le Gouverneur n'avoit point montré de répugnance à cet aveu ; & une preuve réelle qu'il partageoit l'empreſſement du Prince, diſoit il, c'eſt qu'il étoit entré curieuſement dans le détail du commerce que *Tanitbudan* avouoit avoir eu avec elle juſqu'à ce jour. Ce dernier trait qui frappa *Necalbolane*, & qui pouvoit ſervir de preuve comme *Dearchealb* n'en impoſoit point, par la connoiſſance d'un ſecret qui ne pouvoit être ſu que d'elle & du Prince, lui donna beaucoup de confiance. Elle n'en laiſſa cependant rien entrevoir, & ſe contenta d'écouter, avec une attention qui manifeſtoit aſſez combien ce récit avoit pour elle de charmes. *Necalbolane* aimoit le Prince ; elle étoit ambitieuſe : en falloit-il davantage pour lui faire adopter aveuglément la ſuppoſition ?

L'Agent l'enrichit de tout ce qui pou-

voit faire concevoir les plus douces eſpérances pour une Fille qui a de l'ambition. Il peignit le Prince le plus amoureux des hommes; il paſſa de là à l'éloignement qu'il rapportoit que la Reine avoit pour l'objet de ſa paſſion, & les tracaſſeries perpétuelles qu'elle lui faiſoit, à cauſe de ſon penchant malheureuſement entrevu par cette Princeſſe trop clairvoyante. Il rapporta encore à ce ſujet des plaintes que le Roi faiſoit à ſon Gouverneur de la Reine, dont l'injuſtice, diſoit-il, alloit au point d'exiger de lui qu'il mépriſât une Fille ſans laquelle il ne pouvoit vivre, & pour laquelle il vouloit tout faire dans le monde. *Croſelive ſgol*, ſelon le récit de *Dearchealb*, avoit paru d'abord un peu oppoſé à la vivacité de ſon goût pour elle, & débité, en Gouverneur, quelques traits de Morale pour le réprimer : cependant cette humeur ne s'étoit point ſoutenue; au contraire, le Mentor étoit inſenſiblement tombé dans le ſens du Prince, &

étoit convenu que l'objet de ſon amour méritoit une conſidération extrême. *Dearchealb* ajoutoit, que cette condeſcendance avoit ſi fort plu au Prince, qu'il s'étoit ouvert ſur ſes intentions pour *Necalbolane* à ſa majorité avec plus de clarté; mais il n'en avoit pu que juger, ajoutoit-il, à cauſe que le Gouverneur s'étoit levé dans cet inſtant, & avoit propoſé au Roi de ſe promener; raiſon qui avoit empêché l'Agent, ſelon la ſuppoſition, de pouvoir en entendre davantage.

Necalbolane, que ce rapport avoit fort intéreſſée, penſa ſe fâcher du contretemps qui avoit donné lieu à l'interruption. Elle demanda à *Dearchealb*, s'il ne pourroit pas imaginer quelques voies pour qu'elle fut mieux inſtruite? L'Agent de *Croſeliveſgol*, dont les inſtructions s'étendoient fort loin, répondit, qu'il ne croyoit pas la choſe impoſſible, vu que le Prince & ſon Gouverneur ſe promenoient tous les jours à la même heure

dans le Labyrinthe, & que, pour parvenir à les écouter, il n'y avoit qu'à les y épier. Mais il ajouta en même temps, que ce pas lui paroiſſoit trop dangereux pour oſer le riſquer; alléguant qu'il y alloit infailliblement de la vie ſi on y étoit ſurpris, & qu'un ſupplice occaſionné par un tel endroit, étant trop déshonorant pour un homme de ſa ſorte, il n'avoit garde de ſe mettre dans le cas de s'y expoſer.

Ce diſcours étoit trop ſolide & trop probable pour être conteſté. *Necalbolane*, au lieu d'y répondre, ſe mit à rêver; après quoi elle demanda à *Dearchealb* ſi elle pouvoit compter ſur lui? en l'aſſurant, s'il vouloit devenir ſa créature, de lui faire une fortune conſidérable; & en attendant elle lui promettoit d'avoir ſoin de lui. *Dearchealb* reçut cette propoſition en homme qui n'eſt arrêté que par la crainte, & feignit inſenſiblement après de ſe laiſſer ſéduire. Plus un plaiſir eſt acheté, & plus il eſt cher. *Necalbolane* croyant

avoir gagné l'Emiſſaire, en fut très-flattée : elle remit cependant à l'entretenir plus amplement au jour ſuivant ; devant lui propoſer un projet, diſoit-elle, qui contenteroit pleinement ſa curioſité, & qui ne l'expoſoit en aucune façon.

A peine cet entretien fut-il ceſſé, que *Dearchealb* en fut rendre compte à *Croſeliveſgol*. Le Gouverneur en parut ſatisfait, & il jugea par ce rapport, qu'il ne lui ſeroit pas difficile de venir à ſes fins. Il attendit à la ſeconde entrevue pour en décider plus ſainement. Elle fut beaucoup plus intéreſſante que la premiere. *Necalbolane*, qui n'avoit ceſſé de repaître ſa vanité de ce qu'elle avoit appris la veille, & qui vouloit avoir des preuves plus réelles de l'eſpoir qu'enfantoit ſon ambition, voulut ſe trouver elle-même au Labyrinthe. Elle en fit part à *Dearchealb*, le chargea de lui faire trouver des habits d'homme, & lui promit qu'elle ſeroit prête le jour ſuivant, pour s'y rendre

à l'heure dont on étoit convenu.

Dès que *Croſeliveſgol* fut informé de ſon projet, il inſtruiſit *Tanitbudan* de quelle maniere il devoit commencer l'entretien que *Necalbolane* ſe propoſoit d'écouter. Son plan fut que le Roi continueroit ſur le ton de la ſuppoſition de la ſurveille, afin d'intéreſſer de plus en plus cette Fille. Le Gouverneur ſe propoſoit au contraire, de réfuter ce goût prédominant, ou du moins à engager le Prince à le taire à *Necalbolane*; dans la crainte, ſuppoſoit-il, qu'elle ne fût trop attachée à la Reine, & qu'elle ne lui en fît confidence. Il s'étoit encore déterminé, pour la mettre dans le cas de ſe découvrir d'elle-même, de ſuppoſer dans la converſation, qu'elle agiſſoit à coup ſûr par le canal de cette Princeſſe, dans la vue de lui plaire, & de ſurprendre les ſecrets de ſon Fils, qu'elle n'aimoit point. *Tanitbudan*, à ce diſcours, ne devoit pas manquer de prendre le parti de *Necalbolane*, répondre

de ſa probité & de ſon goût pour lui; à quoi le Gouverneur ajouteroit alors, que s'il pouvoit ſe perſuader cette vérité, & qu'il eût lieu d'en être bien aſſuré, il ſeroit le premier alors à conduire ce commerce, & à faire ſes efforts pour le rendre légitime. Il étoit encore décidé, pour que la choſe parût probable, que le Gouverneur ſe déclareroit ſi affectionné au bonheur du Prince, & ſi attaché aux intérêts de *Necalbolane* (qu'il trouveroit digne de la plus haute fortune) qu'il offriroit ſon crédit pour en être l'heureux inſtrument; pourvu, répéteroit-il encore, qu'il eût des aſſurances poſitives de ſa diſcrétion, & du fond qu'on devoit faire ſur ſa parole & ſur ſa probité.

Le Roi, qui étoit vif, & qui ne conçut pas d'abord le nœud de cette conduite, pria ſon Gouverneur de le mettre mieux au fait de ce qui en devoit réſulter. L'ambition régne autant dans le cœur de *Necalbolane* que l'amour; reprit *Croſeli-veſgol*: la tentative qu'elle met en uſage

pour être au fait de votre façon de penſer, & de vos deſſeins pour elle, en ſont des preuves bien certaines. En feignant de douter de ſa diſcrétion où de ſa probité, nous allarmerons ſon eſpoir. De deux choſes l'une; ou elle ſe fera connoître, ou elle ſe poſſédera. Si elle ſe fait connoître, mon projet a lieu, puiſque toutes ces menées ne ſont miſes en uſage que pour trouver les moyens ſecrets de l'entretenir & de la gagner, ſans que nous riſquions d'être découverts trop tôt: ſi l'empire qu'elle a ſur elle eſt aſſez puiſſant pour qu'elle ſe contienne dans le moment, la réflexion lui fera ſûrement donner de ſes nouvelles avant la fin du jour. L'un ou l'autre de ces cas nous ſera toujours avantageux. Une converſation de deux heures, elle eſt dans notre parti. Elle vous aime, ô *Tanitbudan* ! elle eſt ambitieuſe: en voilà plus qu'il n'en faut pour me perſuader qu'elle répondra à tout ce que j'exigerai d'elle. Dès que je ne pourrai plus douter de

cette grande acquiſition, & que j'aurai approfondi les myſteres de la Reine, je vous réponds de tout : ces projets monſtrueux & inouis dont vous m'avez parlé, ſe diſſiperont ſans répandre de ſang. Le Préfet rentrera dans le néant dont il a été tiré : *Rocvalbinelle* ſe trouvera trop heureuſe de n'être condamnée qu'à orner le Temple des Reines : un Conſeil compoſé de vrais ſujets, qui conſerveront votre autorité juſqu'au jour que vous ſerez majeur, remettra les choſes dans leur ordre naturel : voilà le plan, Seigneur, ſur lequel je vais travailler. Avec le ſecours du Pere de la lumiere je parviendrai à le remplir ; & cela ſans recourir aux cruelles extrêmités qu'on vous avoit fait enviſager, & dont vous avez conçu avec raiſon une juſte horreur.

Le Prince approuva fort le projet de ſon Gouverneur, & promit de jouer avec exactitude le rôle qui lui avoit été preſcrit. Il attendit le jour ſuivant avec impatience : il craignoit toujours que

l'humeur de la Reine, défiante & ſoupçonneuſe, ne prévint la juſte défenſe qu'on étoit obligé d'oppoſer à ſes coups. Mais elle étoit trop légitime cette défenſe, pour que l'Immortel ne la bénit pas. *Necalbolane* donna dans tous les piéges qui lui furent tendus. L'eſpoir d'être Reine un jour la flatta tellement, qu'elle ſacrifia *Rocvalbinelle*, ſa bienfaictrice, & révéla tous ſes ſecrets. *Croſeliveſgol* & *Tanitbudan* furent ſaiſis d'horreur à cette affreuſe connoiſſance. Ils apprirent, par cette Fille, que la Reine, depuis ſon inſtallation au Trône, n'avoit ceſſé de mettre en uſage le fer & le poiſon, pour ſe défaire de tous ceux qui contrarioient ſon autorité. Deux Miniſtres, l'un après l'autre, avoient ceſſé de vivre, parce que leur fermeté durant le regne du feu Roi avoit porté obſtacle à ſes deſſeins. Le Préfet même, ſon Favori, ne devoit ſes jours qu'à ſa profonde défiance. Comme *Rocvalbinelle* & lui ſe connoiſſoient, ils étoient mutuellement

ſur leurs gardes, & ſe craignoient réciproquement. Cette Princeſſe, outrée de le trouver toujours en ſon chemin, avoit tenté mille projets pour le renverſer : la crainte d'échouer & de lui donner priſe ſur elle, étoit la cauſe qu'ils n'avoient point encore eu lieu.

Necalbolane enſuite révéla ce qui avoit rapport au Prince. La Reine l'aimoit éperduement, & portoit l'extravagance de cette paſſion juſqu'à prétendre ſe l'unir par des liens auſſi extraordinaires qu'illégitimes, avec la réſolution de le perdre, ſi elle ne pouvoit parvenir à le réſoudre à ſeconder ſes deſſeins. Elle en avoit des moyens infaillibles ; trois de ſes créatures affidées tenant le premier rang, & qui devoient occuper, pour récompenſe de leur crime, les premieres places, devoient dépoſer en plein Conſeil, lorſqu'il ſeroit temps, que *Tanitbudan* avoit été ſuppoſé par ſa Nourrice, à la place du légitime Héritier qui étoit mort. Cette fourberie étoit ſi bien décorée, qu'

étoit impoſſible qu'elle n'eut lieu, ou ne jettât du moins de grands doutes ſur l'état du Prince régnant.

La Reine ne devoit cependant recourir à ce terrible moyen qu'à la derniere extrêmité; & en ce cas, elle ſe flattoit de continuer à tenir les rênes du Gouvernement, par la raiſon que le Prince qui devoit ſuccéder à la Couronne étoit en bas âge; égard qui la faiſoit pancher beaucoup du côté de *Telivot*; c'étoit le nom de celui qui devoit ſuccéder à *Tanitbudan*.

Les louanges que le Roi & *Croſeliveſgol* donnerent à *Necalbolane* ſur la franchiſe avec laquelle elle en uſoit, la flatterent, & la porterent à avouer naturellement que ſa priſon avoit été feinte, & que ſi *Rocvalbinelle* avoit eu recours à cette ruſe, c'étoit pour engager le Prince à avoir de la confiance en elle, afin de pénétrer ſes ſecrets par ſon canal, en cas qu'ils ſe brouillaſſent. La jeune perſonne convint de s'être prêtée de

bonne-foi à ce manege, parce qu'elle ne ſentoit encore rien alors pour le Roi; mais elle proteſta que, depuis que ſon cœur s'étoit prévenu pour lui, elle avoit été vingt fois à la veille de lui faire un aveu général de tout ce qui ſe paſſoit; elle n'avoit été retenue, aſſuroit-elle, que par la crainte de lui donner une trop mauvaiſe opinion de ſa façon de penſer.

Après cette confeſſion, *Croſeliveſgol* lui demanda comment la Reine prétendoit ſe conduire à l'avenir, & ſi elle lui avoit fait confiance du temps où elle devoit mettre à exécution le plan affreux que le Prince avoit ſigné pour la proſcription de tant de têtes à la fois? *Necalbolane* parut étonnée à cette queſtion. Elle aſſura qu'elle ignoroit abſolument ce plan & ce qu'il contenoit, & ſe troubla même très-fort à cette nouvelle, jugeant, diſoit-elle, que, puiſque la Reine lui cachoit cette affaire importante, elle lui étoit devenue ſuſpecte,

& par conſéquent qu'elle étoit perdue. *Tanitbudan*, qui connut par ſes larmes ſa ſincérité & ſa frayeur, la raſſura, & lui promit de la protéger & de la mettre à l'abri de tout ce qui pourroit lui en arriver.

Croſeliveſgol, de ſon côté, en fit autant pour la calmer. Il lui conſeilla cependant, pour ne donner aucun ſoupçon à *Rocvalbinelle*, de ſe conduire avec elle comme par le paſſé, & lui indiqua le Nain de la Reine, pour donner des avis lorſqu'ils ſeroient importans. Elle le connoiſſoit de longue main ; c'étoit à elle à qui il devoit ſa petite fortune, & elle aſſura qu'il lui étoit entiérement dévoué. *Dearchealb* devoit, par l'ordre du Prince, être toujours à portée de l'appartement de la Reine, afin de ſe trouver à point nommé pour prendre les lettres que le Nain lui remettroit. Après tous ces arrangemens, chacun ſe retira de ſon côté, & *Croſeliveſgol* fut travailler à ſes projets, ſur les nouvel-

les connoiſſances qui lui étoient données.

Le ſage Gouverneur, ſans ſortir de ſon appartement, mit en peu de jours ſon plan dans un tel état, qu'il n'étoit pas poſſible qu'il n'eût un heureux ſuccès. Le grand-Prêtre, ſon Oncle, tout dévoué, fut le dépoſitaire & le Chef de la conjuration. Ce fut lui qui écrivit à tous les Courtiſans exilés, & qui les mit au point où on les ſouhaitoit. La plupart avoient des troupes. Le Temple étoit vaſte : ce fut dans ſon ſein qu'elles ſe cacherent, juſqu'au temps où elles devoient paroître. Le nombre des Conjurés fit connoître celui des mécontens. Lorſque tous ceux qui étoient mandés furent arrivés, le grand-Prêtre leur fit voir les ordres du Roi, les harangua, & obtint d'eux un ſerment par lequel ils s'engageoient à périr, plutôt que d'abandonner le Souverain dans une occurrence auſſi délicate. *Croſeliveſgol*, en bon Politique, n'offrit d'abord à leur imagination qu'un Miniſtre déteſté, & traître

envers le Prince & la Patrie, & tentant d'uſurper la ſouveraine puiſſance. La tête du Préfet ſuffiſoit, ſelon lui ; le reſte étoit peu important.

Pendant que toutes ces menées ſe pratiquoient, *Necalbolane* ne reſtoit pas oiſive : elle profita d'un moment que la Reine fut abſente de ſon cabinet pour tâcher d'y trouver de nouveaux ſecrets. Le bonheur permit que *Rocvalbinelle* eût oublié une clef, ſoupçonnée importante par le ſoin dont elle étoit gardée. Elle ouvrit le cabinet auquel elle étoit attachée. La premiere choſe qu'elle y trouva, fut le plan de la proſcription. Elle s'en ſaiſit, le cacha ; &, dès qu'elle fut libre, elle le parcourut. Quel fut ſon effroi d'y trouver ſon nom à la tête, & de s'y voir une des premieres condamnée à périr, à cauſe, étoit-il dit, des ſecrets qu'on lui avoit confiés, & qu'elle pouvoit un jour révéler ! Ses cheveux ſe dreſſerent d'horreur à cette connoiſſance : un embarras terrible ſuc-

céda, ne ſachant ſi elle devoit remettre ce cahier important, ou l'envoyer au Roi par le Nain. Son trouble l'agita au point que ſa main tremblante laiſſa échaper ce plan funeſte; un billet qui y étoit renfermé, & que cette chûte en fit ſortir, lui donna bien d'autres ſujets d'étonnement. Elle y vit un acte ſigné de la Nourrice de *Tanitbudan*, & de pluſieurs témoins, par lequel il étoit prouvé que le Prince qui lui avoit été confié, étoit mort quelques mois après lui avoir été remis. L'on voyoit clairement par-là que le jeune Roi étoit un Prince ſuppoſé. Au dos du même acte étoit ajouté une confirmation de ce témoignage d'une date bien plus fraîche. La Nourrice en mourant, avouoit que *Tanitbudan* étoit ſon Fils, & qu'elle l'avoit ſuppoſé à la place du véritable Héritier du feu Roi, dans la crainte de perdre les récompenſes qui étoient attachées à l'honneur de ſon état. Cette déclaration étoit encore ſignée de deux autres

autres perſonnes qui tenoient actuellement le premier rang à la Cour.

Ce dernier trait, auſſi affreux que dénaturé, acheva de décider *Necalbolane* ſur les doutes de ce qu'elle devoit faire, auſſi-bien que ſur les ſcrupules qu'elle avoit de ſa trahiſon. Elle ne pouvoit pas douter de l'impoſture de ce faux acte. Elle s'étoit reſſouvenu que la Reine, dans une de ſes coleres contre ſon fils, lui avoit dit à elle, ſa Confidente, qu'il devoit mieux la ménager, autrement qu'elle trouveroit le ſecret de l'en faire repentir, par des moyens qu'il n'auroit garde de prévoir. *Necalbolane* ne douta pas que ce monſtrueux artifice ne fût le coup fatal qu'elle devoit lui porter. Elle crut, dans une pareille occaſion, qu'il étoit convenable de prouver ſon zele à celui qu'elle avoit plus de raiſon que jamais de ménager. Dans ce deſſein, elle fut écrire un mot, fit appeller enſuite le Nain, lui remit le plan, l'acte & ſon billet, & lui recom-

manda de faire paſſer le tout ſur-le-champ au Roi, & de lui en apporter la réponſe. Elle ſe ſeroit chargée bien volontiers elle-même de cette importante commiſſion; mais il falloit traverſer la terraſſe du Jardin pour aller à l'appartement de *Tanitbudan*, & il étoit défendu, ſous peine de la vie, à une Fille d'oſer y paſſer. Après avoir donné ſes ordres, la jeune Perſonne rentra dans l'appartement de *Rocvalbinelle*, où elle étoit de garde & de ſemaine, avec une inquiétude qu'il n'eſt pas difficile d'imaginer.

Dearchealb, à qui le Nain remit le paquet & qui fut le Porteur de ces importantes pieces, ne ſurprit pas peu *Croſeliveſgol* en les lui rendant. Le Gouverneur paſſa ſur le champ chez le Prince, auquel il les communiqua. *Tanitbudan* prit cette occaſion de faire valoir le zele & l'empreſſement de *Necalbolane*, & de témoigner à ſon Gouverneur le deſir dans lequel il perſévéroit de lui en marquer ſa reconnoiſſance. Il le preſſa beaucoup de

la mettre en ſûreté, & de la tirer de l'inquiétude où elle marquoit qu'elle étoit; la jeune Perſonne aſſurant par ſon Billet que ſi la Reine s'appercevoit du vol qu'elle venoit de lui faire, il n'y avoit point de tourmens qu'elle ne lui fît ſouffrir, juſqu'à ce qu'elle eût avoué ce qu'elle en avoit fait. La requête étoit trop juſte pour ne lui pas être accordée. *Dearchealb* fut chargé de l'avertir de ſe tenir prête à l'entrée de la nuit, & de la conduire dans un lieu qui fut déſigné, dont le maître étoit un des intimes amis de *Croſeliveſgol*, & un des principaux Conjurés.

Après avoir réglé ce point, qui tenoit preſqu'autant à cœur au Prince que tout le reſte, *Croſeliveſgol* réſolut de faire avertir les Conjurés de ſe tenir prêts au premier ſignal, dans la crainte d'être prévenu par la Reine. L'évaſion de *Necalbolane* l'inquiétoit: elle devoit politiquement la porter aux dernieres extrêmités; & c'eſt ce qu'il vouloit prévoir.

Ce qu'avoit prévu *Croſeliveſgol* penſa

arriver. La Reine ayant été avertie le lendemain par la premiere Dame du Palais, que *Necalbolane* ne ſe trouvoit pas à l'appartement de ſes Femmes, cette Princeſſe en pâlit de frayeur. Elle donna des ordres très-bruſques pour qu'on la ramenât; & en attendant leur exécution, il ſe fit un mouvement extraordinaire dans le Palais. Malgré le ſecret recommandé, le Nain, créature du Prince, qui jugea, par toutes les allées & venues qu'il remarquoit, que quelque deſſein extraordinaire ſe braſſoit, en avertit lui-même le Prince, & aima mieux riſquer de ſe perdre que de manquer à ſon zele. *Croſeliveſgol* n'héſita pas un moment à prendre ſon parti. Il ſortit, au commencement de la nuit, du Palais, traveſti, avec le Roi, & ſe refugia au Temple, accompagné du Nain, de *Dearchealb* & d'un Ecuyer dont la fidélité lui étoit connue. Le Grand-Prêtre reçut *Tanitbudan* à la tête des Conjurés, avec toutes les marques de zele & de reſpect qu'on pou-

voit en attendre. Il ſe tint en même temps un Conſeil, où il fut propoſé de quelle maniere on devoit ſe conduire dans une telle occaſion. Le Grand-Prêtre, auſſi fin Politique que fidele ſujet, fut choiſi pour préſider. Après un débat aſſez long ſur la maniere dont on devoit ôter les rênes du Gouvernement à la Reine, on recueillit les voix; & il fut unanimement décidé, qu'on enverroit ſur le champ inveſtir le Palais, & qu'après y avoir fait entrer des troupes ſuffiſantes pour s'en rendre maître en cas de réſiſtance, on porteroit à la Reine des ordres du Roi ſon Fils, pour lui ſignifier de ne plus ſe mêler des affaires du Royaume, & de reſter dans ſon appartement juſqu'à ce qu'il plut au Souverain d'en diſpoſer autrement. Pour le Préfet, il fut réſolu de l'arrêter ſimplement, & de l'amener au Temple, où on l'y mettroit en lieu de ſûreté.

Pendant qu'on expédioit les ordres néceſſaires pour l'exécution de ces deſſeins,

le nouveau Conſeil du Roi, compoſé des premieres têtes du Royaume, & d'une partie de ceux qui avoient été exilés, révoqua toutes les créatures de la Reine & du Préfet, & leurs Emplois furent remplacés par celles du Roi. Les Héraûts ſe tinrent prêts à publier une Déclaration du Roi, qui ordonnoit à ſes ſujets de ne plus reconnoître que ſes ordres & ceux de ſon Conſeil, & qui leur défendoit, ſous peine d'être regardés comme rebelles, d'obéir déſormais à ceux de *Rocvalbinelle* & du Préfet. Le nouveau Conſeil avoit prudemment imaginé cette publication, en cas de réſiſtance de la part de la Reine & du Préfet, afin de contenir le peuple dans le devoir. Cette prévoyance fut heureuſement miſe en pratique, comme on le verra dans un moment.

La maniere adroite & prudente avec laquelle *Croſeliveſgol* s'étoit retiré du Palais avec ſon Pupille, ne ſervit pas peu à la réuſſite de l'entrepriſe importante qui étoit à la veille d'avoir lieu.

La Reine, qui n'avoit eu aucun vent de cette évaſion, avoit remis à ſe rendre maîtreſſe de l'appartement du Roi, juſqu'à ce que toutes ſes créatures euſſent reçu ſes ordres; & il falloit un temps conſidérable pour les aſſembler. Le premier acte de la Tragédie qui devoit être jouée de ſa part, étoit l'aſſaſſinat du Préfet: ſa propre Fille avoit promis d'introduire les Conjurés au premier ordre de la Reine. Il eſt vrai qu'elle ignoroit les intentions ſecretes de cette Princeſſe, qui, pour la gagner & l'amener à ce point, lui avoit fait entendre qu'elle ne vouloit ſe ſaiſir de la perſonne de ſon Pere, que pour empêcher ſa perte minutée par ſes ennemis: choſe dont elle étoit, diſoit-elle, parfaitement inſtruite, & dont il avoit l'imprudence de vouloir ne pas convenir, quoiqu'elle lui en eût donné des preuves aſſurées. Pendant l'expédition de ce Miniſtre, d'autres Conjurés devoient ſe ſaiſir du Roi, le garder à vue, & faire périr ſon Gouver-

neur & tous ceux qui lui étoient attachés. La Reine s'étoit encore proposé de remettre au lendemain à faire assembler un Conseil composé de toutes ses créatures, auquel elle devoit rendre compte des raisons qui l'avoient portée, disoit-elle, à de légitimes extrêmités. Dans cette assemblée, ouverte à tout le monde, la piéce fatale de la prétendue supposition du Prince devoit être produite; & après l'examen & l'entente des témoins, s'ensuivoit la dépositon de son Fils, & l'installation du prétendu légitime Héritier au Trône. Toutes ces mesures sembloient si bien prises, que *Rocvalbinelle* ne douta pas un moment de leur réussite. Elle avoit remis à frapper ces grands coups à la majorité, comme il a été dit, afin de les rendre plus certains, mais la fuite de *Necalbolane*, dont elle soupçonnoit la trahison, lui persuada quelle ne pouvoit trop tôt consommer ses projets : une indiscrétion, un intervale, pouvoit les faire avorter. Elle n'avoit garde d'en

riſquer le ſuccès; il y alloit de régner, ou de ſa vie: l'un lui étoit auſſi cher que l'autre. L'on verra dans ſon lieu la ſolidité de cette réflexion.

Le Capitaine des Gardes de la Reine ſortoit à peine du cabinet de cette Princeſſe pour ſe rendre, ſelon ſes ordres, chez le premier Miniſtre, que *Dearchealb*, chargé de ceux du Roi, & que le Nain avoit introduit adroitement juſques-là, ſe préſenta à la porte de l'appartement pour entrer. Un garde voulut lui en barrer le paſſage: mais un coup de ſabre l'ayant étendu par terre, les cris de cet homme paſſerent juſqu'à la ſalle de ſes camarades, qui s'en émurent & y accoururent en déſordre pour le venger. Le Capitaine de cette troupe ayant été averti ſur le champ, rebrouſſa chemin, & demanda avec émotion à *Dearchealb*, qui avoit encore le ſabre à la main, qui le rendoit aſſez hardi pour oſer ſe porter à de ſi criminelles extrêmités dans un endroit auſſi ſacré? *Dearchealb*, dont le

inſtructions n'alloient au tumulte qu'en cas de réſiſtance, crut, pour éviter l'horreur & le carnage, devoir montrer ſes ordres. A peine le Capitaine des gardes les eut il lu, qu'il pria *Dearchealb* d'attendre un moment, en l'aſſurant qu'il alloit diſpoſer *Rocvalbinelle* à le recevoir. *Dearchealb* y conſentit, à condition qu'il ordonneroit à ſes gardes de mettre bas les armes, afin qu'ils fuſſent remplacés par ceux qui le ſuivoient: après une légere conteſtation, le Capitaine, qui avoit peur, accorda tout.

La Reine travailloit lorſque le Capitaine des gardes rentra. Elle ſe leva furieuſe en le voyant, dans l'idée qu'il n'avoit oſé remplir ſes ordres contre le Préfet. Mais qu'elle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'elle apprit la cauſe de ſon prompt retour! Elle pâlit de colere, parut enſuite interdite, & un moment après elle ſe remit. Je ſuis trahie, s'écria-t-elle; & mes gens ſont ſans cœur & ſans réſolution. N'importe: qu'on faſſe entrer cet

insolent, je me suffirai seule. Le Capitaine des gardes obéit. *Dearchealb* présenta respectueusement la lettre du Roi. Je n'ai point d'ordre à recevoir de cet homme, reprit la Reine avec fierté après l'avoir lu : pour un Conseil, je n'en connois point d'autre ici que le mien. Vous pouvez dire encore à celui qui vous envoye, qu'il apprendra dans peu qu'il me doit tout, & que je ne lui dois rien. Pour vous, qui m'êtes inconnu, continua cette fiere Reine, tremblez de votre témérité : votre vie me répondra de votre insolence. Après ces mots, *Rocvalbinelle* tourna le dos à *Dearchealb*, & ne le laissa pas peu surpris de la fermeté avec laquelle on lui avoit parlé. Le sang Royal impose toujours, & se fait respecter dans toutes les occasions.

La maniere dont le Préfet en avoit usé avec l'exécuteur des ordres du Prince, avoit été bien différente. A peine avoit-il paru, qu'il s'étoit mis lâchement à pleurer, avoit demandé miséricorde, ensuite

voulu séduire l'Officier par des présens & des sommes considérables. Autant avoit-il paru haut dans son élévation, autant & plus il fut rampant dans ce terrible quart-d'heure. Il sembla qu'en lui ôtant le caractere dont il étoit revêtu, on lui eût enlevé le manteau qui couvroit sa bassesse : elle parut avec toutes ses suites, & prouva qu'un homme de rien a beau s'orner de titres & de grandeurs, il conserve toujours l'avilissement avec lequel il est né.

Ces deux importantes affaires furent terminées avant le jour, & se passerent sans trouble & sans tumulte. Le peuple, qui en fut informé dès le matin par les Hérauts, fit connoître, dans cette occasion, son aversion pour le premier Ministre, & son zele pour le jeune Monarque. A l'égard de la Reine, il la plaignit : elle s'étoit toujours conduite avec tant de politique & de discrétion, qu'elle n'avoit jamais donné lieu de se faire soupçonner d'aucuns vices; ou, pour mieux

dire, la haine des Gaulois étoit montée à un tel excès contre le Préfet, que toutes les choſes qui leur déplaiſoient lui étoient imputées : tel eſt le ſort d'un Miniſtre, pour peu qu'il ne ſoit pas aimé. Le peuple réfléchit peu : la premiere choſe qu'il fit en cette occaſion, fut de s'abandonner à ſa fureur contre le Préfet. Il ſe rendit en foule à ſa maiſon, en força les portes, y mit le feu, & ſe vengea de ſes extorſions ſur tous les effets qui lui appartenoient. Après cette expédition il accourut au Temple, & demanda à haute voix de voir le Monarque, dans la crainte, diſoit-il, que le criminel Miniſtre ne lui eut ravi ſes plus cheres eſpérances. *Croſeliveſgol* fit paroître *Tanitbudan* ſur la grande tribune : une acclamation générale ſuccéda, & fit connoître combien ce Prince étoit aimé. Le Roi marqua, par des ſignes obligeans, que ces marques de zele & d'affection lui plaiſoient. Un ſecond applaudiſſement fut ſuivi d'une requête générale, qui demandoit le Pré-

fet, pour le punir de tous ſes crimes. Le Roi ne ſavoit qu'y répondre : il tint un conſeil ſur le champ à cette occaſion. A peine les cris de ſes ſujets donnoient-ils le temps de réſoudre : ils renouvelloient leurs inſtances, & il y en eut d'aſſez mutins parmi eux, pour oſer avancer que ſi on ne leur vouloit pas accorder leur juſte demande, ils iroient l'arracher juſques dans l'endroit où il étoit détenu.

Le Conſeil pencha à ſatisfaire l'empreſſement du peuple : mais *Croſcliveſgol*, dont le grand cœur ne ſavoit point plier ni recevoir de foibles impreſſions, ſe roidit contre ce deſſein, & déclara qu'il donnoit trop d'atteinte à l'autorité Royale. Il ſe chargea d'appaiſer le peuple, & il y réuſſit. Il y parvint en lui demandant audience, & en lui faiſant entendre qu'il étoit d'une conſéquence abſolue, pour la conſervation du Roi, de faire périr le Préfet ſelon les regles ordinaires de la juſtice, afin de ſavoir de ſa bouche mille choſes qui importoient à l'Etat, & dont

l'ignorance pouvoit cauſer les plus grands maux : il ajouta qu'il y avoit une conſpiration contre le Roi, que le nombre des complices étoit grand, & que dès qu'elle ſeroit avérée, le premier Miniſtre leur ſeroit livré avec tous ſes adhérens.

Ces raiſons & ces promeſſes calmerent le peuple, & rendirent la tranquillité au Roi & à ſon Conſeil. On travailla pendant le reſte du jour à s'aſſurer de ceux qu'on ſoupçonnoit trop attachés à la Reine & au Miniſtre. Le nombre n'en fut pas ſi grand qu'on ſe l'étoit imaginé. Pluſieurs vinrent au pied du Trône renouveller leurs ſermens, en jurant que s'ils avoient paru ſoumis au Miniſtere, ce n'étoit que par la crainte d'en encourir la diſgrace, comme il étoit arrivé tant de fois à ceux qui avoient paru héſiter de plier ſous une autorité auſſi déteſtée qu'elle étoit tirannique. Cette déclaration étoit ſi fort dans le vrai, qu'on y eut égard, & qu'on fut très-réſervé dans les précautions qu'on fut obligé de prendre dans une conjonc-

ture qui ſembloit ne pas demander tant de ménagemens.

Ceux qu'on avoit gardé pour la Reine, penſerent être nuiſibles aux affaires du Roi. Elle en fit uſage pour ſe procurer la liberté; &, ſous l'habit d'un garde, elle trouva le ſecret de prendre la fuite la nuit ſuivante. *Croſeliveſgol*, qui la connoiſſoit, ſe repentit des égards qu'on avoit gardés pour elle; &, dans cet eſprit, inſpira au Conſeil une fermeté mâle, qui le mit à l'avenir au-deſſus des condeſcendances nuiſibles aux intérêts du Roi & de l'Etat.

La Reine ayant abandonné le Palais, le Roi y reprit le lendemain ſa place. Son Conſeil ſe gouverna avec une telle prudence & une telle ſageſſe, que la révolution précédente ne cauſa aucun changement déſavantageux: au contraire, le Gouvernement reprit une face nouvelle, & juſqu'à la majorité de *Tanitbudan*, il ne ſe paſſa rien qui pût être attribué aux grands coups qu'on avoit portés.

Croſeliveſgol ne jouiſſoit pas d'une paix auſſi profonde. L'ignorance où il étoit du lieu où s'étoit retiré la Reine, lui donnoit des inquiétudes perpétuelles. Ces précautions extraordinaires à cacher ſon aſile, renfermoient un deſſein dont il ne pouvoit s'empêcher de craindre les effets pour *Tanitbudan*. A cette frayeur légitime en étoit attaché une autre. Le Roi, non-ſeulement perſévéroit dans ſon goût pour *Necalbolane*, mais encore en étoit eſclave, au point qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. Ce ſage Gouverneur avoit beau lui remontrer combien cette paſſion pouvoit lui être nuiſible, & le tort qu'elle commençoit à lui faire parmi ſes voiſins & ſes propres ſujets; rien n'étoit écouté : *Necalbolane* triomphoit. Cette ambitieuſe Fille, qui n'ignora pas long-temps ce que *Croſeliveſgol* tentoit pour lui ôter la confiance & le cœur du Prince, penſa ſecrétement à ſe défaire d'un homme qu'elle regardoit comme ſon plus grand ennemi. Elle

fut long-temps à chercher les moyens de lui nuire : mais *Croſeliveſgol* étoit ſi habile, avoit tant d'honneur, & donné de ſi grandes marques d'affection pour le Roi, qu'il étoit bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de l'attaquer par ces endroits. Quels étoient donc ceux qui pouvoient le perdre? Ils ne pouvoient pas même s'imaginer. Ainſi, elle eut beau tenter, rien ne lui réuſſit; & elle fut elle-méme un exemple poſitif qu'on eſt puni tôt ou tard de ſes égaremens.

Pendant que cette belle Fille mettoit en œuvre tout le pouvoir de ſes charmes, pour captiver de plus en plus le cœur du jeune Roi, le Conſeil de Régence travailloit à faire le procès au Préfet : il fut de bien peu de durée : l'on trouva, dans ſes papiers, beaucoup plus de preuves qu'il n'en falloit pour le faire monter ſur un échaffaut. D'intelligence avec les Romains, il leur avoit promis l'entrée du Royaume, & de leur donner

les moyens de s'en emparer. Le Traité ſigné des deux parts, portoit que le traître jouiroit toute ſa vie du titre de Roi des Gaules, à condition que le jour de la majorité, *Tanitbudan* & la Reine leur ſeroient livrés, auſſi-bien que la capitale, & qu'il ſe ſerviroit de ſon autorité pour faire reconnoître à l'aſſemblée Céſar, Souverain des Gaules. Les meſures étoient priſes avec tant de juſteſſe, qu'il étoit impoſſible que cette conſpiration n'eût pas le ſuccès qu'on en avoit attendu.

Ce procès important étoit à la veille d'être terminé : *Vetubeali* étoit convaincu, il ne s'agiſſoit plus que de connoître ſes complices, lorſqu'un événement encore plus conſidérable allarma tous les Gaulois. *Tanitbudan*, en allant au Temple, reçut un coup de poignard par un jeune homme qui fendit la preſſe avec tant d'adreſſe, qu'il échapa aux gardes du Roi qui le pourſuivoient. Il eſt vrai que l'état où on vit ce Prince,

allarma si fort ceux qui l'accompagnoient, & fit naître tant d'horreur, qu'on ne songea à saisir le malheureux qui s'étoit porté à une aussi criminelle action, que lorsqu'il n'étoit plus temps. Quelque perquisition qu'on pût faire; il ne fut pas possible de pénétrer d'où le coup partoit : on sut vaguement que l'assassin avoit pris la route d'Angleterre; mais ce ne fut que quelques mois après la majorité qu'on en fut instruit.

Le poignard heureusement n'avoit été plongé que dans les chairs, & avoit été retenu par une des côtes que la violence du coup avoit cassée : cette blessure fut longue à guérir, & dangereuse. Pendant tout le temps que le jeune Roi fut obligé de garler le lit, *Necalbolane* ne le quitta point, & lui donna, dans cette occasion, des preuves si délicates de sa tendresse, que le jeune Monarque ne cessoit de l'assurer de son désir extrême à lui en marquer une reconnoissance distinguée. *Croseliveſgol* étoit trop allarmé de l'état

où il voyoit le Prince, pour lui faire aucune remontrance à ce ſujet; il attendit à un temps plus favorable à déraciner cette paſſion. Elle étoit alors à un tel excès, que c'eût été retarder ſa guériſon, s'il eût laiſſé entrevoir le moindre mécontentement : il étoit trop habile pour ne pas ſe prêter aux circonſtances des événemens.

La veille du jour que le Préfet devoit payer de ſa tête toutes ſes trames criminelles, le Conſeil apprit avec une ſurpriſe extrême que ce Priſonnier étoit échapé de ſes fers : il avoit gagné le garde qui l'obſervoit à vue : cet homme lui avoit aidé à ſcier ſes barreaux, & il s'étoit ſauvé enſuite avec lui. On envoya des ordres formels ſur toutes les frontieres, pour empêcher qu'il ne ſortît du Royaume, dans la crainte qu'il ne fît un uſage criminel des ſecrets de l'Etat chez une Puiſſance ennemie; mais ces précautions furent vaines : on apprit deux mois après qu'il s'étoit réfugié chez les

Romains. Il devoit paroître, dans peu, à la tête d'une armée, pour entrer dans le Royaume, le ſaccager, & ſe venger, diſoit-il, des mauvais traitemens qu'on lui avoit injuſtement fait eſſuyer.

Le Conſeil, pour aller au-devant de ſes menaces, donna des ordres pour lui oppoſer une belle armée. Le Roi, qui étoit à peine guéri de ſa bleſſure, voulut y aller en perſonne: en vain ſon Gouverneur, le Conſeil & *Necalbolane* elle-même voulurent s'oppoſer à cette généreuſe réſolution, & lui faire connoître les riſques qu'il couroit, n'étant pas encore entiérement guéri : il fut ſourd à toutes ces remontrances, & refuſa de ſe prêter à toutes ces conſidérations. Sa majorité approchoit : il faiſoit déjà connoître qu'il n'aimoit point à être contredit, & perſonne du Conſeil n'oſoit lui donner occaſion de ſe ſouvenir un jour des obſtacles qu'on auroit apportés à ſes volontés.

Le Roi paſſa ſon armée en revue un

mois après, & la joignit ſur les frontieres. Il avoit appris que *Vetubeali* étoit à la veille d'entrer dans ſon Royaume. Sa colere à cette connoiſſance précipita ſa marche : mais quelle que fut ſa promptitude pour joindre le traître & pour empêcher qu'il ne pénétrât dans le Royaume, il fut prévenu. La lâcheté d'un Gouverneur de place, qui étoit une de ſes créatures, & qui avoit juſques-là paru oppoſer à ce Général, occaſionna cette fâcheuſe incurſion. *Tanitbudan* réſolut d'aller l'aſſiéger dans cette fortereſſe, & de faire repentir ce lâche Gouverneur & les habitans de leur rébellion, & du ſecours qu'ils donnoient à ſon plus cruel ennemi : mais il fut encore prévenu. A la ſortie d'un défilé, ſes coureurs l'avertirent que les Légions Romaines étoient dans la plaine, & qu'elles avançoient en ordre de bataille. Le Conſeil du Roi s'aſſembla ſur le champ, & il y fut réſolu d'une commune voix qu'on accepteroit le combat, après avoir remercié le Pere de

la lumiere de ce qu'il avoit aveuglé les Généraux Romains au point de n'avoir pas attaqué les Gaulois dans un défilé par où ils avoient été obligés de paſſer ; faute qui leur étoit d'un augure agréable pour la victoire dont ils ſe flattoient.

Necalbolane, qui avoit abſolument voulu ſuivre le Roi à l'armée, s'évanouit lorſqu'elle apprit qu'on alloit donner bataille : après être revenue de ſa foibleſſe, elle voulut obliger le Roi à ſe retirer avec elle dans une fortereſſe prochaine juſqu'après la fin de l'action. *Tanitbudan* ſe refuſa avec indignation à cette priere, & lui dit, d'un ton abſolu, de ne lui en faire jamais de pareilles à l'avenir. On admira dans ce jeune Prince cette généreuſe réponſe, & l'on en tira la conſéquence, qu'il ſeroit moins aiſé à gouverner que ſon prédéceſſeur. *Necalbolane* obéit avec dépit, & attribuant tout ce qui lui arrivoit de fâcheux à *Croſeliveſgol*, elle perſévéra dans la réſolution de ſe délivrer, à quelque prix que ce fut, d'un homme qu'elle

qu'elle ne doutoit pas de trouver perpétuellement en ſon chemin.

Cependant *Vetubeali*, qui jugea, par les ordres qui ſe donnoient dans l'armée du Roi, que ce Prince ſe préparoit à lui diſputer fierement la victoire, crut devoir faire ſes efforts pour l'obliger à ſe déclarer en ſa faveur, en gagnant quelqu'un des Chefs de cette armée. Afin d'avoir lieu de nouer quelqu'intrigue favorable à ce deſſein, il envoya demander des paſſeports de la part des Romains à *Tanitbudan*, afin de mettre ſur le tapis quelques voies d'accommodement, pendant leſquelles il prétendoit tramer ſourdement les intrigues minutées par ſon adreſſe & par ſa politique profonde. Le Conſeil de guerre parut même d'abord aſſez diſpoſé à donner dans ce piége ; mais le Roi, conſeillé par *Croſeliveſgol*, le fit revenir à ſon avis, en proteſtant qu'il ne vouloit entendre à aucun traité avec les Romains tant qu'ils protégeroient & auroient à leur tête un ſujet rebelle & proſcrit pour ſes

crimes. Pour ôter même tout lieu de ſe flatter au Préfet, il lui fit dire, que s'il étoit aſſez hardi pour être rencontré les armes à la main, il le feroit pendre dans le moment qu'il ſeroit arrêté.

Vetubeali, effrayé de cette menace, pria les Généraux Romains de lui permettre de ne ſe point trouver à la bataille. Malgré le mépris que ces grands Hommes firent de cette requête, elle lui fut accordée, parce qu'ils avoient leurs raiſons pour le ménager. Il leur promit de les dédommager de ſa perſonne par les menées qu'il alloit braſſer. En effet, il fit paſſer à l'armée pluſieurs transfuges, avec des lettres de ſa part à ceux qu'il avoit lieu de croire encore de ſes amis : mais elles n'eurent aucun effet, que pour les malheureux qui s'en trouverent ſaiſis, dont les têtes au bout d'une pique à celle de l'armée, annoncerent hautement le riſque qu'on couroit de ſe charger de pareilles commiſſions.

Une petite riviere ſéparoit les deux

armées, & il falloit abſolument la paſſer pour en venir aux mains. Le Roi, qui bouilloit d'une ardeur extraordinaire de donner des preuves de ſon courage, ſouffroit des ſages retardemens de ſes Généraux, & murmuroit de leurs prudentes meſures. Quoique *Croſeliveſgol* fût ravi des heureuſes diſpoſitions de ſon Pupille, il retenoit cependant, autant qu'il lui étoit poſſible, ce jeune courage, en lui faiſant enviſager, que la modération & la prudence devoient accompagner la valeur. Mais le Roi, plus attentif aux mouvemens des Romains qu'aux préceptes de ſon Gouverneur, s'étant apperçu qu'un détachement très leſte des leurs défiloit à l'abri d'une colonne qui le cachoit, donna des deux à ſon cheval, & s'écria, qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit que les Romains l'euſſent attaqué les premiers: en proférant ces mots, il entra dans la riviere, le ſabre à la main, & voulut la paſſer. Une grêle de traits & de fléches, qui fondit ſur lui

alors, ne fut pas capable de l'arrêter. *Croſeliveſgol*, *Dearchealb* & tous les Seigneur de la Cour ſe porterent à l'envie à cette généreuſe action, & ſuivirent des premiers le Prince : l'armée imita cet exemple, entra avec impétuoſité dans la riviere. L'ennemi étonné de cette témérité, accourt, oppoſe une vigoureuſe défenſe ; rien ne peut arrêter le jeune Roi : il combat, il force le paſſage, il eſt ſi bien ſecondé, & ſes troupes imitent avec tant de vigueur ſon exemple, que la riviere eſt paſſée ſans avoir perdu plus de troupes que les Romains qui en défendoient le paſſage.

A peine le Roi fut-il à l'autre bord, que les Romains fondirent tous à la fois ſur les Gaulois, qui n'avoient pas eu encore le temps de ſe mettre en bataille : le choc fut auſſi épouvantable que preſſant. Le jeune Prince, dans cette occaſion, donna des preuves extraordinaires de la plus haute valeur. Il eut trois chevaux tués ſous lui, & ſans *Croſeliveſgol*,

un coup de ſabre moiſſonnoit ſon jeune courage. *Dearchealb* eut l'honneur de prouver ſon zele dans cette occaſion, en lui donnant le temps de ſe retirer, & cela par le vigoureux combat qu'il rendit contre quatre intrépides Romains gagnés par le Préfet pour enlever le Roi, ou le tuer, dans la perſuaſion où il étoit, que de ce coup hardi dépendoit la fin de la guerre & le commencement de ſa tranquillité.

Cependant le Roi, qui n'avoit pas oublié le danger que couroit *Dearchealb*, revint à la charge avec des troupes fraîches pour le dégager. Il étoit temps: ce fidele Courtiſan étoit prêt à ſuccomber ſous les coups de ſes adverſaires. Il n'en reſtoit plus que deux: ils furent enlevés. Pour ce valeureux Officier, on le crut mort; il étoit couvert de bleſſures, & la quantité de ſang qui en étoit ſortie, avoit fait craindre long-temps qu'il n'en pût réchaper: cependant il en revint; & le Roi, pour le récompenſer de ſa gé-

néreuſe action, le fit ſon premier Ecuyer, & le regarda toujours depuis ce temps comme un de ſes plus intimes amis.

L'on apprit par les priſonniers le nouveau crime du Préfet, & la continuité de ſes mauvaiſes intentions. *Croſeliveſgol*, qui fut effrayé de la noirceur de ce dernier attentat, & qui craignit que tant que ce traître vivroit, il ne perſévérât dans les mêmes deſſeins, tint un Conſeil particulier avec pluſieurs Officiers, & propoſa de former un petit détachement, compoſé de ce qu'il y avoit de plus brave, pour enlever *Vetubeali* dans le village où il étoit retiré, à une lieue de l'endroit où on combattoit. On profita du temps de l'action : un Capitaine des grandes lances s'offrit à faire cette capture. Il ſe fit ſuivre de vingt hommes déterminés, & il partit dans le même moment par un chemin couvert, connu à lui ſeul, & qui mettoit ſa marche à l'abri d'être découverte.

Le combat dura juſques bien avant

dans la nuit, à cauſe de la lune qui étoit dans ſon plein, & dont la lumiere étoit vive. Pendant plus de deux heures l'on ne put décider de quel côté penchoit la victoire. Si les Gaulois prouvoient par des actes inouis leur valeur, les Romains ne leur cédoient en rien, & tentoient les plus prodigieux efforts pour ſe la procurer. Quatre fois ils furent repouſſés, & leurs lignes rompues; autant de fois ils ſe rallierent & ils revinrent à la charge. Le Général Romain prouva, par les plus belles actions, combien il étoit digne de ce célebre nom. Le Roi, qui en fut témoin vingt fois, & qui en avoit fait de grands éloges, oſa le chercher & le combattre. Le Romain, auſſi politique que brave, tint à honneur cette recherche, & ſe comporta dans cette importante action avec autant d'égards que de valeur. La fortune ſe déclara entiérement pour le Roi: le cheval du Général de Rome, accablé de laſſitude ou bleſſé, s'abattit. Le Roi, qui s'en apperçut

dans l'inſtant, ſauta légerement du ſien, & arrêta de ſa main ce grand homme. Cette action décida de la victoire: les Romains plierent tous en même temps, & ſe déroberent aux coups du vainqueur par la fuite. La lune ayant horreur ſans doute du carnage, ſe retira: une obſcurité profonde ſuccéda à ſa pâle lumiere, & empécha la deſtruction entiere de l'armée Romaine. Les Gaulois irrités ne firent aucun quartier, & plus de trente mille hommes étendus ſur le champ de bataille, prouverent que la victoire étoit auſſi complette qu'on pouvoit l'eſpérer.

Le Roi, après avoir été panſé d'une légere bleſſure, parcourut lui-même le champ de bataille, accompagné des Chirurgiens de l'armée, & voulut aſſiſter aux panſemens des bleſſés: il fit allumer de grands feux, autour deſquels une partie des ſoldats s'étendit, tandis que l'autre faiſoit le guet pour la ſûreté de ceux qui ſe repoſoient. Quelque beſoin que le Prince eût lui-même de ſe

délaſſer de tant de travaux, il ne voulut point qu'on lui dreſſât de tente : il paſſa le reſte de la nuit avec ſes Généraux aſſis auprès du feu, & dès la pointe du jour il fit le tour du camp, ordonna qu'on rendît aux morts les derniers devoirs, & y aſſiſta avec une piété & des larmes pour la perte de ſes ſujets, qui le firent regarder avec des yeux d'amour & de vénération. *Croſeli-veſgol*, qui jouiſſoit dans le fond de ſon cœur d'une joie pure & délicate, voulut profiter de ces précieux inſtans pour aſſurer au Roi ſa gloire & ſon autorité. Il fit inſinuer aux ſoldats que leur Chef avoit aſſez donné de marques de prudence & de valeur pour être jugé digne de prendre dès l'heure les rênes de ſon gouvernement. L'on répandit que la loi de la Majorité étoit judicieuſe ; mais qu'en l'occaſion préſente elle pouvoit bien ne point avoir lieu : qu'en un mot, l'armée étoit en droit de faire connoître ſa vénération pour ſon Prince, ſans qu'elle eût à craindre que le reſte du Royaume, dont

elle faiſoit la premiere partie, la déſavouât. Pour ce qui regardoit le Roi, on ſuppoſoit, par ſon amour pour ſes troupes, dont il avoit donné déjà des preuves, qu'il n'étoit pas douteux qu'il ne fût ſenſible à ces marques éclatantes de zele, d'autant plus précieuſes, ajoutoit-on, qu'elles porteroient avec elles la dignité délicate de la diſtinction & de la nouveauté.

A peine ces diſcours eurent-ils tranſpiré, qu'il ſe fit un cri général dans l'armée, qui ſervit d'appel à toutes les troupes. Le ſoldat, tranſporté par ſon zele, environne le Roi, fait un trône de ſes armes, l'enleve, l'y place & le proclame majeur, avec une acclamation qui n'a jamais eu de pareille. Les Généraux & les Officiers, ravis d'une action qui releve la gloire du militaire, & qui rejaillit ſur eux, uniſſent leurs cris à ceux de leurs troupes, & ſe font orateurs, pour rendre avec un peu plus d'ordre ces idées confuſes & guerrieres. A peine ces ha-

rangues furent-elles achevées, qu'une partie du Conſeil de Régence, qui avoit ſuivi le Roi, vint lui remettre le pouvoir abſolu, en déclarant hautement que l'armée venoit de faire une loi judicieuſe, & que tout Roi des Gaules qui ſe conduiroit, pendant ſa minorité, avec autant de ſageſſe & de valeur que lui, & qui gagneroit une bataille de cette importance, devoit être déclaré majeur ſur le champ de bataille, & être regardé comme un préſent du ciel, dont il ne pouvoit être aſſez remercié.

Après ces marques authentiques de l'amour que les troupes portoient au Roi, le Conſeil de guerre, aſſemblé par ſon ordre ſur la conduite qu'on devoit tenir dans l'occaſion préſente, décida qu'il falloit pourſuivre l'ennemi, reprendre les places dont il s'étoit emparé, & pénétrer juſques dans le ſein de leur Etat. Le Roi ſe prêta bien volontiers à cette déciſion, & donna des ordres pour agir en conſéquence, après avoir fait repoſer ſon ar-

mée, & l'avoir rafraîchie de tous les vivres qui ſe trouverent aux environs.

Il y avoit deux jours qu'elle étoit en marche lorſque le Capitaine des grandes lances, qui avoit été détaché pour enlever *Vetubéali*, revint avec ce Miniſtre criminel. Il rendit compte au Roi de la maniere dont il s'étoit comporté dans cette délicate occaſion: le Prince le loua de ſon zele, le récompenſa, mais n'approuva point la ruſe qu'il avoit mis en uſage pour trahir le Préfet. Ennemi de la diſſimulation & de tout ce qui avoit rapport à la trahiſon, il eut de la répugnance lorſqu'il apprit que le Capitaine avoit feint, par une lettre qu'il avoit écrite au Préfet, de lui avoir toujours été attaché, & d'être déſerté, lui & ſa troupe, en conſidération du zele qu'il avoit toujours conſervé pour lui: artifice qui l'avoit fait recevoir agréablement du Miniſtre, & qui l'avoit mis à portée, au milieu de la nuit, de faire main-baſſe ſur la garde du fort, & d'enlever le Préfet. *Croſeliveſgol*, qui étoit

ravi de la réuſſite de cette entrepriſe, n'oſa contrarier des maximes de généroſité qu'il avoit-lui-même inſinuées à ſon Prince dès ſon enfance, mais il ne put s'empêcher en lui-même d'approuver ce qui y étoit contraire dans cette occaſion: tant il eſt vrai que la pratique des vertus eſt bien différente de la théorie, & que nous ne décidons bien des choſes qu'autant qu'elles nous ſont propres & relatives à notre façon de penſer ou à notre intérêt.

Le Conſeil de guerre condamna, tout d'une voix, le criminel *Vetubeali* à mourir. Dès que ce malheureux Miniſtre l'eut appris, il demanda à être conduit au Roi, pour lui révéler, diſoit-il, des ſecrets importans, dont l'ignorance, ajoutoit-il, étoit on ne peut pas plus nuiſible. L'opinion du Conſeil fut qu'il s'agiſſoit de la révélation de ſes complices, & l'on fit faire attention à cette requête; le Roi lui-même parut curieux d'entendre le priſonnier, & il lui fut amené.

Le Prince ne put s'empêcher d'être touché de compaſſion à la vue de ce Miniſtre criminel : la vivacité de ſon génie fit dans cet inſtant le parallele de la grandeur paſſée de cet homme à ſon humiliation préſente. La bonté de ſon cœur l'auroit porté à la clémence, ſans le ſouvenir des paroles qu'il lui avoit fait donner : égard qui le retint; s'étant fait une loi expreſſe, de ne jamais déroger à aucune de celles qu'il donneroit pendant le cours de ſa vie.

Le Préfet fit aſſurer le Roi qu'il ne révéleroit aucun de ſes importans ſecrets qu'à lui-même. *Croſeliveſgol*, qui aimoit trop le Prince pour oſer riſquer cette entrevue, prit la parole, & dit au Miniſtre condamné, que le Roi avoit aſſez de confiance en lui, pour le rendre témoin de cette confidence. *Vetubeali* perſiſta à ne point vouloir parler qu'il ne fût ſans témoin. Le Prince fit ſigne à ſon Gouverneur de ſe retirer; ce qu'il fit avec bien de la peine, & après avoir fouillé

lui-même le criminel, afin de n'avoir rien à reprocher à ſes ſoins.

Dès que le Gouverneur fut retiré, le Roi ordonna à *Vetubeali*, qui gardoit encore le ſilence, de parler. Tremble s'écria le Priſonnier, en le regardant fixement, tremble, ô *Tanitbudan* ! de ce que j'ai à te dire : un mot ſeul ſuffit pour te confondre. Il n'eſt plus temps de le diſſimuler; aurois-tu voulu des témoins? Je ſuis ton Pere..... Tu pâlis; conviens-en : oui, tu ès le fruit de mes Amours avec la Reine. Je n'ai point d'autres preuves à t'en donner que ma parole, & l'aveu d'une Princeſſe encore plus criminelle que moi. Envoye moi à préſent à la mort; je ſuis content : j'aurai du moins la ſecrette ſatisfaction, en périſſant, d'être perſuadé que tes remords me vengeront. Voilà mes ſecrets, ô fils dénaturé ! je n'ai rien de plus à te dire : ce ſeroit vainement que tu en exigerois davantage : adieu pour jamais.

Le Prince, que le commencement de

ce discours avoit troublé jusqu'au fond du cœur, fut un long-temps sans pouvoir proférer une seule parole. Une agitation extraordinaire succéda un moment après, & lui fit demander, avec des larmes, à *Vetubeali*, des preuves plus frappantes d'un discours qui avoit tant lieu de l'étonner, sur-tout après ce témoignage de la nourrice enlevé à la Reine, & reçu par *Necalbolane*. Mais le Préfet fut sourd à tout ce que le Prince lui dit, & garda le silence : plus il fit d'effort pour l'engager à le rompre, & plus son opiniâtreté à se taire lui occasionna d'inquiétude. Son ame frappée de doutes affreux, ne savoit à quoi se résoudre. Faire grace au Prisonnier ; que ne risquoit-il pas ? Le faire périr sans être parfaitement convaincu de son imposture ; de quels remords n'alloit-il pas être tourmenté ? L'incertitude étoit affreuse, & le moment bien difficile à décider.

Le temps considérable que le Roi fut à prendre un parti, allarma l'inquiet *Cro-*

ſeliveſgol; ce ſujet fidele crut devoir s'éclaircir, & ſatisfaire à une impatience ſi juſte. Il vint dans l'antichambre, & n'entendant point le Prince ni *Vetubeali*, il leva la portiere & entra bruſquement. L'état où il vit le Roi, le toucha autant qu'il le ſurprit. Je ne pénetre point vos ſecrets, Seigneur, lui dit-il; mais vous êtes allarmé: vous ſavez à quel point vous m'êtes cher., permettez que je faſſe retirer un homme qu'on n'auroit point dû permettre qu'il parût à vos yeux. En achevant ces mots, *Croſeliveſgol* voulut appeller l'Officier chargé de la garde du Priſonnier, pour l'ôter de la préſence du Prince, & l'envoyer où ſes crimes l'attendoient: mais *Tenitbudan* le rappella avec vivacité. Attendez, *Croſeliveſgol*, attendez, lui dit il tout en pleurs; ſans vous rendre compte des raiſons qui me font agir, renvoyez l'Officier commis à la garde de ce Priſonnier: *Vetubeali* eſt libre, & peut reſter à la Cour, ou ſe retirer où bon lui ſemblera. Juſte Ciel!

qu'entens-je, s'écria le Gouverneur? Votre ennemi capital! Avez-vous oublié?.... Il ſuffit, s'écria une ſeconde fois le Roi en tournant le dos; j'ai parlé; c'eſt aſſez: & je veux être obéi.

En vertu de cet ordre le Préfet ſe fit conduire à une ville prochaine par une eſcorte qui fut commandée à cet effet. Sans cette précaution exigée en politique habile, la grace qui venoit de lui être accordée lui auroit été plus nuiſible qu'utile. A peine l'Officier commis à ſa ſûreté put-il empêcher qu'il ne fût déchiré des troupes devant leſquelles il fut obligé de paſſer: une rumeur générale s'étoit élevée contre lui dès qu'il avoit paru, & il falloit tout le reſpect dû à l'autorité Royale pour que le ſoldat ne ſe portât aux dernieres extrêmités contre lui.

Cependant *Croſeliveſgol* ne pouvoit revenir de cette grace imprévue, & encore moins deviner les raiſons qui l'avoient fait accorder: il n'étoit pas moins ſurpris

auſſi du ton avec lequel le Roi lui avoit parlé pour la premiere fois de ſa vie. Il ne douta pas que le motif le plus important n'eût mis *Tanitbudan* dans la néceſſité de ſe réſoudre avec tant de précipitation, pour un ſujet qui méritoit l'examen le plus ſérieux : il craignit que le criminel *Vetubeali* n'eût eu recours à la violence pour arracher cet ordre extraordinaire. Agité de ces doutes, il rentra dans la tente du Prince, avec l'eſpoir d'éclaircir enfin ce myſtere ; mais la ſituation où il trouva le Roi l'attendrit autant qu'elle l'affligea. Il paroiſſoit dans un accablement affreux. Seroit-ce vous déplaire une ſeconde fois, Seigneur, s'écria *Croſeliveſgol*, d'oſer s'intéreſſer aux ſoins qui vous agitent ? Je vous connois trop pour ne pas être aſſuré que votre ame eſt accablée de la plus vive douleur. Quoi donc ! Qu'a pû vous dire le criminel *Vetubeali*..... Arrêtez, *Croſeliveſgol*, s'écria le Prince en le regardant fixement : ceſſez de l'appeller de ce nom odieux.

Le Préfet eſt bien moins coupable que moi. Qu'entens-je! reprit le Mentor; & que dois-je augurer de ce diſcours! Vous coupable! Vous, Seigneur! & *Vetubeali* innocent! Permettez que je vous preſſe d'éclaircir un point auſſi important qu'il me paroît extraordinaire. On vous ſurprend ſûrement: il n'y a aucune apparence ni à l'une ni à l'autre de ces choſes. Je vous ſuis ſi dévoué, que pourriez-vous craindre de moi? Quelle que ſoit l'importance du ſecret que j'exige, héſiteriez-vous, Prince, à me le confier, & à rendre à mon zele la juſtice qui lui eſt due? Quoi! vous ne me répondez point! Serois je aſſez malheureux, ajouta-t-il, pour que vous me croyiez capable de méſuſer de votre confiance? Non, non, Seigneur, pourſuivit le Gouverneur, voyant que *Tanitbudan* étoit ébranlé, vous ne me cacherez rien. Vous le ſavez, vous m'êtes plus cher que ma vie, & vous me rendez aſſez de juſtice pour être perſuadé qu'il n'y a rien dans le monde

que je n'entreprenne pour vous rendre le repos qu'on a voulu vous ôter.

Le Roi diſtinguoit trop ſon Gouverneur pour le tenir plus long-temps dans l'incertitude. Il lui fit confidence de l'important aveu que lui avoit fait l'artificieux *Vetubeali*, & de la maniere aſſurée dont il lui avoit confeſſé ce terrible ſecret, qui ne lui laiſſoit aucun doute, diſoit-il, de ſa réalité. *Croſeliveſgol* recula de deux pas à ce rapport extraordinaire. *Vetubeali* eſt un fourbe & un impoſteur, s'écria-t-il, avec colere: & vous, Seigneur, un Prince trop crédule. Vous, fils de cet homme coupable? juſte Ciel! Avez-vous pu le croire? Vos vertus, ſans aucune autre preuve, démentiroient cette horrible impoſture. Non, Seigneur, non, vous êtes un Prince légitime; le Ciel vous a préſervé du ſort abominable qu'on oſe vous attribuer. La Reine & *Vetubeali* ont pu ſe connoître d'aſſez près pour ſe mettre dans le cas affreux de pouvoir faire une pareille ſuppoſition:

leur trop étroite intelligence, leur ambition, ont pu donner lieu autrefois à de pareilles imaginations, pour vous arracher un Trône où le Ciel vous a placé; mais leur séparation leur a fait sans doute oublier les moyens dont ils étoient convenus. Mais encore plus; ce témoignage supposé de la Reine, que nous tenons de *Necalbolane*, n'est-il pas une preuve bien authentique de l'imposture du Préfet, & du peu de liaison qu'ils ont aujourd'hui entr'eux? Oui, sans doute; & s'il étoit possible que vous eussiez aucun doute sur votre état, des manœuvres si dissemblables seroient en vérité capables de vous rassurer. Pensez mieux, Seigneur, ajouta le clairvoyant *Crosseliveſgol*: le nœud de cette affaire est, que le politique *Vetubeali* se voyant perdu sans miséricorde, & son imagination effrayée ne lui offrant aucun moyen de s'arracher au supplice, lui a rappellé sans doute ces anciennes vues, conçues avec la Reine pour satisfaire à leur ambition, & les moyens

étudiés pour vous dépoſſéder : il a cru, dans le cas preſſant où il ſe trouve, pouvoir tout haſarder. Il s'eſt fondé, en oſant l'entreprendre, ſur votre piété, ſur votre droiture, & peut-être même ſur votre peu d'expérience ; il n'a que trop réuſſi. Pourquoi le Ciel a-t-il permis que je n'aie pu pénétrer le ſecret de cette entrevue ? *Vetubeali* ne ſeroit pas libre à préſent ; & je ne me verrois pas, moi, le plus fidele de vos ſujets, dans l'inquiétude mortelle où me jette la liberté de cet homme dangereux.

Croſeliveſgol finit ces mots en ſoupirant avec douleur. Le Prince ſe repentit de ſa facilité, & ſentit les raiſons évidentes de ſon ſage Gouverneur. Il ſavoit, par une fatale & récente expérience, combien l'homme dont il s'agiſſoit étoit entreprenant & dangereux : il avoit lieu de craindre plus que jamais ſes mauvais deſſeins, ſuppoſé même qu'il n'oſât plus ſe porter à des extrêmités pareilles à celle qui avoit penſé lui faire perdre le

jour. N'avoit-il pas raiſon de ſuppoſer qu'une hiſtoire pareille à celle qu'il venoit de lui faire en face n'eût des ſuites fâcheuſes, & ne portât ſes peuples mêmes à tout entreprendre pour lui ôter une couronne, ſuppoſée ne lui pas appartenir? Il avoit trop appris les regles du gouvernement pour ne pas ſentir de quelle conſéquence ſont, dans un Etat, de certains doutes ſur le droit au Trône de celui qui y eſt aſſis: le moindre mécontentement, comme il n'arrive que trop ſouvent, enfante un parti, autoriſe les mauvaiſes intentions, & met quelquefois le légitime poſſeſſeur à deux doigts de ſa perte.

Le Roi s'occupa pendant quelque temps de ces réflexions, & en ſentant de plus en plus la ſolidité, il les termina, en aſſurant ſon Gouverneur qu'il ſeroit à l'avenir plus circonſpect dans ſes déciſions, & ne prendroit jamais de parti qu'il n'y fût déterminé par un Conſeil, & les plus ſérieuſes réflexions.

Cependant

Cependant les Romains, intimidés par la glorieuſe victoire que les Gaulois venoient de remporter ſur eux, jugerent à propos de demander une treve, pendant laquelle ils devoient envoyer au Sénat pour repréſenter l'état des choſes, & la néceſſité qu'il y avoit de faire la paix.

Tanitbudan, piqué juſqu'au vif contre cette Nation, vit avec chagrin que ſon Conſeil penchoit à admettre ces propoſitions: le goût qu'il avoit pour la guerre, & le bonheur qui l'accompagnoit, lui firent enviſager cette paix offerte comme deshonorante & ruineuſe. *Croſeliveſgol*, au nom du Conſeil, lui repréſenta que les ſuccès des armes étant incertains, la prudence vouloit qu'on profitât des momens heureux pour faire un traité favorable & avantageux. Il lui fit ſentir en même temps que les Princes généreux, & qui aimoient leurs peuples, ne faiſoient jamais la guerre que pour obliger les ennemis à leur donner la paix, & dans

l'état où étoient les choſes, il convenoit extrêmement que le Roi profitât de la tranquillité prochaine pour aller au-devant des intrigues ſecretes qui travailloient ſourdement à inquiéter ſa puiſſance. Le Roi ſe rendit à ces raiſons, & ſigna la treve. Au bout de quelques jours les pouvoirs arriverent de Rome, & l'on conclut la paix : les conditions furent les plus avantageuſes pour la Nation Gauloiſe, & les plus glorieuſes pour *Tanitbudan*. Les Romains furent obligés, par le traité, de lui renvoyer le coupable *Vetubeali*. *Croſeliveſgol* n'avoit porté le Conſeil à la paix que pour parvenir à être ſaiſi de cet ennemi dangereux. Toutes les Nations voiſines condamnerent hautement la lâche facilité des Romains dans cette occaſion, & s'étonnerent qu'un peuple qui avoit toujours prétendu à la gloire des ſentimens les plus généreux, en eût manqué envers un homme qui les avoit choiſis pour protecteurs, & qui ſe croyoit en ſûreté parmi eux. Mais les temps

étoient changés : Rome déclinoit peu-à-peu. La moleſſe & le luxe de ſes Empereurs annéantiſſoient inſenſiblement cette conſidération univerſelle que leurs prédéceſſeurs avoient acquiſe par mille travaux : les pertes qu'ils faiſoient de jour en jour prouvoient que cette Nation, autrefois ſi terrible, n'étoit pas invincible. Les préjugés s'effaçoient : l'eſpérance de ſecouer le joug & de les dompter dans la ſuite reprenoit leur place ; & les Rois humiliés n'attendoient que les occaſions favorables pour reconquérir les Etats dont ils avoient été dépoſſédés. La Nation Gauloiſe fut une des premieres à s'affranchir du joug général, porta les premiers coups à cette puiſſance formidable, & prouva à l'univers, après ſes exploits, qu'elle étoit digne de tous les grands noms qu'on avoit juſques-là prodigué aux Romains.

A peine *Tanitbadan* fut-il débarraſſé des ſoins importans qui l'avoient obſédé juſques-là, qu'il deſira, avec un empreſ-

ſement extrême, de rejoindre la jeune *Necalbolane*: les lettres qu'il en recevoit tous les jours, auſſi preſſantes que ſpirituelles, entretenoient un feu que la ſageſſe & la prévoyance de *Croſeliveſgol* tentoient vainement d'éteindre. Sous le prétexte de la reconnoiſſance, le Roi le conſervoit chèrement, & réſiſtoit courageuſement aux attaques de ſon Gouverneur & de *Dearchealb*, qui étoient les ſeuls qui euſſent ſa confiance. En vain ces deux fideles ſujets imaginoient cent moyens pour occuper le Prince, & lui ôter cette Fille de l'eſprit; tous leurs efforts étoient ſuperflus. L'amour & les ſollicitations de *Necalbolane* étoient des obſtacles trop preſſans. Cette Fille adroite ſe ſervoit, de ſon côté, de cet empire acquis par ſes charmes, pour retenir ce Prince dans ſes liens: elle lui écrivoit tous les jours, ne le menaçoit pas moins que de ſe laiſſer mourir, s'il ne lui permettoit de venir le trouver. Tant de ſollicitations eurent enfin leur effet,

Le Roi, touché du déſeſpoir de cette aimable Fille, & de tous les ſentimens qu'elle faiſoit paroître, prit la réſolution de la ſatisfaire, & de jouir lui-même d'un bien qu'il deſiroit du moins autant qu'elle. Pour cet effet il fit confidence de ſon deſſein à celui qui lui rendoit les lettres de cette Fille, & lui ordonna de lui tenir des chevaux prêts pour le milieu de la nuit, en lui promettant qu'il viendroit le joindre à un endroit déſigné.

Il n'y avoit que deux lieues du camp à l'endroit où *Necalbolane* s'étoit retirée: il eſpéroit avant le jour d'être revenu au camp, & que perſonne ne s'appercevroit de ſon abſence; mais il ignoroit encore ce que peut ſur un jeune cœur l'empire d'une Femme adroite & charmante, & combien les momens qu'on paſſe avec ce qu'on aime ſont courts & paſſent aiſément.

La moitié du jour ſuivant étoit déja bien avancée: le Prince avoit trop de plaiſirs pour ſonger à les quitter ſi bruſ-

quement : il avoit méme oublié ce qu'il avoit prévu la veille. Enivré de douceurs & d'amour, il n'étoit plus queſtion de revenir au camp ; on l'y attendoit vainement. *Necalbolane* triomphoit, & profitoit de tous ſes avantages pour aſſurer de plus en plus ſon triomphe glorieux.

Cependant le Gouverneur, dont la coutume étoit d'éveiller le Prince tous les jours, & de jouir le premier de ſa préſence, fut bien ſurpris lorſqu'en ouvrant les rideaux de ſon lit il ne l'y trouva pas. Il en jetta un cri d'effroi, & fit appeller le Valet-de-chambre de garde, pour s'inſtruire d'un événement qui lui paroiſſoit auſſi extraordinaire que ſingulier. Cet homme étant venu, il lui demanda ce qu'étoit devenu le Roi ? L'ignorance de cet Officier à ce ſujet le jetta dans la plus mortelle inquiétude. Il n'oſa, par prudence, la divulguer, dans la crainte qu'elle ne produisît un mauvais effet parmi les troupes : il s'informa ſeulement en ſecret s'il n'étoit venu per-

ſonne qui eût entretenu le Roi depuis ſon coucher? Le Valet-de-chambre aſſura le contraire, & ajouta, que ſi le Prince étoit ſorti, ce ne pouvoit être que par le derriere de ſa tente, étant poſitif que par tout autre endroit ſes gardes s'en ſeroient apperçu. *Croſeliveſgol*, qui fit part de ſon agitation à *Dearchealb*, le chargea de ſavoir, des gardes prochaines, s'il n'étoit paſſé perſonne pendant la nuit: il rapporta, qu'il avoit appris d'un Officier qui les commandoit, que deux couriers, dont les paſſeports étoient ſignés du Roi, étoient ſortis du quartier général vers le milieu de la nuit, & avoient pris le chemin de Treves. *Croſeliveſgol* ſe remit à ces nouvelles, & conjectura que le Prince, appellé par ſon amour, s'étoit ſervi de ce ſtratagême pour aller voir *Necalbolane*, afin d'en dérober la connoiſſance à tout le monde: il connut par-là combien ce Prince étoit attaché à cette Fille, & craignit, avec raiſon, qu'elle ne le menât trop loin pour ſa

gloire. Zélé comme il étoit pour ſon Pupille, il réſolut d'examiner de près ce commerce, & de tenter tous les moyens poſſibles pour l'interrompre, en cas que l'ambitieuſe Maîtreſſe perſiſtât dans les vues qu'elle n'avoit juſques-là que trop laiſſé entrevoir.

Croſeliveſgol & *Dearchealb*, qui s'attendoient à tous momens au retour du Roi, furent extrêmement ſurpris, lorſque la fin du jour fut arrivée ſans qu'il reparût. Quelques ſoins qu'ils prîſſent pour dérober à l'armée la connoiſſance de cette abſence, elle la ſoupçonna; & dans ſon inquiétude elle accourut en foule à l'appartement du Roi, & demanda à le voir. Le Gouverneur, extrêmement embarraſſé des ſuites que pouvoit avoir cet empreſſement, & dans la crainte qu'il ne dégénérât en tumulte, parut, & dit, aux principaux de l'armée, que le Roi étoit allé lui-même reconnoître un poſte pour y former un camp, & que voulant tenir ſa conduite ſecrete, dans la crainte

que les ennemis n'en fuſſent informés, & que, ſous le prétexte de la paix propoſée, ils ne tentaſſent de mauvais deſſeins, il avoit expreſſément défendu qu'on laiſſât entrevoir ſon abſence. Les Généraux, qui ſavoient combien *Croſeliveſgol* étoit vrai, l'en crurent ſur ſa parole; & il fut convenu avec eux qu'ils rapporteroient à l'armée qu'ils avoient vu le Roi, travaillant à des affaires d'importance, & qu'il paroîtroit dès qu'il les auroit terminées: déclaration qui fut reçue, & qui termina l'émotion.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, *Tanitbudan* s'abandonnoit aux charmes de la volupté: cependant s'étant reſouvenu que ſon abſence devoit cauſer de l'inquiétude au camp, il ſe trouva d'un embaras extrême pour y revenir. Quelle raiſon apporter de ſon voyage? Il craignoit la vue de ſon Gouverneur, & ne ſavoit comment lui avouer le ſecret de ſon départ. *Necalbolane*, qui s'apperçut, à la rêverie du Prince, qu'il étoit agité

de ſoins importans, le preſſa, avec les careſſes les plus tendres & les plus ſéduiſantes, de les lui faire partager. Il eſt bien difficile qu'on réſiſte à ce qu'on aime : *Tanitbudan* fit l'aveu de ſes craintes & de ſon embaras. La jeune perſonne s'en moqua, & lui fit entendre que ſa majorité le rendoit Souverain abſolu, & que, comme tel, il n'avoit aucun compte à rendre à perſonne : elle ajouta qu'il devoit même ſe donner de garde de laiſſer entrevoir de ces ridicules craintes ; en l'aſſurant qu'elles feroient tort à ſa réputation & à ſon autorité, & donneroient lieu tous les jours à des entrepriſes contre ſa puiſſance. Elle dit encore, que le ton abſolu & la fermeté étoient les marques certaines de la ſupériorité, & les véritables moyens pour régner heureuſement. A l'égard de ſon Gouverneur, elle eut la politique de convenir qu'il méritoit ſans doute des ménagemens ; mais qu'il ne falloit pas auſſi les pouſſer trop loin, de peur qu'il n'abuſât dans la ſuite de la

trop grande facilité qu'on marqueroit pour lui.

De pareils discours, faits par une Maîtresse aussi adroite que charmante, firent impression sur l'esprit du Prince. Il rougit en secret d'y avoir donné lieu, & partit, en jurant à *Necalbolane* qu'il alloit donner ses derniers ordres à l'armée, & que de-là il retourneroit à la Cour, où il la mettroit bientôt dans un état à lui faire connoître combien elle lui étoit chere. L'ambitieuse Fille, qui ne doutoit pas qu'elle ne fut bientôt Reine, redoubla ses caresses & ses protestations : elle se trouva mal deux fois aux adieux que lui fit le Prince, & donna toutes les marques du plus tendre amour. Le Roi ne la quitta de son côté qu'avec une peine extrême, précédée des plus vives protestations de la rejoindre au plutôt. Il arriva au camp dans cet esprit. La premiere chose qu'il y fit, fut de s'acquitter de ses dernieres paroles, & de donner en conséquence des ordres pour renvoyer

les troupes dans leurs garniſons. En vain *Croſeliveſgol* & les Généraux voulurent le retenir encore quelques jours, en lui remontrant les conſéquences d'un départ ſi précipité; tout fut inutile: dès ce temps ce Prince fit connoître combien il ſeroit abſolu. *Croſeliveſgol*, étonné de le voir ſi différent de ce qu'il avoit été, jugea que *Necalbolane* s'étoit emparée de ſon eſprit, & qu'il tenteroit vainement de la décréditer.

Quelques jours après le retour du Roi dans ſa capitale, un Etranger, ſuivi d'un nombre exceſſif de Domeſtiques, y arriva, & ſe fit annoncer au Prince en qualité d'Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, qui avoit, diſoit-il, une lettre & des préſens à lui rendre de la part de ſon maître. Il fut reçu avec toute la politeſſe dont la Cour des Gaulois ſe piquoit. Le jour de l'audience qu'on devoit lui donner fut marqué: on avoit été bien aiſe d'avoir quelque temps pour rendre cette cérémonie plus ſolemnelle. Une ambaſſade

auſſi diſtinguée, & qui étoit la premiere qu'on eût reçue de ce pays, faiſoit tant d'honneur à la Nation, qu'on fut bien aiſe de la rendre auſſi magnifique que remarquable. Le Conſeil fut d'avis, pour faire paroître la gloire des Gaules dans tout ſon jour, d'y inviter tous les Etats du Royaume. Aucun des Députés n'y manqua; & l'on peut dire que la grande Galerie du Palais, qui paſſoit pour une des plus vaſtes du monde, ſuffit à peine pour contenir la nombreuſe aſſemblée qui ſe trouva prête au jour qui avoit été déſigné.

Le Roi fut placé ſur un Trône d'or maſſif, environné de tous les Princes de ſon ſang & de tous les Officiers de la Couronne. Deux amphithéatres, de huit gradins chacun, revêtus de drap d'or, régnoient à la droite & à la gauche depuis chaque côté du Trône juſqu'au bout de la grande Galerie, ſur leſquels étoient placés, d'un côté, toute la Nobleſſe du Royaume, & de l'autre, tous les Offi-

ciers des deux autres Etats, diſtingués par leurs habits de cérémonie. Le milieu de la Galerie étoit couvert auſſi d'un tapis de drap d'or, & étoit deſtiné pour laiſſer arriver l'Ambaſſadeur au Trône, au pied duquel une pille de carreaux étoit deſtinée pour aſſeoir ce Miniſtre & toutes les perſonnes de ſa ſuite.

Lorſque l'heure arrêtée pour l'audience fut ſonnée, le Roi ſortit de ſon appartement, & fut ſe placer ſur ſon Trône. L'Ambaſſadeur étoit déja arrivé dans les appartemens, & n'attendoit, en apparence, que l'ordre du Roi pour paroître. Il s'avança, ſuivi de cent nobles Anglois plus richement vêtus les uns que les autres, avec une gravité & une démarche compoſée, qui impoſa beaucoup à l'Aſſemblée. Le Miniſtre du Roi d'Angleterre étoit vêtu d'une longue ſimare, portée par vingt-quatre Pages. Son viſage étoit tellement couvert par les embaras d'une coëffure auſſi nouvelle que ſinguliere, qu'il étoit impoſſible de diſtinguer

aucun de ſes traits : tout ce qu'on put remarquer de lui, fut qu'il étoit bien fait, & qu'une nobleſſe infinie accompagnoit ſa démarche & ſon geſte. L'on attendoit avec une impatience extrême qu'il parlât : l'on avoit annoncé qu'il s'énonceroit dans la Langue Gauloiſe ; & pour mieux prévenir les eſprits en ſa faveur, on avoit répandu qu'il avoit appris exprès cet idiome, pour rendre ſon ambaſſade plus agréable à la Nation. Mais au lieu de répondre à l'empreſſement qu'on avoit de l'entendre, il s'aſſit ſur un carreau, jetta les yeux ſur le Trône, fixa le Roi, & les rebaiſſa. Un moment après il les releva, examina les deux amphithéatres, parcourut des yeux tous ceux qui y étoient placés, & ſe remit une ſeconde fois dans la même attitude : ſans rompre le ſilence, il fit la même choſe une troiſieme ; après quoi il baiſſa la tête, l'appuya de ſes deux mains, & parut méditer profondement.

Tout le monde fut ſurpris d'une pa-

reille façon de ſe conduire à l'audience d'un Souverain, & un murmure ſourd ſe fit entendre au milieu de l'Aſſemblée. Le Roi lui-même s'en impatienta : il demanda à *Croſeliveſgol*, aſſis à ſes pieds, s'il étoit de l'uſage du pays de l'Ambaſſadeur, de demander une audience pour ne point y parler ? Le Gouverneur ayant reçu l'ordre de s'en informer, deſcendit du Trône, approcha de l'Ambaſſadeur, & lui demanda ce qu'il attendoit pour s'expliquer ? La préſence de votre Roi, reprit-il d'une voix baſſe. Sur ce pied vous pouvez parler, répondit *Croſeliveſgol*, en montrant des yeux le Trône ; vous voyez ce grand Prince tout prêt à vous entendre. Il ſuffit, continua l'Ambaſſadeur, je vais m'expliquer.

En proférant ces derniers mots, il ſe leva, tourna le dos au Trône, & reprit le chemin par lequel il étoit venu. L'Aſſemblée ſurpriſe attendoit avec une impatience extrême à quoi ſe termineroit une conduite auſſi extraordinaire. L'Am-

baſſadeur s'arrêta au bout de la Galerie, fit demander ſilence, & parla en ces termes.

« Ne ſoyez point ſurpris, ô Gaulois, » du ſilence fatal que vous m'avez vu gar- » der depuis que je ſuis préſent à vos » yeux, ni de la ſombre rêverie dans » laquelle vous m'avez vu plongé: plus » je me ſuis vu près de mettre la derniere » main à l'entrepriſe glorieuſe qu'a for- » mée le Roi mon maître, le plus grand » des Princes d'outre-mer, pour faire » ceſſer l'aveuglement funeſte où vous » êtes, & plus j'en ai ſenti le danger & » la difficulté. Le ſtratagême auquel j'ai » été obligé d'avoir recours pour vous » aſſembler, en demandant audience à » un Roi que mon maître ne reconnoît » point pour tel, eſt la moindre des » choſes que j'ai entrepriſes pour vous » prouver la ſolidité de la protection du » grand Prince qui m'envoye. Ce préli- » minaire vous étonne, ô Gaulois: je lis » dans vos yeux votre ſurpriſe, & même » votre prochaine indignation. Atten-

» dez, écoutez-moi jusqu'à la fin. Je » viens me sacrifier pour vous : je ne » doute pas que la fin de mon discours » ne soit celle de ma vie. Je m'y suis » consacré ; je mérite au moins en cette » faveur un silence profond. Je vous le » demande : je n'avancerai rien que je ne » sois prêt à prouver. Ecoutez.

» Votre Reine, opprimée par une ca- » bale tyrannique & prête à périr par » l'ordre d'un Usurpateur, pour récom- » pense de vous avoir si sagement gou- » verné, a cru devoir chercher son salut » dans la fuite, & confier ses peines se- » cretes à un Prince qui compâtit à ses » douleurs. Le Roi d'Angleterre mon » maître, aussi généreux que puissant, est » celui qu'elle est venu secrétement im- » plorer. Il s'est fait un devoir de la re- » cueillir dans ses Etats, & de protéger » son innocence & ses malheurs. Après » avoir appris ce qui les occasionne, il » s'est persuadé qu'en se taisant, il parta- » geroit les crimes qui y ont donné lieu.

» C'eſt pour vous dévoiler ces terribles
» myſteres, ô Gaulois, que ce grand
» Monarque m'a choiſi: je viens de ſa part
» vous ſommer à recevoir une grande
» Reine, digne de la plus haute conſidéra-
» tion. Elle a été abuſée, il eſt vrai, pen-
» dant un temps conſidérable par une tra-
» me auſſi odieuſe qu'adroite: mais il n'a
» pas tenu à elle qu'elle ne l'ait anéantie,
» & qu'elle ne vous ait fait part des plus
» importans ſecrets. La crainte du dan-
» ger a détruit toutes ſes intentions, &
» en a empêché juſqu'ici le cours. A ſa
» place, le Roi mon maître m'envoie
» pour y ſuppléer. Je ſuis prêt de ſcel-
» ler les vérités que je vais prononcer
» de mon ſang. Prêtez-moi une nouvelle
» attention, ô Gaulois. Un inſtant va
» vous déſabuſer.

» Vous êtes ſéduits, vous êtes trom-
» pés, ô généreuſe Nation; vous obéiſ-
» ſez à un Prince qui n'eſt pas le vôtre:
» il a été ſuppoſé à la mort de celui qui
» devoit l'être, par une nourice auſſi

» intéreſſée qu'adroite. Elle s'eſt re-
» connue en mourant, a déteſté ſon cri-
» me, & en a demandé grace; ſon aveu
» ſigné de ſa main, & les témoins qui
» l'ont confirmé ſont les preuves de
» cette fatale vérité, & ne permettent
» pas d'en douter. Cet acte authenti-
» que eſt entre les mains de *Necalbo-*
» *lane*, qui abuſant de la confiance & des
» bontés de la Reine, s'en eſt emparé.
» Elle exiſte; elle eſt ici préſente: qu'elle
» paroiſſe devant mes yeux, elle n'oſera
» le conteſter. Pour l'Héritier de ce Trô-
» ne, c'eſt *Télivot*, fils de *Coutinfere*,
» grand-Maître des Sceaux. C'eſt à ce
» Roi légitime, tout enfant qu'il eſt,
» que je ſuis envoyé; & c'eſt à lui que
» je remettrai la lettre de mon Roi, &
» à ſon Conſeil, quand il en aura un,
» que je communiquerai d'autres ſecrets:
» en attendant, ô Gaulois, liſez mes
» pouvoirs; l'on va vous les délivrer
» avec un détail plus étendu de tout ce
» que je viens de rapporter. »

A peine l'Ambaſſadeur finiſſoit-il ces mots, que tous les gens de ſa ſuite jetterent à la fois un nombre prodigieux d'Ecrits dans l'Aſſemblée. L'émotion ne fut pas auſſi ſubite qu'elle auroit dû l'être, parce que l'Ambaſſadeur n'avoit pas été généralement entendu : mais à peine le précis de ſon diſcours fut-il paſſé, que le murmure devint général. Le Roi, qui ne ſavoit encore ce qui l'occaſionnoit, fut ſurpris de la confuſion qui augmentoit à chaque inſtant. *Croſeliveſgol*, qui en démêla bientôt la cauſe, ordonna à *Dearchealb* de veiller à la ſûreté du Roi, & de le conduire dans ſon appartement. Pour ce généreux ſujet, il s'avança dans la confuſion, accompagné des gardes du Trône. Suivez-moi, s'écria-t-il; on attente ici au reſpect que l'on doit au Roi. Tout Ambaſſadeur, de quelque Puiſſance qu'il vienne, qui manque à celle à laquelle il eſt envoyé, & qui cabale contre ſon autorité, mérite non-ſeulement qu'on déroge à ſes droits, mais même une pu-

nition convenable. En proférant ces mots & d'autres ſemblables, *Croſeliveſgol* & les ſiens avançoient inſenſiblement vers le Miniſtre du Roi d'Angleterre. Il l'entrevit qui attendoit avec une tranquillité incompréhenſible l'effet de ſes pernicieuſes menées : mais le monde qui l'avoit accompagné n'imitoit pas ſon exemple, & ſe montroit en état de défendre leur maître, & de repouſſer la force par la force. L'exemple de *Croſeliveſgol*, qui mit le ſabre à la main, & qui fondit ſur eux, fut bientôt ſuivi, non-ſeulement des gardes du Trône, mais encore d'une partie de l'Aſſemblée. En vain l'Ambaſſadeur & ſa ſuite auroient-ils voulu ſe défendre, c'étoit fait d'eux. Le commencement du combat en avoit déja été un triſte augure : plus de vingt des Conjurés étoient d'abord tombés ſans vie autour de leur Chef. Un moment plus tard, ce Miniſtre ſuppoſé d'Angleterre payoit de ſon ſang ſa témérité. Mais qui oſoit s'attendre à ce qui arriva ? Arrêtez, *Cro-*

ſeliveſgol, s'écria tout-à-coup le faux Ambaſſadeur en arrachant une barbe qui lui couvroit le viſage ; arrêtez & reconnoiſſez la Reine des Gaules ſous ce déguiſement. Veux-tu tremper, perfide, ta main profane dans le ſang de tes Rois? A ce cri, à cette vue, le Gouverneur & les ſiens deviennent éperdus. Un ſilence morne & profond ſuccede à la confuſion ; chacun s'empreſſe pour être le témoin d'un événement auſſi prodigieux. *Rocvalbinelle*, car c'étoit elle-même, profite de cet inſtant ; qu'on me ſuive, continua-t-elle avec ce ton qui impoſe, & auquel on étoit accoutumé d'obéir : il eſt temps de ſe faire connoître. A peine a-t-elle prononcé ces mots, que plus de mille perſonnes de l'Aſſemblée l'environnent & marchent après elle. *Croſeliveſgol* l'obſerve ; elle prend le chemin de l'appartement du Roi. Il tremble du deſſein qui la guide ; & dans la crainte de ne pouvoir parvenir avant elle à l'appartement de ſon Prince, il fait ſigne à ceux qui

l'accompagnent, & prend un autre chemin : ſecond ſujet d'effroi : le Palais eſt inveſti & rempli de créatures affidées à la Reine ; elles s'oppoſent à ſon paſſage : il faut combattre. Il ſe préſente avec fureur, force les obſtacles, & arrive, par un endroit à lui ſeul connu, à l'appartement où il avoit tant de raiſon de vouloir pénétrer.

Un moment plus tard, *Tanitbudan* périſſoit. La Reine, malgré les puiſſans efforts de *Dearchealb* & de ceux qui combattoient ſous ſes ordres, malgré la valeur même du Prince, auſſi courageux qu'on pouvoit l'attendre du plus terrible ſoldat, avoit forcé le paſſage, abatu ou mis en fuite tous ceux qui prenoient la défenſe de ſon Fils, & faiſoit ſes efforts pour parvenir juſqu'à lui : le ſeul *Dearchealb* le couvroit encore de ſes armes. Ce Prince, à la vue de *Rocvalbinelle*, étoit reſté immobile. Ce reſpect auquel il étoit accoutumé, ce nom de Mere trop reſpecté, lui avoit ôté, en lui glaçant

ſant les ſens, les armes de la main. La terrible Reine veut en profiter pour conſommer ſes deſſeins criminels : elle s'approche ; elle leve le bras armé d'un poignard ; *Dearchealb* venoit de tomber dans ſon ſang ; c'en étoit fait : *Tanitbudan* à découvert alloit recevoir le coup. Mais *Croſeliveſgol*, ſon cher *Croſeliveſgol*, ſurvient dans cet inſtant : il entrevoit le danger ; il vole à lui, & il ſe jette vivement entre le Prince & la Reine : il pare le coup, le reçoit à ſa place, & tombe à leurs pieds. *Rocvalbinelle* veut redoubler, & achever ſon crime ; mais un des gardes qui avoient ſuivi le Gouverneur, l'obſerve, & d'un coup de ſabre ſépare de ſon corps ce bras criminel. La Reine tombe à la renverſe, en jettant un cri de déſeſpoir & d'horreur.

Pendant que cette ſanglante Tragédie ſe jouoit dans le Palais, les Emiſſaires de la Reine conſommoient, par ſes ordres, les projets de la conjuration qu'elle méditoit depuis ſi long-temps. Tous les

Chefs du nouveau Conſeil furent égorgés dans leurs maiſons : les priſons où étoit détenu *Vetubeali* furent ouvertes, & ce Priſonnier, que le Roi n'avoit encore pû ſe réſoudre de faire périr, fut poignardé & jetté au peuple. La ſédition que les Conjurés ſouffloient par tous les diſcours qui pouvoient l'entretenir, s'alluma, & fit paroître dans ce jour funeſte toutes ſes horreurs. Preſque tous les membres du gouvernement précédent, comme ceux qui régiſſoient alors, furent enveloppés indifféremment par l'affreuſe proſcription.

Chaque particulier profita de cette effroyable occaſion, pour aſſouvir dans le ſang d'un ennemi ſon reſſentiment & ſa haine : enfin le maſſacre eſt général, & jamais conſpiration ne s'eſt déployée avec plus de fureur.

Necalbolane fut avertie heureuſement à temps. Sans une ſage prévoyance, elle étoit la premiere des victimes que la Reine avoit réſolu d'immoler : mais elle avoit

de tout temps ménagé des Amis, & employé ſon crédit pour les mettre en place, afin de s'en ſervir dans le beſoin. Le Gouverneur de la Citadelle, non-ſeulement lui devoit la ſienne, & lui étoit dévoué, mais même l'aimoit depuis quelques années. A peine eut-elle vent de l'émeute du Palais, qu'elle fut le trouver, lui demanda aſile, & lui promit de la part du Roi une récompenſe diſtinguée en cas qu'il voulût être fidèle, & mériter ces graces offertes. Cet Officier qui ſavoit, comme tout le Royaume, ſon crédit & ſes eſpérances légitimes, l'aſſura qu'elle étoit la maîtreſſe abſolue du fort, & qu'il ne s'y feroit que ce qu'elle y ordonneroit. Elle fit plus d'un uſage de cette docilité : c'eſt ce qu'on verra dans un moment.

Cependant *Tanitbudan*, délivré par la généreuſe action de *Croſeliveſgol* de la déteſtable entrepriſe de ſa Mere, profita de cet inſtant pour prendre la fuite, & pour ſe ſouſtraire aux nouveaux coups qu'elle

ordonnoit hautement qu'on lui portât. Il ſe retira par le même chemin qu'avoit pris ſon Gouverneur pour le ſecourir. A peine étoit-il ſorti de ſon appartement, qu'il rencontra un Officier à la tête d'une troupe, qui lui apprit la retraite de *Necalbolane*, & l'ordre qu'il avoit reçu de ſa part de venir le dégager du péril qu'il couroit, de l'en arracher, & de le conduire dans la citadelle, où elle s'étoit retirée, & dont elle s'étoit heureuſement emparée, pour lui aſſurer cet aſile. Le Prince profita avec joie d'un ſecours ſi peu attendu, & il fut ravi de devoir à cette Maîtreſſe chérie un office auſſi précieux. Il ne fut pas peu ſurpris de rencontrer à chaque pas des ſignes du bouleverſement général qui agitoit ſa Cour; & ce ne fut pas ſans courir mille dangers qu'il parvint enfin à ſe mettre en ſûreté.

La ſédition dura trois jours & trois nuits. Pendant tout ce temps la fureur, la rage & la mort déſolerent à la fois ſa capitale. *Necalbolane* & le Roi n'en pu-

rent juger que du haut des tours de leur aſile, où les cris funeſtes & plaintifs des habitans de la ville parvenoient juſqu'à eux. Enfin le quatrieme, tout parut tranquille, & vers la fin du jour un Héraut ſe préſenta à la porte de la citadelle, avec une lettre adreſſée au Gouverneur, écrite par les ordres de la Reine. Cette Princeſſe, malgré ſa bleſſure, avoit été ſi bien ſervie par les ſiens, qu'elle s'étoit rendu maîtreſſe abſolue de la ville : tout y fléchiſſoit ſous ſes loix ; la ſeule citadelle ne reconnoiſſoit point ſa puiſſance. Cette lettre avertiſſoit le Gouverneur, d'ouvrir promptement ſes portes à la garniſon qui ſe préſentoit, ſous peine d'être puni comme rebelle. L'on apprit par une déclaration du Conſeil, incluſe dans le même paquet, qu'il s'étoit tenu la veille une Aſſemblée générale des Etats du Royaume, où des témoins reſpectables avoient dépoſé contre *Tanitbudan*, & vérifié l'acte de ſa ſuppoſition & les droits du véritable Héritier de la cou-

ronne ; qu'en conſéquence *Telivot* avoit été reconnu le vrai Roi par les Etats, après avoir été prouvé que *Tanitbudan* étoit un Prince véritablement ſuppoſé ; & la Reine fut déclarée Régente juſqu'à ſa majorité.

Necalbolane ne fut pas peu ſurpriſe de ces terribles nouvelles ; elle en frémit juſqu'au fond de l'ame. Le Gouverneur du fort ne ſavoit à quoi ſe réſoudre ; & le Roi, quelque confiance qu'il eût en ſa Maîtreſſe, balançoit ſur le parti qu'il avoit à prendre : *Croſeliveſgol*, le fidele *Croſeliveſgol* lui manquoit. Il fut cependant décidé dans le Conſeil ſecret qui ſe tint à cette importante occaſion, qu'on retiendroit la déclaration, & qu'elle ne ſeroit pas divulguée, juſqu'à ce qu'on eût pris des arrangemens convenables à l'épineuſe ſituation où l'on ſe trouvoit, dans la crainte que les troupes de la citadelle ne fiſſent des réflexions ſur ces nouvelles importantes, & ne vouluſſent s'y conformer.

Quelque terrible que fût pour le Roi le changement qui venoit d'arriver, il s'en conſoloit par les preuves certaines & récentes de la tendreſſe de la jeune *Necalbolane*. En effet, elle ne ceſſoit dans ſes entretiens avec lui, de lui jurer une conſtance éternelle : Quand même il ſeroit poſſible, diſoit-elle dans ces momens terribles, que tout votre Royaume vous méconnût & vous abandonnât, je réſiſterois ſeule, & ſacrifierois juſqu'à ma vie pour conſerver la vôtre. Il ſuffit que vous ayez eu l'intention de m'aſſocier à votre auguſte ſort, pour que je le partage, à quelque extrêmité qu'il pût dégénérer. Oui, cher Prince, je vous le répete, ajoutoit-elle tendrement, je ne vis que pour vous : je vais travailler à vous en donner les marques les plus poſitives : tranquilliſez-vous ſur mes ſoins. La Reine en vain vous perſécutera; je ſais des moyens aſſurés de vous délivrer de ſes fureurs, & d'anéantir tout ce qu'elle a fait juſqu'ici : quel-

ques jours ſuffiront pour y parvenir.

De pareils diſcours donnoient une confiance extrême à *Tanitbudan*, & augmentoient de plus en plus ſa paſſion. S'il avoit pu dès ce temps lui mettre ſa couronne ſur la tête, l'ambition de cette belle Fille auroit été bientôt ſatisfaite. C'étoit la réponſe ordinaire du Roi. Jamais on a aimé avec autant de vivacité qu'aimoit ce Prince. Il faiſoit de ſa paſſion ſon objet le plus doux; & tout, juſqu'à ſes propres intérêts, en étoit oublié.

Si ce malheureux Prince paroiſſoit avoir autant d'indifférence pour un Trône dont on le dépoſſédoit, la Reine ne négligeoit rien pour y affermir celui que ſa politique y avoit placé. Malgré la bleſſure qui la retenoit dans ſon lit, elle ne ceſſoit de donner des ordres, pour qu'il ne manquât rien à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Elle avoit choiſi un jeune Favori, qui ne cédoit en rien à ſon prédéceſſeur pour l'habileté. Ce nouveau Miniſtre étoit le gendre de *Vetubeali*, &

il devoit ſon élévation à la perfidie de ſa femme ambitieuſe, qui avoit trahi ſon propre pere, comme il a été dit, pour élever ſon mari à ſa place. C'étoit dans ſa maiſon, où *Rocvalbinelle* cachée avoit combiné les effets de la conjuration qui avoit eu lieu ; & le ſtratagême de l'Ambaſſade étoit dû à l'imagination de ce nouveau Favori. Il n'avoit pas été difficile à l'un & à l'autre de parvenir à l'exécution de leurs funeſtes projets. Ils avoient mis de leur côté tout ce qui pouvoit en aſſurer le ſuccès. Les tréſors que la Reine avoit accumulés & mis à couvert depuis long-temps, pour s'en ſervir dans l'occaſion, répandus à propos au dedans & au dehors du Royaume, lui avoient gagné tous ceux qui devoient lui être utiles dans l'occurence qu'elle méditoit ; & lorſqu'elle eut donné les grands coups, il ne lui fut pas difficile de ſe les rendre favorables par le pouvoir ſouverain dont elle s'étoit emparée ſi bruſquement. Sa maladie ſeule retardoit l'exé-

cution de deux points qu'elle s'étoit propoſés, & qui lui paroiſſoient les plus importans. La réduction de la citadelle qu'elle avoit fait bloquer, & dont la priſe la rendoit maîtreſſe du ſort de *Necalbolane* & de *Tanitbudan*, étoit le premier; & le ſecond, qui n'étoit pas d'une conſéquence moins grande, la tête de *Croſeliveſgol*, ce ſujet trop fidèle, que le haſard avoit ſouſtrait à ſes ordres & à ſa cruauté.

Sans le ſuccès de ces deux entrepriſes, ſa ſituation ne lui paroiſſoit pas trop ſûre. *Necalbolane* étoit ambitieuſe & adroite, avoit eu autrefois ſes ſecrets, & pouvoit par-là beaucoup nuire à ſes deſſeins. *Tanitbudan*, qu'elle ſavoit adoré de ſes peuples, devoit naturellement trouver des créatures, prouver le faux de la ſuppoſition, & remettre les choſes dans le premier état. A l'égard du Gouverneur, il n'étoit pas moins à craindre: ſa réputation, ſon crédit & ſon affection pour *Tanitbudan*, étoient des armes puiſ-

ſantes dont elle craignoit les coups redoutables & les ſuites. Tant de raiſons de réuſſir dans ces deux entrepriſes lui faiſoient mettre tout en œuvre pour ſe mettre dans le cas de n'avoir rien à appréhender de tous les côtés. Voilà ſur quoi rouloit ſon travail avec ſon Favori, dans les intervalles que lui laiſſoit ſa maladie : l'on verra bientôt de quelle maniere elle ſe conduiſit pour le mettre au point qu'elle s'étoit propoſé.

Tandis que cette Reine politique & cruelle cherchoit les moyens d'aſſurer ſa tranquillité par la perte de ceux dont on vient de parler, l'ambitieuſe *Necalbolane* faiſoit réflexion au parti qu'elle devoit prendre. Elle avoit été déjà ſommée deux fois d'ouvrir les portes de la Citadelle, avec promeſſes flatteuſes, en cas de ſoumiſſion, & des menaces horribles ſi elle refuſoit d'obéir. C'étoit à elle ſeule qu'on s'adreſſoit, parce qu'on ſavoit ſon empire ſur le Roi, & que tout fléchiroit à ſes ordres lorſqu'elle feroit tant que d'en

donner. Le Gouverneur de la citadelle, qui occupoit, dans le cœur de cette Belle, une place bien avantageuſe, lui conſeilloit de ne pas ſe décider légerement, & lui remontroit bien ſérieuſement les riſques qu'elle avoit à courir, & tous les ſiens, en cas que la Reine, irritée de ſes refus, ſe rendît maîtreſſe du fort malgré elle. Ces conſidérations faiſoient beaucoup ſur l'eſprit de *Necalbolane*: mais ſes propres intérêts, peu ſatisfaits en ſe rendant trop aiſément, la retenoient, & la déterminoient à ſe faire acheter. Pour ce qui étoit des égards qu'elle devoit avoir pour le Roi, à qui elle faiſoit tant de proteſtations, ils n'entroient plus en rien dans ce qui devoit être décidé. Elle regardoit alors ce Prince comme un jeune homme ſans autre titre que celui de ſa dépoſition & de ſes malheurs: à quoi lui auroit-il été propre? Il ne pouvoit plus rien. A ſon ambition? En perdant ſa couronne, elle perdoit l'eſpoir de la partager avec lui. Le

ſeul parti qui lui reſtoit, étoit de le faire ſervir à rendre ſa condition plus avantageuſe. Tels étoient ſes projets ſecrets : la nuit étoit le temps choiſi pour en raiſonner ; & le Gouverneur de la place étoit, de toutes ſes perfidies, le confident diſcret & chéri.

Le Nain de la Reine, créature fidele de *Necalbolane*, fils de ſa nourice, & qui depuis n'avoit pas quitté cette ambitieuſe Fille, étoit le tiers de ces conſeils ſecrets. Si la nature l'avoit rendu un de ſes avortons, il en étoit dédommagé par un eſprit auſſi étendu que ſon corps l'étoit peu. C'étoit ce même eſprit qui l'avoit rendu agréable à la Reine, & qui lui avoit fait obtenir une charge qui l'attachoit à elle de très-près. Sa reconnoiſſance pour *Necalbolane*, à qui il devoit ce qu'il étoit, lui avoit fait ſacrifier ſa fortune, comme on l'a vu, pour la ſuivre dans ſa fuite. Mais ſa fidélité pour le Roi, & ſa propre probité, l'emporterent par deſſus tous les autres égards. Il garda

le ſilence, tant qu'il n'apperçut point, dans la confiance qu'on avoit en lui, de deſſeins contraires aux intérêts de ſon Prince; mais dès qu'il crut qu'ils étoient léſés, il imagina qu'il devoit tout ſacrifier pour que le Roi en fût inſtruit.

La crainte de ſe compromettre en parlant à ce Prince de jour, lui fit imaginer de lui donner un rendez-vous la nuit, pour le mettre au fait des choſes qui ſe paſſoient. Dans ce deſſein il lui coula adroitement un billet dans la main, par lequel il l'avertiſſoit de l'attendre dans ſon appartement; lui promettant qu'il feroit ſes efforts pour s'y trouver, afin de lui faire part, aſſuroit-il, de ſecrets particuliers & importans. Le Roi l'attendit la nuit ſuivante avec une impatience extrême. Il ne pouvoit imaginer la nature de ces ſecrets. Beaucoup de conjectures furent tirées à ce ſujet, ſans que pas une d'elles ſe rapportât à la cauſe qui les produiſoit. Lorſque le préjugé & la confiance ſont dans toute leur force, il eſt

bien difficile qu'elles laiſſent le jugement ſain : c'eſt ce qui arriva au Roi. A peine put-il croire ce que le Nain lui rapporta. Il crut d'abord que des mécontentemens de ſa part contre *Necalbolane*, occaſionnoient les mauvais offices qu'il vouloit rendre à une Maîtreſſe ſi fidele & ſi tendre, & qui juſques-là lui avoit tant donné de preuves de zele & de parfaite affection. Il ne put même s'empêcher de laiſſer entrevoir au Nain ſa défiance. Juſte Ciel ! s'écria ce ſujet fidele ; ſe peut-il que mon Roi me croye capable de lui en impoſer ! Plût au Pere de la lumiere que mon rapport ne roulât que ſur de ſimples conjectures, le danger n'en ſeroit pas auſſi manifeſte ! N'en croyez pas, ô Prince trop crédule, continua le Nain, votre ardeur pour une perfide qui ne ſe guide que par des vues d'intérêt & d'ambition, & qui vous ſacrifie. Prenez de juſtes meſures pour vous dérober de ces lieux ; vous y courez des périls évidens : mais ſi vous perſiſtez dans votre incrédulité, ſouffrez

du moins qu'on vous perſuade. Ah! comment cela ? repartit le Roi avec impatience. En me ſuivant, reprit le Nain: je puis vous introduire ſecrétement dans un cabinet voiſin de celui de *Necalbolane*; le Gouverneur y eſt actuellement enfermé: de-là vous pourrez tout entendre & tout voir..... Je vous prends au mot, interrompit le Prince avec précipitation: il eſt trop important que je juge d'une pareille perfidie par moi-même, pour que je n'en ſaiſiſſe pas les moyens avec empreſſement. Le Nain, ſans répliquer davantage, prit une bougie, marcha devant le Prince, & après l'avoir fait paſſer par des détours à lui ſeul connus, il l'enferma dans un cabinet vitré, où il jugea bientôt par lui-même qu'on ne lui en avoit pas impoſé.

Necalbolane & le Gouverneur de la citadelle, qui ſe croyoient ſeuls, ſe livroient aux témoignages d'une tendreſſe réciproque. Le Roi ne put douter, par ce qu'il entrevit, de la perfidie de cette

Fille. Il ſuffit, dit le Prince au Nain qui étoit à côté de lui : retirons-nous. Après ce que je vois & ce que j'ai éprouvé de la part de ma Mere, je ne puis douter que toutes les Femmes ne ſoient des monſtres & des cœurs dénaturés. Je jure auſſi par le Pere de la lumiere, continua-t-il en levant les yeux au ciel, que jamais elles ne me ſeront de rien, & que ſi je ſuis jamais le maître de leur faire reſſentir mon indignation, je ne les épargnerai pas. Après ce ſerment il ſuivit le Nain, & rentra dans ſon appartement, accablé de reſſentiment & de douleur.

Voilà la premiere cauſe de l'antipathie de *Tanitbudan* pour les Femmes : (dit l'Original de cette Hiſtoire admirable) dès ce moment il les prit dans une averſion qui n'a jamais eu d'égale. Ce qui ſuivit peu de temps après, le confirma dans ces ſentimens de haine, & fut la ſource fatale de la cruelle proſcription où il les condamna dans la ſuite. La tradition de ce temps, que nous avons tou-

jours ſuivie exactement, en continue ainſi le détail.

Tanitbudan, convaincu par ce dernier trait de perfidie, qu'il n'étoit pas en ſûreté dans le fort, crut devoir tenter toutes ſortes de moyens pour en ſortir. Le Nain, dont il venoit d'éprouver la fidélité, fut le ſeul confident de cette entrepriſe. Elle parut d'abord d'une difficulté ſans pareille. Les troupes étoient dévouées au Gouverneur; *Necalbolane* gardoit les clefs du fort: comment après ces précautions oſer entreprendre de ce côté? Pour le peuple qui étoit reſté fidele au Roi, à quoi pouvoit-il lui ſervir? Il n'étoit pas en aſſez grand nombre pour l'emporter ſur une groſſe garniſon aguerrie, & qui l'auroit haché en pieces au moindre ſignal de nouveauté & de rébellion: il n'étoit donc pas poſſible de rien tenter de ce côté. Le Roi en convenoit & commençoit à déſeſpérer de pouvoir réuſſir: mais le Nain ſpirituel propoſa un moyen qu'il aſſuroit infaillible. Je connois, dit-il au

Roi, un Officier de votre chambre qui m'eſt fort attaché, & que je crois très-propre à vous ſervir dans l'occaſion préſente. Il eſt dans une étroite intelligence avec la Femme du Gouverneur, qui l'aime tendrement. Il n'eſt pas poſſible que cette Femme, engagée par ſon Amant à prêter la main à votre évaſion, n'embraſſe avec joie ce moyen de vous être utile, ſur-tout lorſqu'elle ſaura le chagrin qu'en doit reſſentir *Necalbolane*: elle la hait à la mort: la cauſe n'en eſt pas difficile à deviner. Si vous m'en croyez, Seigneur, nous tenterons cette voie, continua le Nain: elle ne peut manquer de réuſſir.

Le péril étoit trop évident pour héſiter à tenter ce moyen. Le Roi permit au confident de ſes peines d'haſarder cette entrepriſe, en lui avouant cependant qu'il n'y comptoit pas beaucoup, dès que l'intrigue ne pouvoit ſe pratiquer ſans qu'on eût recours à un ſexe en qui, diſoit-il, il ne pouvoit plus avoir de con-

fiance. La ſuite prouva encore qu'il ne s'étoit pas tout-à-fait trompé.

La Gouvernante, à laquelle on parla dès le même jour, parut accepter avec joie la propoſition de faire évader le Roi, & promit ce qu'on pouvoit attendre d'elle pour y réuſſir. Sous ce prétexte elle ſe fit rendre compte de tout ce qui y avoit rapport, s'aboucha même ſecrétement avec le Prince, & ſe montra ſi zélée à le ſervir, qu'il ne douta plus du ſuccès de l'entrepriſe. L'heure de l'évaſion fut priſe pour la nuit ſuivante: le Nain devoit s'emparer des clefs pendant le ſommeil de *Necalbolane*, les porter à la Gouvernante, & le Capitaine des portes gagné, conduire *Tanitbudan* juſqu'au lieu qu'il avoit choiſi pour ſe mettre à couvert de ſes ennemis.

Après de pareilles aſſurances, étoit-il poſſible de douter de la bonne-foi de cette Femme? Le Roi cependant y fut encore cruellement trompé. Le Capitaine des portes, qui étoit effectivement

entierement dévoué à la Femme du Gouverneur, dont le caractère voluptueux avoit autant d'Amans que d'Amis, étoit envoyé tous les jours à la ville par l'ordre du Gouverneur, pour s'informer de ce qui ſe paſſoit à la Cour. Comme la citadelle étoit bloquée par les troupes de la Reine, cet Officier paſſoit par un ſouterrain ſecret, qui le rendoit dans un endroit écarté, & qui aſſuroit les intelligences pratiquées avec les principaux de l'Etat. La Gouvernante, au moins auſſi ambitieuſe que *Necalbolane*, ne fut pas plutôt informée que ſa Rivale méditoit les moyens de faire ſa paix avec la Reine aux dépens du Roi & de l'Etat-major, qu'elle réſolut de la prévenir, en la livrant elle-même à *Rocvalbinelle*, afin de ſe venger de ſes mauvais deſſeins, & des froideurs que ſon mari avoit pour elle, dont elle ſavoit qu'elle étoit la cauſe. Dans cet eſprit elle écrivit à la Reine, la mit au fait de ſa conſpiration, & aſſigna la nuit ſuivante pour lui remettre le Roi, la citadelle &

Necalbolane. Pour mieux assurer sa vengeance, elle dépeignit cette Fille avec des traits si criminels, que quand même elle n'auroit pas été mal à la Cour, il n'en faloit pas davantage pour la perdre entierement. Le Capitaine des portes qui fut chargé de ces dépêches perfides, eut le Gouvernement; en faveur des bonnes nouvelles dont il étoit porteur; & quoique la Reine eût la fiévre quand il arriva, elle ne laissa pas de faire connoître combien elle y étoit sensible. Malgré son abattement, elle donna tous les ordres convenables pour une aussi importante occasion, & ne voulut confier qu'à son Favori cette commission délicate.

Il s'agissoit d'un Fils qu'elle craignoit, & d'une Rivale qu'elle vouloit perdre; ç'en étoit trop: il faloit à son défaut un second elle-même: encore gémissoit-elle en secret, d'avoir été obligée d'y recourir.

La citadelle fut livrée à l'heure nommée. Le Roi, qui s'attendoit à être libre, ne fut pas peu surpris de se voir

chargé de fers, & d'apprendre à qui il les devoit. *Necalbolane*, accoutumée à tromper tout le monde, penſa ſe livrer au dernier déſeſpoir lorſqu'elle ſut qu'elle étoit au pouvoir de la Reine : pour le Gouverneur, ſon Amant, il ſe tranquilliſa lorſqu'il apprit que ſa femme étoit le mobile de cette révolution. Les meſures avoient été priſes avec tant de prudence, que cette importante réduction pour la Reine ſe fit ſans aucune effuſion de ſang.

Cependant *Croſeliveſgol* & *Dearchealb*, qui avoient été crus mort, reſpiroient encore, & ne devoient leur foibleſſe qu'à la quantité de ſang qu'ils avoient répandu. Un Concierge du Palais, attaché de tout temps au Gouverneur du Roi, & à qui il devoit la place qu'il occupoit, touché juſqu'au fond du cœur de l'état où il le trouva, voulut au moins lui témoigner ſa reconnoiſſance en prenant ſoin de ſes obſeques. Son devoir, qui l'obligeoit à faire emporter les morts de l'appartement

où s'étoit livré le ſanglant combat dont il a été parlé, fut cauſe de ſon ſalut. Un ſigne de vie que *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* donnerent lorſqu'on voulut les tranſporter, ayant fait reconnoître qu'ils reſpiroient encore, il réſolut de les faire porter chez lui, & d'en prendre ſoin. Le ciel bénit ſon humanité : *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* furent en peu de temps parfaitement rétablis ; & après en avoir marqué leur reconnoiſſance à leur libérateur, ils ſortirent de chez lui traveſtis, dans l'intention de riſquer de nouveau leur vie pour arracher leur Souverain aux périls évidens dont ils ſavoient qu'il étoit menacé.

Il étoit temps que ces fidèles ſujets reparûſſent. La Reine, malgré ſon abattement, qui la mettoit de jour en jour à la veille de mourir, vouloit, avant ſon trépas, jouir, diſoit-elle, de la conſolation affreuſe de ſe venger de *Tanitbudan*, ſous le pretexte d'aſſurer, ſuppoſoit-elle, le Trône chancelant à ſon ſucceſſeur.

ceſſeur. *Necalbolane* étoit la ſeconde victime qu'elle devoit s'immoler. Elle n'attendoit qu'un moment de convaleſcence pour ſe faire amener ces prétendus criminels ; parce qu'elle s'étoit réſervé l'horrible plaiſir de leur prononcer elle-même leur arrêt.

Croſeliveſgol, qui étoit ſecrétement inſtruit de toutes ces choſes par un des Miniſtres de la Reine qui lui étoit entiérement dévoué, & qui ſavoit avec quelle horreur cette Princeſſe enviſageoit ſa mort prochaine, imagina un moyen pour ſervir ſon maître, auſſi hardi que ſingulier. Il ſe traveſtit en Arabe, ſe peignit le viſage, & ſe fit annoncer à cette Princeſſe, comme un Philoſophe expert & verſé dans la connoiſſance de toutes les ſimples, qui venoit offrir ſon profond ſavoir à la Reine bleſſée, avec un eſpoir preſque certain d'arracher cette Princeſſe au trépas qui la menaçoit.

A peine *Rocvalbinelle* eut-elle entendu ces flatteuſes promeſſes, qu'elle ordonna

qu'on fît entrer cet homme admirable: un doux eſpoir s'étoit emparé de ſon eſprit; l'idée de vivre & de régner encore, la captiva. Approchez, s'écria-t-elle d'un ton de voix diſtinct, malgré ſa foibleſſe, dès qu'elle entrevit *Croſeliveſgol*: approchez, ô ſage Vieillard: venez rendre le calme à mon ame éperdue: je n'ai plus de confiance qu'à vous ſeul. Trop jeune encore pour enviſager avec fermeté les approches d'une mort cruelle, je meurs mille fois avant que de mourir. Si vous êtes aſſez fortuné pour prolonger mes jours, il n'y a point de récompenſes que vous ne ſoyez en droit de prétendre de moi: & je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'après ma guériſon je vous choiſirai pour mon premier Miniſtre, & que rien ne ſe fera dans le Royaume que vous n'y ayez conſenti.

Croſeliveſgol qui avoit pris toutes les précautions imaginables pour n'être pas reconnu, s'étoit réſolu de ne point parler, & de ne répondre que par un Inter-

prête : il avoit choisi *Dearchealb* pour cet effet ; il le suivoit, travesti comme lui : & comme il n'étoit point connu de la Reine, il ne craignoit point qu'il nuisît à son dessein.

A peine *Rocvalbinelle* eut-elle achevé de parler, que *Dearchealb* feignit de rendre, dans une langue imaginée, ce que venoit de dire cette Princesse. *Croselivesgol* fit répondre à la Reine qu'il ne pouvoit entrer en aucun détail avec elle, qu'elle n'eût ordonné à tous ceux qui étoient présens de se retirer. Elle avoit trop d'impatience de sa guérison, pour réfléchir à cette condition : l'ordre fut donné, avec défense même d'entrer dans son appartement, que le sage Vieillard & son Interprête n'en fussent ressortis. C'est ce que *Croselivesgol* desiroit. Il craignoit d'être reconnu trop tôt : il savoit combien l'Homme de Cour est adroit & clairvoyant, & il ne vouloit pas s'exposer à manquer son projet.

Lorsque le feint Arabe se vit en li-

berté, il fit demander à la Reine, par ſon Interprête prétendu, ſi elle permettoit qu'il commençât à s'inſtruire de l'état où elle étoit. Après qu'elle eut fait connoître que c'étoit le plus grand de ſes deſirs, il lui prit une de ſes mains, traça quelques figures avec ſa ſalive ſur ſon bras, & tira une boîte de ſa poche où étoit renfermée une glace, qu'il offrit à la Princeſſe, avec ordre de s'y regarder. Après qu'elle eut obéi à cette ordonnance extraordinaire, il lui fit dire qu'il alloit travailler à trouver la cauſe de l'empêchement qui ſe trouvoit à ſa guériſon; en lui faiſant ajouter qu'il n'étoit pas poſſible qu'il l'entreprît ſans l'avoir trouvée & ſans beaucoup de ſincérité dans les réponſes qu'il exigeoit d'elle à ce ſujet. La Reine, à laquelle ces préparations myſtérieuſes donnoient beaucoup de confiance, promit de ſe conformer en tout à ce qui ſeroit néceſſaire à ſon entrepriſe. *Croſeliveſgol* ne répondit rien à ce diſcours, & feignit d'examiner avec beau-

coup d'attention ſon miroir. De moment en moment il laiſſoit entrevoir des ſujets de ſurpriſe, murmuroit même entre ſes dents, & faiſoit en un mot toutes les démonſtrations d'un homme étonné & mécontent. La Reine, du fond de ſon lit, examinoit toutes ces choſes, & attendoit en tremblant le réſultat d'une conſultation auſſi particuliere. Elle ſe termina enfin. Le faux Arabe feignit de parler à *Dearchealb*, & celui-ci, après avoir fait une profonde révérence, rendit ce qu'on venoit de lui dire, au nom du feint Arabe, & s'expliqua en ces termes.

« Le cœur eſt le principe de la vie, » & ce qui en ſort l'entretient ou la dé- » truit, ſelon la qualité que les humeurs » y contractent pendant le ſéjour qu'elles » y font. Les corps qui environnent ce » mobile de notre exiſtence, peuvent » être endommagés, détruits même par » des accidens inopinés; mais ces acci- » dens ne deviennent dangereux que par » l'accélération de ces humeurs bonnes

» ou mauvaiſes, leſquelles, ſelon l'or-
» dre de la nature, viennent ſe porter
» au membre offenſé, & le guériſſent ou
» l'empirent, à proportion de l'un ou
» l'autre de ces titres. Ces maximes po-
» ſées, il en réſulte une conſéquence
» certaine, que ſi l'humeur qui eſt ſortie
» du cœur, & qui s'eſt portée au corps
» prétendu offenſé, eſt d'une qualité pure,
» elle rapprochera les parties éloignées
» par l'obtention, & opérera leur guéri-
» ſon. Si le contraire arrive, c'eſt-à-dire,
» que le ſang ſorte corrompu du cœur,
» & qu'il ſe rende à l'endroit offenſé, bien
» loin d'aider à réunir les corps ſéparés,
» il les éloigne, les corrompt, & ac-
» quiert un degré de malignité qu'il rap-
» porte à ſon principe toutes les fois
» qu'il y revient, & par cette fermen-
» tation fréquente le corrompt de telle
» ſorte, qu'il le détruit & l'anéantit entié-
» rement.

» Cette expoſition certaine de principe
» n'eſt faite que pour démontrer à la

» Reine, qu'on a pénétré les raiſons qui » s'oppoſent à ſa guériſon : raiſons ſi im- » portantes & d'un tel poids, que ſi elles » ſubſiſtent encore vingt-quatre heures, il » n'y a pas de remedes, quels qu'ils ſoient, » qui puiſſent empêcher une diſſolution » générale.

» La bleſſure de la Reine, quelque » conſidérable qu'elle ſoit, ſeroit fermée » & guérie depuis long-temps, ſans l'op- » poſition maligne des humeurs. Ces hu- » meurs ſont âcres, noires, & brûlées » par une paſſion tyrannique à laquelle le » cœur eſt en proie : l'on pénétre aiſé- » ment, que les deſirs dont elle eſt ac- » compagnée exiſtent depuis long-temps.

» L'on oſe aſſurer, que ſi la Reine » trouve les moyens de ſatisfaire un pen- » chant ſecret qui la domine, elle repren- » dra bientôt la vie qui ſemble vouloir la » quitter. Les remedes alors agiront, » le ſang ſe purifiera, la plaie ſe fermera, » & un long cours d'années ſuccédera aux » frayeurs d'un trépas prématuré.

» S'il arrivoit au contraire, par des rai-
» ſons timides ou forcées, que la Reine
» ne parvînt point à ſoulager le feu qui
» la brûle, le ſang achevera de ſe cor-
» rompre, ſa guériſon deviendra impoſſi-
» ble, & la mort s'enſuivra. L'on a tout
» dit. »

Dearchealb finit ce diſcours concerté avec un ton ſi impoſant, que la Princeſſe en frémit. Elle ne douta point que le feint Arabe ne fût un des plus habiles hommes de ſon ſiécle, puiſqu'il avoit ſi bien défini la ſituation de ſon ame. A cette réflexion ſe joignit une confiance aveugle, & un deſir extrême de lui faire un aveu général de l'affreux état où elle ſe trouvoit: Peut-être, diſoit-elle en elle-même, trouvera-t-il des moyens pour ſoulager le feu qui me dévore; que ſais-je s'il n'a pas des ſecrets infaillibles pour y parvenir. D'ailleurs, que riſquerai-je? Ne ſuis-je pas la maîtreſſe d'empêcher que ces ſecrets ne ſoient divulgués? La mort de cet homme, après que je ſerai

guérie, les enfermera dans ſon tombeau, & me mettra par-là à l'abri de ſon indiſcrétion. Après cette cruelle délibération, la Reine demanda à *Croſeliveſgol*, ſi elle pouvoit lui ouvrir ſon cœur, ſans courir riſque de ſe repentir de ſa confiance ? Le faux Arabe répondit par ſon Interprête prétendu, que le ſein de l'abyme éternel n'étoit pas plus impénétrable que le fond de ſon cœur, & qu'il répondoit de ſon Truchement, comme de lui.

Rocvalbinelle, feignant d'être raſſurée par cette proteſtation, entra dans le détail de ſa vie, & fit un aveu dénué de réflexion & d'excuſe d'un amour inceſtueux & criminel : elle aſſura qu'il étoit le principe de tous les maux qu'elle avoit reſſentis & cauſés depuis ſa naiſſance. Elle ajouta, que le peu d'eſpoir qu'elle avoit eu de le ſatisfaire, l'avoit métamorphoſé en la haine la plus terrible ; mais elle finit, en convenant qu'il triomphoit encore, & que l'idée ſeule de le voir partager, la

ſoulageoit, & étouffoit dans ces momens toutes les autres paſſions.

Après le vague rapport de ces choſes, puiſqu'il n'en déſignoit pas le principe, *Croſeliveſgol* demanda ce qui avoit pû empêcher, ſouveraine & aimable comme elle étoit, qu'elle n'eût ſatisfait ſa paſſion? *Rocvalbinelle* reprit, qu'une Rivale aimée avoit été le puiſſant obſtacle qui s'étoit oppoſé à ſes deſirs. A cet obſtacle le feint Arabe répondit, qu'il avoit un ſecret infaillible pour rendre l'objet de ſon amour ſenſible à ſa paſſion, qu'il lui en répondoit ſur ſa tête, & que ſi elle en vouloit faire l'expérience, il ſe flattoit, avant la fin du jour, de l'en convaincre : & pour l'engager à le croire, & lui faire connoître le fond qu'elle devoit faire ſur ſes promeſſes, il offrit, après l'opération faite de ſon ſecret ſur le mortel heureux qui l'enflamoit, de ſe remettre en priſon, & d'y recevoir la mort s'il en avoit impoſé.

La Reine, à cette offre, ſe mit à rêver

profondément. Il ſembloit que ſon ame, ſuſpendue entre la crainte & l'eſpérance, combattoit, & avoit peine à ſe réſoudre. Il ne fut pas difficile à *Croſeliveſgol* d'en pénétrer la cauſe. La propoſition qu'elle lui fit, de ſouffrir qu'on lui bandât les yeux pour le conduire à la priſon du Prince, & qu'il y fût ſeul, lui fit connoître que ſa politique ne l'abandonnoit jamais. Il feignit froidement que cette précaution lui étoit indifférente ; étant inutile, diſoit-il, de parler pour mettre en uſage ſon ſecret. Enfin cette entrevue ſe termina par un ordre ſecret qu'elle donna à un Miniſtre appellé, de le mener à l'endroit où étoit détenu *Tanitbudan*, avec les préalables dont on étoit convenu.

Croſeliveſgol s'applaudit en lui-même de cet ordre tant deſiré de ſa part : il commença dès-lors à bien eſpérer du ſalut de ſon cher Prince, qui juſques-là lui avoit paru ſi déſeſpéré. Il ne s'étoit traveſti & n'avoit imaginé le rôle hardi & ſingulier qu'il venoit de jouer chez la

Reine, que pour parvenir à l'entretenir en ſecret : il fut heureux que ſon déguiſement le fit ſi bien méconnoître ; ſans cela, la ſurpriſe & la joie que le Roi n'eût pu s'empêcher de témoigner lorſqu'il ſe fut nommé, auroit été préjudiciable, & fait peut-être échouer une entrepriſe qui juſques-là paroiſſoit ſi bien amenée. Sans la prudence ordinaire du ſage Gouverneur, qui avoit prévû à tout, en attendant pour cette reconnoiſſance que les témoins ſuſpects qui l'avoient conduit ſe fuſſent retirés, tout auroit peut-être échoué.

Cependant *Tanitbudan*, bien loin de prévoir une telle viſite, s'étoit figuré à l'abord de ſon Gouverneur traveſti ſi extraordinairement, que c'étoit un des miniſtres de la cruauté de la Reine, qui venoit conſommer les crimes de cette Princeſſe par ſon ordre, en lui donnant la mort. Mais de quels raviſſemens ne fut-il pas tranſporté, lorſqu'il ne put douter du bonheur qu'il avoit de revoir

un homme ſur qui il avoit tant de lieu de compter, & qui lui avoit donné des preuves ſi réelles de ſon affection ! Il ſe jetta entre ſes bras, & lui dit tout ce que l'amitié la plus tendre eſt capable d'exprimer. Il ne pouvoit ſe laſſer de le remercier de tant de preuves de zèle : Ne perdons pas un temps précieux, s'écria ce Miniſtre fidèle : quelques cheres que me ſoient les careſſes de mon Prince, je dois remettre à en jouir dans une occaſion moins ſuſpecte. Vous êtes prêt à périr, Seigneur ; je n'en ſuis que trop inſtruit. Apprenez les ſeuls moyens qui peuvent vous arracher à votre malheureux ſort. Après ces mots, *Croſeliveſgol* lui rendit compte du rôle qu'il venoit de jouer chez la Reine, & de l'eſpoir qu'il avoit que ſes deſſeins auroient un heureux ſuccès. Mais, Seigneur, pourſuivit le Gouverneur, il faut diſſimuler, flatter la paſſion de cette Princeſſe criminelle, & ſavoir vous obſerver. Tout ce que la Reine a fait juſqu'ici contre vous, ne tire

ſa cauſe que d'un amour outragé : il faut abſolument diſſimuler, je vous le répete, & feindre de ſe rendre. Il eſt d'une conſéquence extrême pour vous & pour moi, de ſavoir la perſuader. Que votre vertu ne s'allarme point ; elle ne court aucun riſque : l'état où eſt *Rocvalbinelle* ne lui permet pas d'exiger des choſes contraires à votre ſageſſe. J'employerai même la confiance qu'elle a en mon habileté prétendue, pour l'obliger, en vue de ſa guériſon, à réprimer l'ardeur de ſes deſirs. Perſuadez-vous bien, Seigneur, que ſi votre innocence ſouffroit de la conduite que je vous impoſe, je ſerois le premier à vous porter à la généreuſe réſolution de mourir, plutôt que d'oublier les ſentimens vertueux dont vous ne devez jamais vous écarter : mais n'étant point dans ce cas, il eſt non-ſeulement permis, mais même d'obligation, de tenter tous les moyens poſſibles pour vous arracher à l'affreux deſtin qui vous menace. Vous avez un peuple qu'on

vient d'égarer, & qui ſeroit malheureux: il faut le remettre dans la voie, & faire ſa félicité, en lui rendant un Roi qu'il a toujours aimé tendrement.

Quelque répugnance que *Tanitbudan* eût de feindre un penchant qu'il avoit en horreur, il ſe rendit à des remontrances ſi juſtes, & promit de ſe conduire ſelon les intentions d'un ſujet auſſi fidele. *Croſeliveſgol* ajouta tout ce qu'il crut propre à faire réuſſir ſon projet: enſuite il ſe fit reconduire chez la Reine, où il étoit attendu avec une impatience la plus vive. On avoit compté les momens de ſon abſence, & l'on fut tranſporté de ſon retour.

Eh bien! s'écria la Reine dès qu'elle l'entrevit, vos ſecrets opéreront-ils & prévaudront-ils enfin ſur la haine qu'on a pour moi? N'en doutez pas, Madame, reprit le faux Arabe, je continue à répondre du ſuccès; & dès ce moment j'oſe avancer qu'ils ont opéré. La Reine parut étonnée à cette aſſurance poſitive: enſuite elle ſe mit à rêver profondément.

Croſelivesgol ne ſavoit que penſer d'une méditation ſi longue, & commençoit à s'en inquiéter lorſque la Reine lui fit dire de paſſer dans l'appartement prochain, ayant, à ce qu'elle ajoutoit, quelques ordres à donner. Les faux Arabes obéirent. Ils ne douterent point que *Rocvalbinelle* ne voulût éprouver ſur le champ l'effet de leurs promeſſes. Un moment de réflexion, défiante comme elle étoit, avoit pu lui donner de l'inquiétude ; & il étoit naturel qu'elle s'en éclaircît.

Ce qu'ils avoient prévu ſe trouva conforme à leurs conjectures. La Reine, que la frayeur de la mort agitoit toujours au dernier point, s'imagina qu'en tentant les effets des promeſſes du feint Arabe, c'étoit en éloigner les approches. Pour cet effet elle donna ordre qu'on lui amenât le Prince, & elle attendit ſa préſence avec un trouble difficile à définir.

Mille inquiétudes lui roulerent alors dans l'eſprit à ſon ſujet. Que ferai-je, diſoit-elle

en elle-même, ſi l'Arabe ne m'a point flattée, & que ce Prince, trop cher à mon cœur, paroiſſe auſſi tendre qu'il m'a été cruel? Comment réparerai-je tous les maux que je lui ai faits? L'Etat, ſéduit par mes brigues, ſera-t il aſſez facile pour lui rendre une Couronne que j'ai prouvé qui ne lui appartenoit pas? M'en dédirai-je moi-même à la face de l'univers? Quand même je pourrois prendre cette humiliation ſur moi, m'en croira-t-on? Ah Ciel! que je ſuis malheureuſe, continuoit-elle; que de maux me ſuis-je préparés. En faiſant ces cruelles réflexions elle ne put s'empêcher de pleurer, & *Tanitbudan* en entrant fut le témoin de ſa douleur & de ſes larmes.

Quelque légitime que fût l'indignation du Prince pour une Mere qui lui avoit été ſi cruelle, & qui juſques-là lui avoit tant donné de ſujets de la déteſter, la bonté de ſon cœur ne put voir, ſans une eſpece d'attendriſſement, la triſte ſituation où elle étoit réduite. Cet enviſage-

ment ne contribua pas peu à donner à la diſſimulation qu'il devoit mettre en uſage, l'air naturel qui convenoit ſi bien pour perſuader. Il avança vers ſon lit avec une démarche ſi pénétrée & ſi attendrie de ſa ſituation, que *Rocvalbinelle* en fut tranſportée. Elle l'embraſſa avec une vivacité, qui ſervit à prouver le peu de fond qu'on doit faire ſur la haine lorſqu'elle eſt enfantée par l'amour. Cet amour reprit dans le cœur de la Princeſſe toute ſa puiſſance; & il ne s'en fut pas plutôt emparé, qu'elle réſolut de tout tenter, de tout mettre en uſage pour réparer les maux qu'elle avoit occaſionnés.

Rocvalbinelle, que ſon état préſent tranſportoit, oublia dans ce moment les triſtes projets qu'elle avoit formés contre l'Arabe prétendu: elle croyoit lui avoir trop d'obligation pour le conſerver davantage; elle penſa même, emportée par un mouvement plus fort que ſa cruauté, qu'elle devoit ſur le champ lui en marquer ſa reconnoiſſance. Elle prévint *Tanitbu-*

dan à ce ſujet, ſans lui expliquer quel en étoit le principe. Elle lui fit entendre, que cet homme étoit un Philoſophe habile & rare, dont les conſeils pouvoient lui être d'une grande utilité dans l'occaſion préſente, par la connoiſſance parfaite que ſa ſcience lui donnoit des choſes de l'avenir. Le Roi, qui aſpiroit du moins autant que la Reine à revoir ſon cher *Croſeliveſgol*, feignit d'entrer dans tout ce que cette Princeſſe lui dit, & s'offrit d'aller l'avertir lui-même. *Rocvalbinelle*, qui étoit bien-aiſe de dérober à ſa Cour ce qui ſe paſſoit, fut ravie de cette condeſcendance, y applaudit, lui apprit que le faux Arabe & ſon Truchement attendoient ſes ordres dans l'appartement prochain, & le pria de les avertir qu'ils étoient les maîtres de paroître en ſa préſence.

A peine *Tanitbudan* fut-il ſorti, que la Reine ſe trouva mal. L'agitation que lui avoit cauſé la préſence du Prince, fit naître une telle révolution dans tous ſes

ſens qu'elle n'y put réſiſter. Un friſſon général s'enſuivit, & une pâleur mortelle ſuccéda. Lorſque le Prince, *Croſeli-veſgol* & *Dearchealb* rentrerent, ils la trouverent comme une perſonne qui vient de rendre les derniers ſoupirs: quel embaras!

Croſeliveſgol, à cet aſpect imprévû, recula de deux pas. Nous ſommes perdus, Prince, s'écria t-il en ſe tournant vers lui, ſi la Princeſſe a payé le tribut à la nature, comme il n'y a que trop d'apparence. Je ne vois aucun moyen de parer les périls qui vous menacent, à moins que nous ne puiſſions gagner le Temple; alors le Grand-Prêtre ſauroit bien nous mettre à couvert du reſſentiment général, ſuccédant, ſelon les loix, à la régence du Royaume. Fuyons, Prince, fuyons..... Un ſoupir que jetta la Reine dans ce moment interrompit ce projet de *Croſeliveſgol*. Il fit ſigne au Roi de s'approcher, & le porta à lui dire des choſes flatteuſes, & à faire tous ſes

efforts pour la rappeller à la vie. Le Prince, qui ſentit la néceſſité de ce conſeil, s'y prêta avec empreſſement. *Rocvalbinelle*, frappée par un ſon de voix ſi cher, ouvrit les yeux. Approchez, *Tanitbudan*, s'écria-t-elle d'un ton bas & mourant: approchez, & rendez graces au Ciel avec moi, du changement extraordinaire qu'il vient de produire en moi. Il m'ouvre les yeux, m'éclaire, m'apprend enfin que je ſuis à la veille d'entrer dans le tombeau, & veut que je répare, autant qu'il m'eſt poſſible, tous les maux que je vous ai cauſés. Faites retirer l'Arabe: il eſt inutile qu'il ſoit inſtruit de ſecrets qui doivent pour jamais être enſevelis dans l'oubli. *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* s'éloignerent: enſuite la Reine continua en ces termes.

« Les inſtans ſont trop précieux, ô mon » Fils, lui dit-elle, pour vous faire un » portrait fidele de la ſituation cruelle » où je me trouve, & pour vous en rap» peller les funeſtes principes: je ne dois

» m'occuper dans ce terrible moment
» qu'à vous marquer le regret ſenſible que
» j'emporte au tombeau, de vous avoir
» trop aimé, & travailler promptement à
» réparer, s'il eſt poſſible, les maux
» funeſtes que je vous ai cauſés. Dans la
» crainte que mes dernieres intentions ne
» ſoient point ſuivies, apprenez de ma
» bouche les moyens que je vais tenir
» pour obliger l'Etat à vous reconnoître
» pour ſon Souverain. Je vais dicter un
» Teſtament, par lequel je détruirai tout
» ce que j'ai fait contre vous; en avouant
» mes crimes & mes complices, en vous
» reconnoiſſant pour mon Fils. Dans la
» crainte que des intérêts particuliers n'en
» dérobent la connoiſſance au peuple, je
» le ferai faire double, & je vous en dé-
» livrerai une copie moi-même, afin que
» muni d'une piece auſſi authentique &
» auſſi importante, vous puiſſiez deman-
» der au Grand-Prêtre, qui ſuccède après
» moi, la convocation des Etats géné-
» raux, & rentrer dans les droits dont

» ma fureur vous a dépouillé ſi criminel-
» lement.

» Il me reſte, ô *Tanitbudan*, à vous
» prier d'oublier mes crimes & ma mé-
» moire; l'un & l'autre vous doivent
» être en exécration : mais ſi les remords
» les plus terribles & le plus ſincere re-
» pentir ſont capables d'en diminuer
» l'horreur, j'ai lieu d'eſpérer, qu'à l'indi-
» gnation vous ajouterez la pitié. Adieu,
» Prince, adieu. J'exige de vous que vous
» ne me répondiez pas, & que vous me
» cachiez des pleurs dont je ne ſuis pas
» digne. »

Après ces mots la Reine médita un moment, enſuite elle ajouta encore au Prince, de renvoyer le faux-Arabe, & de lui dire d'attendre à ſa Cour l'effet de ſes promeſſes, & de l'aſſurer qu'elle ne laiſſeroit pas ſans récompenſe ſes ſervices. Ce fut alors qu'elle lui apprit en rougiſſant, que celui qui lui avoit porté un coup de poignard dont il avoit penſé périr, étoit une de ſes créatures, & qu'elle

avoit tenté tous les moyens poſſibles pour ſe défaire de lui. Après cet aveu terrible, qui prouvoit ſon repentir & ſa ſincérité, elle lui montra une porte ſecrete, placée à la ruelle de ſon lit, & elle lui déclara, que c'étoit un cabinet ſecret, dans lequel il devoit attendre de ſeconds éclairciſſemens. Vous y ſerez en ſûreté, continua-t-elle, juſqu'à ce que je vous aie remis l'acte que je vais faire dreſſer : après cela il faudra vous éloigner : & pour prévenir tout accident, je vais vous donner les moyens de le faire ſans que qui que ce ſoit puiſſe troubler votre retraite. A l'extrêmité du cabinet où vous allez vous renfermer, pourſuivit-elle, vous trouverez une trape, que vous découvrirez par le moyen d'un anneau de fer qui y eſt attaché : vous la leverez ; elle vous offrira un eſcalier ſecret, éclairé de lampes qui ne s'éteignent jamais. Ce degré vous conduira dans un vaſte ſouterrain, qui paſſe par deſſous la ville, & qui aboutit à un Hermitage, ſitué dans une

une forêt fort éloignée. L'Hermite qui s'y trouvera, ſera ſoumis à vos ordres, vous apprendra, quand il ſera temps, ce que vous devez faire, & vous l'employerez alors à ce qui conviendra à vos projets.

Rocvalbinelle, après ces mots, remit à *Tanitbudan* une petite caſſette qu'elle avoit ſous ſon chevet: Vous ne l'ouvrirez, lui dit-elle, qu'après ma mort: ne la perdez jamais de vue; elle renferme des effets dont vous aurez beſoin, & qui vous mettront en état de remonter ſur le Trône. Ces mots achevés, elle fit ſigne au Prince d'entrer dans le cabinet ſecret: enſuite elle appella du monde, & ordonna qu'on avertît un Miniſtre qui lui étoit entierement dévoué. Lorſqu'il fut arrivé, elle lui fit dreſſer le Teſtament dont elle étoit convenu, en garda une expédition pour elle, & mit l'autre à l'adreſſe du Conſeil, avec ordre de le porter, ſelon l'uſage, au Grand-Prêtre, après ſa mort.

Lorſque la Reine eut fait ces choſes, elle renvoya ſa Chambre, & fit le ſignal dont elle étoit convenu avec le Prince. Il reparut. Voilà le remede à tous les maux que je vous ai faits, lui dit-elle en lui remettant l'expédition qu'elle s'étoit réſervée; plaiſe au Pere de la lumiere, qui me confirme de plus en plus dans mon repentir, qu'il puiſſe les réparer. Après ces mots, *Tanitbudan*, attendri juſqu'aux larmes, reçut le dernier adieu d'une Mere auſſi malheureuſe que criminelle, & puis il ſe retira. Il ne tarda pas à trouver la trape déſignée; il deſcendit le degré, & arriva au bout d'environ quatre heures de marche, à l'Hermitage qui lui avoit été indiqué.

La Reine ne fut pas plutôt aſſurée de ſon départ, qu'elle envoya chercher le Grand-Prêtre du Soleil, auquel elle déclara qu'elle alloit ſe retirer dans le Temple des Reines, afin de méditer plus ſérieuſement ſa fin prochaine; ce qu'elle n'avoit pas voulu faire, diſoit-elle, ſans

lui en donner avis. Ce Miniſtre contint la joie ſecrete que lui donnoit cette nouvelle : il feignit au contraire un dehors affligé, & crut même devoir ſuppoſer une eſpérance de guériſon. *Rocvalbinelle*, ſans ſe donner la peine de répondre à ces flatteuſes idées, le pria de ne point retarder les ordres qu'il devoit donner en conſéquence de ſa charge, afin que les Filles de Diane ſe trouvaſſent prêtes dès le même jour à la recevoir.

Deux jours après cette retraite, la Reine ſe trouva ſi mal, qu'on ne douta point qu'elle ne fût à la veille de ſa fin : elle arriva le même ſoir, après avoir été tourmentée de convulſions ſi horribles, & qui la défiguroient de telle ſorte que perſonne n'oſoit l'enviſager.

Le Grand-Prêtre, ſelon les loix du Royaume, qui le mettoient par cette mort à la tête des affaires de l'Etat, ſortit du Temple, accompagné de ſes Miniſtres & d'une multitude innombrable de peuple, & ſe rendit à la Grand'Salle

du Palais, où il devoit prendre poſſeſſion du miniſtère. *Telivot*, conduit par la Grande-Prêtreſſe du Temple, ſe mit ſur le Trône, & reçut par les mains du Miniſtre du Soleil le Teſtament de la Reine. Après que ce Prince l'eut mis ſur ſa tête, & l'eut baiſé, ſelon l'uſage, il le rendit au Grand-Prêtre. Un Héraut alors cria à haute voix, qu'on alloit faire la lecture de cet acte, & exigea le ſerment accoutumé. Après que le nouveau Roi & l'Aſſemblée eurent baiſſé la tête, en ſigne de ſoumiſſion pour les ordres poſthumes qu'on alloit expliquer, le premier Miniſtre ouvrit le Teſtament, en fit reconnoître à tous les membres du Conſeil le caractère & la ſignature, & en commença la lecture. Mais à peine eut-il achevé le premier article, qui en contenoit le ſommaire, & par lequel la Reine déclaroit hautement, que *Telivot* ne ſuccédroit à la Couronne qu'après la mort de *Tanitbudan*, ſon fils & légitime héritier; à peine cet article fut-il entendu, que la

Prêtreſſe de Diane ſe jetta ſur le Teſtament, l'arracha, le mit en piéces, en s'écriant avec fureur, que cet acte étoit ſuppoſé, & que *Telivot* étoit le ſeul Souverain des Gaules.

Le Grand-Prêtre, offenſé d'une pareille violence, prit la Prêtreſſe aux cheveux, la foula aux pieds, & jura par le feu ſacré dont il étoit dépoſitaire, que l'acte qu'elle venoit de mettre en morceaux, lui avoit été remis par ſon grand-Maître des Sceaux, & qu'il contenoit des vérités conſtantes qu'il ſavoit depuis longtemps. La Grande-Prêtreſſe, qui s'étoit relevée, lui cracha au viſage, le traita de Moine, injure atroce dans ce temps-là, & répondit, qu'elle périroit plutôt que de ne ſe pas venger. Le Conſeil ému ſe leva, & vint ſéparer les combattans : on opina enſuite ſur l'importante matière qui troubloit l'Aſſemblée, & il fut décidé, qu'on ne conſtateroit rien ſans un plus ample informé ; en ajoutant, qu'en attendant que le Ciel permît de manifeſ-

ter ſa volonté ſuprême ſur l'incertitude du ſort de *Telivot*, l'autorité ſuprême reſteroit au Grand-Prêtre, & que rien ne ſe décideroit ſans ſes ordres ſouverains.

Le Peuple, qui fut bientôt inſtruit de ce qui venoit de ſe paſſer, parut fort agité, & ſe mit à murmurer hautement de ſe voir journellement en proie à de nouveaux maîtres. Il demanda avec fureur la convocation générale des Etats du Royaume, afin, prétendoit-il, qu'elle lui donnât un Souverain en état de le gouverner, & qu'elle abolît abſolument à l'avenir le titre de Régent, déclarant qu'il ne vouloit plus être gouverné par d'autre que par ſon propre Roi.

Croſeliveſgol étoit le mobile ſecret de cette émeute populaire. Il avoit aſſiſté, ſans ſe faire connoître, à l'aſſemblée qui avoit été ſi infructueuſe à *Tanitbudan*. Dans l'incertitude du ſort qu'on lui deſtinoit, il vouloit lui préparer les voies de remonter ſur ſon Trône. Il ne doutoit pas que les Etats généraux ne fuſſent ac-

cordés aux murmures du peuple : c'étoit-là où la liberté devoit régner, & qu'il vouloit la faire valoir pour ſon Prince. Son intention étoit de diſcuter lui-même ſes droits ; & il ne déſeſpéroit pas d'y réuſſir.

Tandis que ce ſujet fidele, aſſiſté de *Dearchealb*, travailloit à mettre en regne des droits légitimes, ce Prince recevoit des ſecours qui n'étoient pas moins efficaces. A peine la Reine avoit-elle payé le tribut à la nature, que l'Hermite qui lui avoit été déſigné, s'étoit préſenté à ſes yeux, & l'en avoit averti. Il ouvrit alors la caſſette myſtérieuſe & tant recommandée : il n'y trouva que des clefs, & un écrit. Il ne ſavoit que penſer d'un pareil préſent, après l'avoir imaginé tout autre : mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie, après la lecture de ce billet ! Il lui indiquoit des moyens infaillibles, non-ſeulement pour remonter ſur le Trône, mais encore pour ſe rendre le plus grand Roi & le plus puiſ-

ſant de l'univers. A la joie qu'il en conçut, il ajouta une réſolution inébranlable de ſe rendre ſi abſolu, qu'il ne ſeroit jamais dans le cas des révolutions qu'il avoit eſſuyées : &, perſuadé par ſa propre expérience, que les pratiques du ſexe étoient les cauſes de toutes les diſſenſions civiles, il confirma le ſerment qu'il avoit déjà fait de lui faire une guerre ſi terrible, qu'il ne ſeroit jamais en état de le faire repentir de ſa facilité.

Tanitbudan, guidé par l'habile Hermite, ſe rendit ſecrétement à la Capitale, & y attendit l'ouverture des Etats généraux, qui devoit ſe faire le mois ſuivant. *Croſeliveſgol* ne fut pas longtemps ſans apprendre l'arrivée du Prince : l'Hermite intriguant, qui travailloit ſourdement à lui faire des créatures, & à lui retrouver celles que les circonſtances préſentes obligeoient de ſe tenir cachées, déterra bientôt ce ſujet fidele. *Croſeliveſgol* fut tranſporté de joie lorſqu'il ſe

vit encore réuni avec ce cher Pupille, l'objet de tous ses vœux ; cette joie fut au comble, en apprenant l'espoir certain qui assuroit la réussite de ses desseins.

Malgré les cabales & les intrigues de la Grande-Prêtresse, l'ouverture des Etats généraux se fit, & *Tanitbudan* y fut admis à prouver. *Croseliveſgol*, qui parloit pour lui, n'ayant pas voulu qu'il parût lui-même, fit la lecture du Testament de la Reine, en expliqua & commenta les articles, nomma les faux témoins qui avoient signé pour la fausse supposition, produisit leurs contre-lettres à ce sujet, insérées dans le Testament, & demanda qu'ils fussent interrogés en particulier, selon l'instruction secrete attachée au corps de l'acte de la Reine. Après que toutes ces formalités eurent eu lieu, *Croseliveſgol* demanda un sauf-conduit pour le légitime Roi, afin qu'il vînt lui-même constater, par une preuve inconteſtable, sa naissance & son droit.

Cette derniere demande parut ſi juſte, qu'elle fut accordée unanimement.

Tanitbudan étant averti de ces apparences favorables, ſe preſſa de paroître. Il le fit avec un air ſi majeſtueux & ſi grand, & la prévention avoit été de tout temps ſi générale en ſa faveur, que toute l'Aſſemblée battit des mains, en ſigne d'applaudiſſement à ſon arrivée. Le parti contraire voulut inquiéter ces bonnes diſpoſitions ; mais ce Prince demanda audience avec une fermeté ſi noble & ſi impoſante, que le murmure ceſſa, & tout le monde ſe prépara à l'entendre parler. Il le fit en ces termes :

« Je ne viens pas ici, ô Gaulois, » pour juſtifier des doutes qui doivent » être ceſſés, & encore moins pour vous » demander un Trône qui m'appartient. » Mon droit & ma naiſſance me l'ont » donné depuis long-temps. Je ne » paroîs que pour vous accorder des » graces, & pour récompenſer une fidé- » lité que vous m'avez conſervée dans

» le fond de vos cœurs, & contre la-
» quelle vous n'avez agi que parce que
» vous y avez été obligés par des évé-
» nemens ſupérieurs.

» Si je paroîs cependant m'abaiſſer à
» vouloir bien donner ici une preuve
» évidente de ce que je ſuis, & de
» mon droit inconteſtable au Trône, ce
» n'eſt pas à mes vrais ſujets que j'im-
» pute cette humiliante obligation; je
» les connois trop bien pour les en
» ſoupçonner; je le fais pour confondre
» ces eſprits ſéditieux qui ſe plaiſent
» dans la confuſion & dans la révolte,
» afin qu'après une derniere amniſtie,
» que je veux bien leur accorder en
» faveur de la tranquillité de mes bons
» ſujets, je déploie à mon tour ſur eux
» de juſtes rigueurs, & des punitions
» proportionnées à leur crime de trou-
» ble & de ſédition. Une objection ſeule
» que je vais faire au Prince qu'on a
» mis à ma place, à la Grande-Prêtreſſe,

» au Grand-Prêtre, au Conſeil, à la
» Brigue ſecrete, enfin à tous mes Peu-
» ples, ô Gaulois, va décider de votre
» ſort & du mien ».

En achevant ces mots, *Tanitbudan* s'écria avec la même majeſté dont il venoit de s'énoncer, qu'on lût hautement un article qui avoit pour titre, en lettres d'or, le *Secret Royal*, qui conſtatoit, en cas de doute, le véritable Héritier de la Couronne. Vous y verrez, continua le Prince, ces paroles que je prononce, pour démontrer à tous ſi je ſuis inſtruit des uſages de mon Royaume. Voici les propres paroles de cet article important.

Le véritable Héritier de l'Empire des Gaules eſt celui qui ſait où ſont renfermés les tréſors de l'Etat. Il eſt défendu de l'obliger à révéler ce myſtere. Il paſſe de Roi en Roi, & n'eſt appris que par un Codicile ſecret, attaché au Teſtament que le Grand-Prêtre & le Conſeil conſervent

ſous autant de clefs qu'il a de membres, pour le remettre cacheté au Roi au jour qu'il eſt déclaré majeur.

Voici pour l'occaſion préſente, continua *Tanitbudan*, & comment les Loix fondamentales de l'Etat s'expliquent. *S'il arrivoit qu'un événement imprévu rendît équivoque la ſucceſſion à la Couronne, & que deux Princes s'en diſent à la fois Héritiers, on choiſira celui qui offrira de mettre trois cens mille hommes ſur pied, pour faire la guerre aux Romains, qui abolira tous les ſubſides pendant dix ans, qui payera toutes les dettes de l'Etat, qui fera une gratification extraordinaire aux troupes, & qui, pendant trois ans conſécutifs, donnera une fête de taureaux pendant les jours conſacrés au Culte du Soleil.*

Voilà l'article, continua *Tanitbudan*, tel que vous l'allez voir dans les archives : ouvrez & liſez; & voici, pourſuivit le Prince en ſe frappant la poitrine, celui qui remplira les conditions

preſcrites : y en a-t-il quelqu'un ici, ajouta-t-il, qui puiſſe en dire & en offrir autant ? Répondez : j'ai tout dit.

A peine *Tanitbudan* eut-il ceſſé de parler, que toute l'Aſſemblée jetta un cri général, qui diſoit : Vive *Tanitbudan* notre vrai Roi ! Vive le grand Prince ! Qu'il regne à jamais ! Vîte ; ôtez : ce que le peuple diſoit en montrant *Telivot*, qui pleuroit. *Tanitbudan*, qui s'apperçut par ces mots qu'un zele trop vif avoit porté pluſieurs de la Cour à arracher le jeune *Telivot* du Trône, où la Grande-Prétreſſe vouloit en vain le retenir, accourut, le prit entre ſes bras, le careſſa tendrement, & lui dit qu'il ſe conſolât, que la Couronne étoit toujours à lui ; qu'il la lui conſerveroit, lui ſerviroit de Pere, & qu'il le formeroit pour le bonheur de ſon peuple. Ces diſcours & cette action généreuſe firent redoubler les applaudiſſemens : on trouva tant de bonté & d'humanité dans ce procédé compâtiſſant, qu'on ne ceſſa de l'admi-

rer, & de bénir l'heureux moment qui rendoit un Prince ſi accompli à l'Etat.

Le Roi, reconnu alors unanimement pour tel, fut placé ſur le Trône, reçut les hommages de tous les Corps de l'Etat, & fut porté en triomphe au Palais. Le premier acte d'autorité qu'il fit en fut un de juſtice & de clémence : il donna une amniſtie générale à tous ſes ennemis, fit ouvrir les priſons, & exila ceux dont les crimes ne leur permettoient pas de reſter dans le Royaume. *Necalbolane*, qui ſe trouva de ce nombre, fit en vain ſes efforts pour obtenir une entrevue avec le Prince, dans l'eſpérance ſans doute de le fléchir, ou de reprendre cet empire dont elle avoit tant abuſé : mais le refus abſolu qu'on lui en fit lui ayant ôté tout eſpoir, elle en conçut une telle rage, qu'elle ſe donna un coup de poignard, & mourut en vomiſſant des blaſphêmes affreux contre celui qui l'avoit réduite à cette horrible extrêmité.

Bien éloigné que le rapport de cet

événement tragique fît remarquer ſur le viſage du Roi quelqu'impreſſion de triſteſſe, l'on entrevit au contraire, avec ſurpriſe, qu'il en reſſentoit de la ſatisfaction. L'on excuſa ce qui paroiſſoit dans cette occaſion un manque d'humanité, & on le rejetta ſur les ſujets importans qu'il avoit d'avoir la mémoire de cette fille en horreur. Les actions des Princes, quelque ſecretes qu'elles ſoient, tranſpirent toujours, & ſont non-ſeulement examinées de leurs moindres ſujets, mais même approuvées ou condamnées, ſelon leurs bonnes ou leurs mauvaiſes qualités.

Cependant *Croſeliveſgol*, qui étoit tranſporté de la joie la plus vive, & qui ſe préparoit à remplir la premiere place du Royaume, à laquelle il avoit été nommé, avec tout le zele & l'affection dont il étoit capable, ne put s'empêcher de témoigner au Roi ſon inquiétude au ſujet des promeſſes faſtueuſes qu'il avoit faites à l'Aſſemblée générale des Etats. Il en étoit d'autant plus ſurpris, qu'il

paroiſſoit, par les ordres que le Prince venoit de donner au Conſeil, qu'il ſe mettoit en état de les acquitter avec la derniere exactitude. Il ne ſavoit que penſer de cette conduite & du ſilence du Prince à cette occaſion.

Quelquefois il ſe perſuadoit que *Tanitbudan* étoit poſſeſſeur des tréſors cachés de l'Etat; mais lorſqu'il faiſoit réflexion qu'à la derniere guerre contre les Romains les fonds à peine avoient ſuffi pour cette expédition militaire, & que la Reine, pendant ſa Régence, imaginoit tous les jours des voies nouvelles pour ſuffire à ſes dépenſes extraordinaires; il rejettoit bien vîte cette idée, & revenoit à penſer que *Tanitbudan* avoit imaginé cet artifice pour faire décider abſolument l'Aſſemblée en ſa faveur.

Enfin, cet embaras ceſſa un jour après la tenue du Conſeil. Le Roi l'arrêta comme il en ſortoit, par la main, & lui demanda, en ſouriant, s'il ſe préparoit à remplir les engagemens qu'il avoit contractés. Il

venoit d'aſſigner cent mille ſequins de gratification à ſes troupes, ſomme exorbitante dans ce temps-là, & trois cens mille pour faire une levée de deux cens mille hommes. *Croſeliveſgol*, qui jugea, à l'air content avec lequel le Roi lui tint ce diſcours, que ce Prince étoit ſûr de ſatisfaire à tous ces grands projets, lui répondit, avec une ſincere joie, qu'il n'avoit plus aucune inquiétude, & qu'il jugeoit à cette queſtion que tout étoit prévu. Le Prince acheva alors de s'ouvrir entierement à lui, en lui apprenant le ſecret que la Reine lui avoit remis, & dont elle n'avoit eu connoiſſance elle-même que quelques mois avant ſa mort. Je ne vous en ai pas encore fait la confidence, ajouta le Roi, parce que j'étois bien-aiſe de juger par moi-même de la vérité de cette déclaration importante: je me ſuis tranſporté pendant la nuit dans l'endroit déſigné; j'ai ouvert, ſelon mes inſtructions, le caveau où eſt renfermé le tréſor: mais quelle a été ma ſurpriſe, ô mon cher *Croſeli-*

veſgol ! Un baſſin d'or d'une profondeur de ſix toiſes, rempli de ce métal, m'a offert des moyens légitimes de devenir un des plus grands Rois de la terre. A peine ſemble-t-il qu'on y ait déja touché. Jugez après cette vue, des réflexions que j'ai dû faire, ô mon cher Gouverneur, & ſi j'ai lieu de me conſoler de tous les maux que j'ai ſouffert.

Croſeliveſgol parut comblé de cette certitude, & touché, on ne le peut pas davantage, de la confiance parfaite de ſon cher Prince. Il vouloit la pouſſer au point de lui montrer ſon tréſor ; mais ce ſujet fidele s'y oppoſa. Il ſuffit, Seigneur, lui dit-il, que je connoiſſe toute l'étendue de votre confiance ; mais il ne me convient pas d'en méſuſer : ſouvenez-vous que votre ſecret eſt d'une telle importance, qu'il ne doit jamais être confié. Le Roi ſentit, par ce peu de mots, combien *Croſeliveſgol* étoit digne de la place où il venoit de l'élever. Il ſe ſeroit trouvé

peu de Miniſtres auſſi retenus dans une pareille occaſion. Cette derniere preuve de ſon déſintéreſſement, de ſon affection & de ſa profonde ſageſſe, lui acquit, dans le cœur de ce Prince, un titre de conſidération, qu'il y conſerva juſqu'à la fin de ſes jours.

Tanitbudan, aidé par les conſeils de ce Miniſtre habile, devint dans peu de temps le plus grand de tous les Rois. Il fit une guerre ſanglante & cruelle aux Romains, les battit pendant dix ans, & les abaiſſa à un tel point, qu'ils furent obligés d'acheter la paix par les conditions les plus humiliantes : il étendit de tous les côtés ſes frontieres, & rendit tous les Rois voiſins ſes tributaires ; il devint enfin ſi abſolu & ſi redouté de ſes voiſins, que la tradition aſſure que jamais puiſſance n'a été comparable à la ſienne. Les ſuites de ſon regne en furent des preuves bien convaincantes. Il oſa tenter ce qui paroiſſoit impoſſible : c'eſt à ce détail que nous allons particuliére-

ment nous attacher; il eſt rempli de tant d'événemens extraordinaires, qu'ils ne ſauroient être trop enviſagés.

Tanitbudan ne ſe vit pas plutôt maître abſolu dans ſon Royaume, qu'il réſolut de ſatisfaire enfin l'averſion affreuſe qu'il avoit conçu pour les Femmes, depuis la perfidie qu'il avoit eſſuyée de *Necalbolane*. Ce ſouvenir n'étoit jamais ſorti de ſa mémoire, malgré ſes grandes occupations, qui auroient dû diſtraire ſon reſſentiment : il s'en occupoit ſans ceſſe; &, pour donner plus de poids à ſon indignation, il prenoit plaiſir à retracer à ſon eſprit ces douceurs jadis goûtées avec une ingrate, qui non-ſeulement le trompoit, dans le temps qu'elle lui juroit une ardeur éternelle, mais même travailloit à le perdre, pour prix des bonnes intentions dont il l'aſſuroit. A cette noirceur de caractere ſe joignoit tout ce qu'il avoit ſouffert de la Reine ſa mere, & toutes les intrigues criminelles qu'elle avoit miſes en uſage pour

le faire périr. Quelquefois il ſe perdoit dans ces réflexions. Aimer avec fureur, avec crime, & vouloir ſe délivrer de ce qu'on a tant aimé, ſe diſoit-il à lui-méme, eſt une contrariété dans le cœur qui ne ſe comprend pas, & qui eſt ſans doute le propre de ce ſexe perfide & ſcélérat. Si ce qui m'a dû le plus aimer, s'écrioit-il, a pu ſe porter à d'auſſi noires extrêmités, que feront celles à qui je ne pourrai plaire? Je ne ſuis pas ſurpris, continuoit-il, de tous les déſordres qui arrivent dans un Etat : ces Femmes trompeuſes n'en font-elles pas mouvoir tous les jours les reſſorts? Ne dois-je pas juger, par ma propre expérience, combien il eſt difficile de leur réſiſter, puiſqu'avec de l'indignation, malgré le dégoût d'une paſſion la plus criminelle, j'ai penſé ſuccomber, ſéduit par des careſſes attrayantes, & auxquelles il eſt ſi difficile de réſiſter?

Non, non, ô ſexe perfide, ajoutoit-il, vous ne vous jouerez plus d'un cœur

peut-être encore tout prêt à plier ſous vos coups. Loin des lieux de ma puiſſance vous lancerez des traits impuiſſans: vous gémirez en vain. Je veux que mon antipathie pour vous ſoit ſue de tout l'univers, & qu'en apprenant ce qui y a donné lieu, il ſache auſſi qu'il s'eſt trouvé un Roi aſſez puiſſant pour s'en venger, & pour l'exclure à jamais de ſes Etats.

Tanitbudan fut quelque temps à balancer ſur la maniere dont il devoit mettre en exécution les deſſeins qu'il avoit formés contre toutes les Femmes de ſon Royaume. Son extrême antipathie lui avoit fait naître la réſolution de les faire toutes exterminer dans une ſeule nuit; mais la crainte que cette violence, exécutée par ſes troupes, n'occaſionnât les plus terribles déſordres, le retint, fit retarder ce projet, & chercher des moyens plus doux de ſatisfaire à ſa haine. Ce moyen fut auſſi hardi que ſingulier. Il fit bâtir une ville, à

une lieue de ſa Capitale, dont il avoit tracé le plan lui-même, & dont la conſtruction des murs étoit d'une hauteur prodigieuſe. Il y employa tant d'ouvriers, qu'elle fut bâtie en quatre ans: elle étoit ſi grande, qu'elle pouvoit contenir la moitié des peuples de ſon Royaume. Lorſqu'elle fut achevée, il fit publier une déclaration à ſon de trompe, par laquelle toutes les Femmes & les Filles de ſes Etats, de quelque âge & de quelle condition qu'elles fuſſent, euſſent à ſe retirer, du jour de la date en un mois, en la grande ville qu'il avoit fait bâtir. Pour éviter toutes repréſentations à cette occaſion, il envoya des ordres à tous les Gouverneurs de ſes Provinces, de leur fournir des voitures pour les y conduire, & de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient pour faire ce voyage. La peine de mort étoit prononcée contre toutes celles qui contreviendroient à l'arrêt, ou qui tenteroient de ſortir du Royaume.

Tanitbudan

Tanitbudan avoit nommé pour Gouverneur de la nouvelle ville, appellée *Lodeorbarli*, juſqu'à nouvel ordre, *Dearchealb*, cet Officier fidele, qui lui avoit donné tant de preuves de ſon zele. Il avoit ordre de tenir un regiſtre exact de toutes les Femmes qui ſe rendroient dans la place, & il devoit au bout du mois le rapporter à la Cour, afin d'être vérifié avec le dénombrement général que le Roi avoit fait faire, & qu'il conſervoit pour cet effet.

Outre ces précautions, il avoit eu celle de faire conſtruire, en bâtiſſant la ville, un ſouterrain ſecret, par lequel il pouvoit ſe rendre de ſon Palais à *Lodeorbarli*, ſans que perſonne en pût avoir connoiſſance, afin de n'être point trompé ſur les rapports qui lui devoient être rendus.

Les troupes, qui étoient au nombre de trois cens mille hommes, entiérement dévouées au Roi, furent répandues dans toutes les Provinces du Royaume, & tinrent la main à l'exécution des or-

dres du Souverain. En vain cet arrêt inique & extraordinaire révolta-t-il tous les peuples & cauſa la derniere déſolation; il fut exécuté à la derniere rigueur. Au jour expiré, *Tanithudan* connut avec une ſatisfaction ſans égale, par la vérification du regiſtre du Gouverneur de *Lodeorbarli* avec celui de ſon dénombrement, qu'il n'y avoit pas une ſeule Femme dans ſon Royaume qu'il n'eût en ſa poſſeſſion.

Après cette importante exécution, il voulut prévoir à tout ce qui pourroit arriver dans la nouvelle ville, afin qu'aucune de ſes habitantes ne pût avoir commerce avec aucun homme du dehors. Il en retira *Dearchealb*, donna le gouvernement à ſa Nourice, Femme adroite, ſévere, & qui lui étoit entiérement dévouée, établit une police qu'elles devoient obſerver entr'elles, auſſi rigide que ſinguliere; nomma pour les Officieres les plus âgées, & mit pour toute loi la ſubordination entr'elles.

Afin que le ſoin de cette colonie femelle ne le détournât point de ceux de ſon Royaume, il fit avitailler *Lodeorbarli* pour trois ans, avec promeſſe qu'au bout de ce temps il continueroit toujours à donner les mêmes ordres, pour que celles qui y étoient renfermées ne manquaſſent de rien. Il vint lui-même aſſiſter à la fermeture des portes, en prit les clefs, & s'en retourna dans ſon Palais, avec une ſatisfaction qu'il n'avoit pas encore reſſentie depuis le cours de ſa vie. Les précautions les plus juſtes furent priſes pour ôter à tous ſes ſujets l'eſpérance de communication avec les priſonnieres de *Lodeorbarli* : outre la hauteur des murailles dont on a déjà parlé, un large foſſé, environné d'eau, en baignoit les murs; une ſpacieuſe eſplanade ſervoit de chemin couvert, & étoit bornée par de ſeconds murs, auſſi hauts que les premiers, & armés de pointes de fer aigues : dans ce prodigieux enclos étoient enfermés des Ours

& des bêtes féroces, qui ôtoient tout eſpoir de pouvoir y aborder.

Outre ces précautions cruelles, vingt mille hommes des troupes de la maiſon du Roi, dont les caſernes faiſoient les limites de la nouvelle ville, étoient relevées de trois mois en trois mois, & veilloient à toutes les entrepriſes formées, ou contre le Roi, ou contre *Lodeorbarli*. Il y avoit encore peine de mort pour tous ceux qui ſe trouveroient avoir paſſé les limites, & il n'y avoit aucune grace à eſpérer pour cette contravention.

Croſeliveſgol, que le Roi avoit envoyé à Rome avant que de mettre ſes projets en pratique, afin que la ſageſſe de ſes conſeils n'y mît point d'obſtacles, n'en fut pas plutôt informé, qu'il écrivit fortement au Roi, pour le porter à revenir de ſon reſſentiment contre le Sexe, & à rendre la liberté aux Femmes de ſon Royaume; en lui faiſant un long détail des ſuites que cette horrible violence occaſionneroit. *Tanitbudan* lui répondit,

qu'il n'y avoit aucune raiſon dans le monde qui pût le faire changer, & qu'il avoit une telle ſatisfaction d'avoir marqué ſon antipathie à ce Sexe perfide, qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût imité un jour de tous ſes voiſins.

Cependant les Gaulois, qui ne s'attendoient pas à être traités avec autant de tirannie par un Roi qu'ils avoient juſques-là aimé ſi tendrement, témoignerent, avec beaucoup de fierté & de hauteur, leur mécontentement ſur la proſcription de leurs Femmes & de leurs Filles. Sans la crainte des troupes dont leurs villes étoient remplies, il n'y avoit pas lieu de douter qu'ils n'euſſent porté leur reſſentiment juſqu'à la rebellion; mais contenus par cet égard redoutable, ils n'oſerent employer que de vaines tentatives: elles n'aboutirent qu'à en faire punir les Auteurs. Les plaintes & les murmures continuoient de toutes parts, & il n'y avoit pas de jour qu'on ne découvrît quelque nouvelle conſpiration.

Tant que les troupes reſterent fideles, le Roi n'eut aucune inquiétude ſur le murmure de ſes Peuples ; mais une de ſes Provinces s'étant révoltée entierement avec les gens de guerre qui devoient la contenir, il crut devoir s'y tranſporter en perſonne, & en faire un exemple ſévere. A peine fut-il en marche, ſuivi de troupes nombreuſes & affidées, que les rebelles lui envoyerent des députés pour implorer ſa clémence. Il leur fit grace aux conditions les plus fâcheuſes ; & pour les faire reſſouvenir de leur révolte, il les mit à la taille dont il les avoit affranchis le jour de ſa réinſtallation au Trône ; les priva du droit d'avoir des Femmes hors du Royaume, ſelon la tolérance de ſa déclaration ; leur fit défenſe à l'avenir d'en ſortir ſans des permiſſions expreſſes & ſignées de ſa main ; les taxa à une ſomme conſidérable ; & pour les mettre hors d'état de récidiver, leur fit ôter leurs armes, & les fit brûler dans un bucher qui fut dreſſé pour cet

effet dans les villes où ils s'étoient assemblés.

La capitale de la Province ayant refusé d'ouvrir ses portes, le Roi en fit former le siége, & la prit d'assaut le troisieme jour : en vain les assiégés implorerent-ils miséricorde ; ils furent tous passés au fil de l'épée, & la place réduite en cendres & détruite de fond en comble.

Si cet exemple affreux de la justice de *Tanitbudan* en imposa, il n'en aigrit pas moins les esprits. Ils n'osoient, il est vrai, se déclarer hautement ; mais leur mécontentement travailloit sourdement à faire périr leur Tyran : c'est ainsi qu'ils appeloient le Roi. L'on n'étoit occupé dans ces temps affreux qu'à punir ; & plus on reconnoissoit de coupables, plus le nombre en augmentoit. Des Ecrits couroient dans l'Etat, sans qu'on pût en découvrir les Auteurs : ces flambeaux de rebellion éclairoient le mécontentement général. On répandoit, que le Tyran vouloit détruire de fond en comble

la Monarchie, en empêchant le cours ordinaire de la génération. Les Peres, les Maris, pleuroient leurs Filles & leurs Femmes : enfin la déſolation étoit générale, & il n'y avoit pas lieu de douter qu'elle n'enfantât à la fin la ruine entiere du Roi, & celle de tout le Public.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque *Croſeliveſgol* arriva. Le Roi avoit ſi expreſſément défendu, ſous peine d'encourir ſon indignation, qu'on lui fît aucunes remontrances à ce ſujet, que perſonne juſques-là n'avoit oſé s'y haſarder. Le premier Miniſtre crut devoir tout riſquer dans une conjoncture auſſi délicate. On venoit tout récemment de découvrir une conſpiration, qui n'alloit pas à moins que de livrer l'entrée du Royaume aux Romains. Dans la même nuit vingt places fortifiées leur devoient être ouvertes, & dans le même inſtant il étoit réſolu d'égorger le Roi dans ſon propre Palais. L'Hermite que la Reine avoit donné en mourant à *Tanitbudan*,

comme un ſujet en qui il devoit avoir le plus de confiance, & qui, en conſidération du ſervice eſſentiel qu'il lui avoit rendu, en lui remettant l'acte précieux qui avoit contribué à ſa grandeur, avoit été fait Grand-Prêtre à la mort de ſon prédéceſſeur, étoit celui qui conduiſoit cette grande conjuration. Sans un miracle extraordinaire, qui permit que le feu prît au Temple du Soleil, le Roi étoit à jamais perdu. En volant au ſecours de ce ſacré Palais, on découvrit qu'il étoit rempli de Romains. Cette découverte anéantit les projets prochains; les ennemis furent taillés en piéces par la maiſon du Roi, & l'on apprit par un des Chefs, qu'on mit à la torture, cette trame auſſi bien conduite qu'elle étoit odieuſe. Le Temple fut détruit de fond en comble; le Grand-Prêtre & tous les ſiens punis du dernier ſupplice; & tous les Gouverneurs & ceux qui leur avoient prêté la main, écartelés, ſelon la loi de ces temps, qui puniſſoit les criminels de ce genre de ſupplice.

Croſeliveſgol, comme on vient de dire, profita de cet événement pour repréſenter au Roi combien il couroit de périls s'il ne rétractoit pas au plutôt une loi auſſi injuſte qu'elle étoit odieuſe. Mais à peine eut-il ouvert la bouche que le Prince lui impoſa ſilence, lui ordonna, avec un ton ſévère, de ne jamais lui parler en faveur d'un Sexe qu'il haïſſoit de plus en plus; fondant ſon aigreur ſur les projets criminels qui ſe manifeſtoient journellement, & dont les Femmes étoient, diſoit-il, la premiere cauſe. Le premier Miniſtre, au déſeſpoir de cette obſtination, attendit que *Tanitbudan* eût épuiſé tout ce qu'il avoit à dire ſur ce ſujet. Il eut tout le temps de préparer ſon diſcours, le Prince ne ceſſa que très-long-temps après, & il termina ſa déclamation, par jurer qu'il périroit, plutôt que de ſe relâcher en aucune façon de ſes rigueurs.

Croſeliveſgol profita de cet intervalle, & oſa reprendre ſes remontrances. Il épuiſa tout l'art de la perſuaſion pour le

convaincre, & pour le porter à uſer du moins de quelque tempérament dans une conjoncture ſi importante & ſi dangereuſe. Il ſe fonda ſur l'injuſtice d'une façon de penſer qui condamne tout un Corps en général, parce qu'un de ſes membres s'eſt dévoyé : il ſoutint avec fermeté, que s'il y avoit des Femmes perfides & déſordonnées, il s'en trouvoit auſſi de fideles & de chaſtes ; & cela étant, comme il en oſoit répondre, il étoit d'une tirannie odieuſe & cruelle, de confondre dans la punition l'innocente avec la coupable. *Tanitbudan*, qui dans ce moment ſe contint, & qui voulut bien deſcendre dans la juſtification de ſa conduite, convint de cette derniere propoſition, & avoua qu'en ce dernier cas il méritoit le blâme univerſel ; mais il revint à ſon ſens ordinaire, en ſoutenant que les qualités du Sexe étoient générales, & qu'elles ne portoient aucunes diſtinctions. *Croſeliveſgol* voulut s'appuyer d'exemples ; le Roi les rejetta, comme feints & ſuppoſés :

mais ſe voyant enfin preſſé par la raiſon & par des offres de prouver, il ſe leva en colere : Eh bien, s'écria-t-il après une ſorte de réflexion, convenons d'un moyen pour nous ſatisfaire l'un & l'autre. J'en imagine un infaillible, auquel j'attacherai des conditions, & ſans l'acceptation duquel je ne me rétracterai jamais. Ecoutez, ô *Croſeliveſgol* : je vous répete que je ſuis ſi ſûr que ma prévention eſt bien fondée, que je m'engage à remettre toutes les Femmes de *Lodeorbarli* en liberté, s'il s'en trouve une parmi elles qui n'ait point accordé de Faveurs. Aſſurément, on ne peut pas plus avancer : j'ai quatre millions mille & une Femmes d'enfermées dans cette ville ; mais je m'explique ; j'entends depuis l'âge de quinze ans juſqu'à l'âge où elles ſont ; & je ne comprendrai point encore ſous le nom de Faveurs celles qui ſont légitimes, ſelon les regles ſévères de notre culte. Voyez ſi la propoſition eſt raiſonnable, & ſi je crois être ſûr de mon fait. Mais qu'im-

porte? je veux bien en venir à cet accommodement en faveur de tant de bons ſervices que vous m'avez rendus. Je vous le répete encore; prouvez-moi une Femme ou une Fille ſage, je fais ma paix avec ce Sexe perfide, & je ceſſe de le perſécuter. Cependant, pour ne rien riſquer de mon côté, & afin que je ne me relâche d'aucun des droits que je me ſuis acquis, je condamne à la mort, *Croſeliveſgol*, toutes celles qui ſeront éprouvées, & qui ſeront dans le cas de ma propoſition.

Après cela ne m'en parlez jamais: je vous le défend ſous peine de la vie. Quelque cher que vous me ſoyez, je ne vous manquerai pas; je vous en avertis; auſſi-bien que de prendre garde, qu'en voulant ſervir ce Sexe que j'abhorre, vous ne travailliez, en acceptant l'épreuve, à le détruire entierement.

L'alternative parut cruelle au premier Miniſtre. Il étoit bien ſûr de ſon fait; mais il craignoit qu'en attendant celle qui

devoit prouver l'injuſtice de la propoſition, il n'en périt une grande quantité; & que ces nouvelles cruautés n'occaſionaſſent de nouvelles ſéditions. Il ne put s'empêcher de faire part de ſes idées au Prince : il s'en moqua. J'ai ſû tout riſquer juſqu'ici, s'écria-t-il, pour ſatisfaire ma haine; prétendez-vous que quelque choſe ſoit capable de m'intimider aujourd'hui ? Non, *Croſeliveſgol*, vous devriez mieux me connoître : cependant en votre faveur je veux bien deſcendre à une condeſcendance. L'exécution des coupables ſera ſecrete, & ne tranſpirera point : ce n'eſt pas-là le plus important; mais c'eſt la maniere de mettre l'épreuve en pratique qui doit être la plus embaraſſante. Plût au Pere de la lumiere, reprit *Croſeliveſgol* en ſoupirant, que le reſte fût auſſi facile ! Dès que vous voudrez commencer l'épreuve, Seigneur, vous n'aurez qu'à faire conduire, dans un appartement ſecret, celle ſur qui votre choix tombera : Votre Majeſté ne s'en

rapportera même qu'à elle ſeule, afin d'être plus ſûre de ſon fait : elle ſe traveſtira encore, s'il lui plaît, & propoſera elle-même, ſous ce déguiſement, ſes propres ordres, où me les confiera. *Le Roi*, dira-t-on, *m'ordonne N..... de vous avertir qu'il vous mande ici pour que vous ayez à rapporter fidelement, & avec ſincérité, ce qui vous eſt arrivé depuis l'âge de quinze ans juſqu'à préſent : en vous déclarant de ſa part, que ſi vous lui cachez la moindre Faveur que vous ayez accordée à perſonne, le Taliſman ſecret que Sa Majeſté porte ſur elle, & qui eſt ici préſente, a la propriété merveilleuſe, & terrible, de rendre noire ſur le champ la perſonne qui lui en impoſe, & de la faire mourir vingt-quatre heures après.* Jugez, Seigneur, continua *Croſeliveſgol*, ſi l'on oſera vous tromper, & ſi vous n'avez pas un moyen ſûr de vous ſatisfaire.

Cela eſt fort bien, reprit *Tanitbudan* : mais qui me répondra, *Croſeliveſgol*, qu'afin de faire prédominer votre ſenti-

ment ſur le mien, vous ne faſſiez ſavoir le ſecret de cette entrevue ? Ma probité, Seigneur, reprit le premier Miniſtre en regardant fixement le Roi : mais ſans y avoir égard, Votre Majeſté ne tient-elle pas elle-même ſon ſecret ? Qui peut aborder à *Lodeorbarli* ? ..... Il ſuffit, interrompit le Roi : cette réflexion eſt judicieuſe ; mais une autre ſurvient. Ne ſeroit-il pas poſſible qu'il ſe trouvât des Femmes qui aimaſſent mieux riſquer leur vie que de faire l'aveu de leur honteux déréglement ? La vanité humiliée eſt un cruel ſupplice pour ce Sexe orgueilleux : qu'en croyez-vous, *Croſeliveſgol* ? Répondez-moi.

Le Miniſtre parut un peu embaraſſé à cette objection : il ne l'avoit pas prévue ; mais il étoit trop habile pour ne pas ſe remettre aiſément. Vous êtes ſi pénétrant, Seigneur, reprit-il, qu'il eſt bien difficile, avec tant de vivacité, de vous répondre ſur-le-champ ; cependant on peut lever aiſément cette nouvelle

difficulté. Il n'y a qu'à ſuivre ma propoſition. Je ſuppoſe donc qu'une Femme craigne aſſez peu la mort pour aimer mieux l'enviſager, que de manquer de diſcrétion : il n'y a qu'à la combattre avec ſes propres armes, & lui dire que, puiſqu'il eſt poſſible qu'elle ſoit pure, vous avez trouvé enfin ce que vous cherchiez depuis long-temps, & qu'en cette conſidération vous la choiſiſſez pour lui faire part de vos Faveurs, & la rendre la plus heureuſe Fille de votre Royaume. Après cet exorde vraiſemblable, vous ferez briller à ſes yeux les richeſſes & tous les charmes d'une Favorite : ſi elle ſuccombe à ces promeſſes, elle vous a trompé & célé ſes déſordres; en ce cas elle mérite punition : ſi elle réſiſte au contraire, & ſi elle préfere la mort à l'éclat qui vous environne, & aux tréſors offerts, alors, Seigneur, alors, continua vivement *Croſeliveſgol*, elle eſt ſage, elle eſt fidele au culte, à ſon éducation, à ſes devoirs, & elle mérite,

en cette conſidération, que vous lui faſſiez grace, que vous récompenſiez ſa vertu, qu'en ſa faveur vous pardonniez à ſon Sexe proſcrit, & qu'enfin vous reveniez des cruels préjugés que vous avez contre lui.

Tanitbudan fut ſi frappé de ce diſcours, qu'il demeura ſans réponſe; & ſe mit à rêver profondément. En effet, la propoſition de *Croſeliveſgol* étoit ſimple, & pouvoit ſe prouver aiſément; il n'y avoit rien à y oppoſer. Non-ſeulement elle plut au Roi, mais même il réſolut de la mettre en uſage, pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur ſa perſévérance à perſécuter ce Sexe malheureux. Le moyen que vous m'offrez, dit-il à ſon premier Miniſtre, me paroît ſi naturel, que je veux bien m'en ſervir pour me guérir, s'il ſe peut, de mes préventions. Plaiſe au Pere de la lumiere, que je me ſois trompé! Mais s'il arrivoit, par un miracle dont je douterai toujours, qu'il ſe trouvât une

Femme aſſez réellement ſincere, & telle, par un plus grand prodige, que ſon hiſtoire l'annonçât auſſi réellement ſage, je vous avertis, *Croſeliveſgol*, que je n'en ſerai pleinement convaincu qu'après avoir mis en pratique tout ce qu'il y a de plus attrayant pour la ſéduire. Une jeune perſonne peut s'être conſervée pure pendant quelque temps, faute d'occaſion, ou parce qu'on ne s'y eſt pas bien pris pour la faire ſuccomber. Quelque répugnance que je me trouve pour jouer le rôle d'un Amant & d'un Séducteur, vous me verrez devenir l'un & l'autre, dès que le ſujet m'en paroîtra digne. Si trois ans d'attaques conſécutives ne me font pas obtenir d'elle la derniere Faveur, non-ſeulement je conviendrai que mon antipathie pour le Sexe étoit mal fondée, mais même je lui ferai grace; &, pour la rendre plus authentique, je couronnerai la vertu de celle que j'aurai éprouvée, m'uniſſant à elle par les liens les plus ſacrés. Voilà mes

projets, *Croſeliveſgol*, continua le Roi; ils répondent, ce me ſemble, aſſez bien à votre idée. Nous verrons dans peu qui s'eſt trompé, ou de vous ou de moi.

Le Miniſtre, à ſon tour, n'eut rien à répliquer à ce raiſonnement : il accepta l'alternative & les conditions. Elles étoient dures : chaque Femme examinée, autant de mortes, en cas d'aveu criminel de ſa part ; telles furent les conventions : il n'y avoit pas de grace à eſpérer en ce cas.

Tous les arrangemens pris, il fut convenu que, dès la nuit ſuivante, l'on commenceroit l'examen. Le rendez-vous fut donné par le Roi dans ſon appartement. *Dearchealb*, & deux autres perſonnes de confiance, furent nommés pour décider ſur les faits récités en cas de conteſtation entre *Tanitbudan* & ſon Miniſtre. C'étoient des juges ſans appel. Le Prince, équitable, voulut bien, comme partie dans cette cauſe célebre, s'ôter ſon propre droit. Voilà quels furent les arran-

gemens. Juſques dans le caprice de ce Souverain, on reconnoiſſoit un fonds de probité. Il avoit auſſi coutume de dire que la juſtice devoit toujours l'emporter ſur tous les autres intérêts : maxime bien reſpectable, & qui ne devoit jamais être oubliée.

Premiere & Dixieme

FAVEUR.

A PEINE les ombres de la nuit eurent-elles couvert l'hémiſphere, que *Tanitbudan*, accompagné de *Croſeliveſgol*, de *Dearchealb* & de ces deux autres perſonnes de confiance, deſcendit par une trape dans le terrein qui aboutiſſoit à *Lodeorbarli*. Ce Prince défiant avoit pris toutes les précautions poſſibles pour ne point compromettre ſon ſecret. Son premier Miniſtre en fut le ſeul dépoſitaire ; &, malgré le fond qu'il faiſoit ſur la fidélité de *Dearchealb* & de ceux qu'il avoit

choiſis pour le ſervir dans cette importante occaſion, il avoit pris la précaution de leur bander les yeux lui-même, & de leur attacher les mains derriere le dos, afin de leur dérober la connoiſſance du chemin par lequel il les conduiſoit : défiance qui prouvoit combien ce Prince étoit jaloux de ſon ſecret, & la crainte extrême qu'on ne le troublât dans ſes deſſeins.

Lorſqu'il fut arrivé dans la maiſon inconnue qu'il s'étoit réſervé dans *Lodeorbarli*, il tira de ſa poche le cahier qui contenoit les noms, l'âge & la demeure des Femmes de cette ville. Commençons par les Femmes connues, s'écria-t-il en ſouriant, à faire notre épreuve ; je me perſuade que nous apprendrons de belles choſes. Qu'en dites-vous, *Croſeliveſgol*, continua-t-il ironiquement? Trouverons-nous cette Femme ſage & fidele dans la jeune Cleonice? Ah! Seigneur, repartit *Croſeliveſgol*, je vous paſſe celle-là : il eſt inutile que vous

vous donniez la peine de l'entendre. Tout le monde ſait qu'elle a fait juſqu'ici trophée de ſes déſordres, & que, ſans reſpect du nœud qui l'attache à ſon Epoux, elle a oſé s'attacher publiquement un Amant.

(*a*) L'aventure de la ruelle de ſon lit, dans laquelle s'étoit jetté Valentin, lorſque le Mari ſurvint tout-à-coup, a fait trop de bruit, pour ne pas donner le dernier coup à ſa réputation expirante.... Et la belle Gelinette, interrompit le Roi.... Laiſſons-la encore, Seigneur, continua le premier Miniſtre. Ses foibleſſes pour un Médecin (*b*), ne ſont ignorées de perſonne. Voyons donc, s'écria le Roi, ſi la petite Vagnis vous plaira davantage. Encore moins, reprit *Croſeliveſgol*; elle eſt trop humaine, & proteſte qu'elle ne peut voir quelqu'un à

(*a*) 1. Faveur.

(*b*) 2. Faveur. Attribuée à Madame la Comteſſe de.... qui a mieux aimé ſe brouiller avec ſon Mari & le quitter, que de lui ſacrifier ſon Amant.

ſes genoux ſans en être attendrie juſqu'aux larmes. Un jour un Homme de rien ayant gagé avec un de ſes Amis qu'il en ſeroit reçu favorablement, ſe préſenta à elle l'épée à la main, avec aſſurance que, ſi elle n'avoit pitié des tourmens que ſa beauté lui faiſoit ſouffrir, il ſe la paſſeroit au travers du corps. La jeune Vagnis effrayée, l'aſſura qu'elle ne ſeroit jamais la cauſe de la mort d'aucun homme, & traita celui-ci, dit-on, favorablement (*a*).

Après ces traits, Seigneur, s'écria *Croſeliveſgol*, oſerois-je haſarder un pareil examen? Ah! pour celle-ci, pourſuivit avec ironie le Prince ſans répondre, vous la mettrez ſans doute ſur le tabouret. Je n'ai pas beſoin de vous la nommer. Vous l'annoncer ſévère & prude, c'eſt bien aſſez la déſigner: tout le monde prône ſa vertu; ainſi faiſons-la venir.

(*a*) 3. Faveur.

En entrant dans le monde une beauté nubile
Se regle ſur les mœurs de l'aimable pupile, &c.

Encore

Encore moins que les précédentes, interrompit *Croſeliveſgol*; & quand je ne la connoîtrois pas, cet étalage de vertu ſuffiroit ſeul pour me la faire ſoupçonner. Les ris & les graces ſont auſſi propres à la ſageſſe qu'à la volupté; & lorſqu'ils ne ſuivent pas celles qui ſe parent de ce beau nom de vertu, c'eſt une preuve qu'il n'eſt qu'emprunté. L'hypocriſie ſe voile en vain de ce manteau; la vérité le leve tôt ou tard, & nous la montre avec tous ſes trompeurs appareils.

Celinde a reçu, ſans contredit, de la nature toutes les graces du corps & de l'eſprit: c'eſt elle ſans doute, Seigneur, dont vous voulez parler. Son éducation, auſſi riche que ſa naiſſance eſt noble, l'avoit fait rechercher de tout ce qu'il y avoit de mieux dans ce temps-là à la Cour. Sans la vertu ſévère dont elle s'eſt toujours parée, le nombre de ſes Amans auroit été auſſi grand que celui de ſes charmes: mais ſi les cœurs en furent intimidés, l'amour ne s'en étonna pas. Malgré le

bandeau qui lui couvre les yeux, il entrevit des foibleſſes ſecretes dans le cœur de la fiere Celinde, qui lui ſervirent de préſages de ſa victoire. A quelle ruſe a-t-il recours pour en approcher? Au voile hypocrite dont elle couvroit ſon tempérament. Il s'en décore; emprunte enfin la robe d'un Abbé, paroît tel à ſes yeux, ſe déclare, la preſſe, & pour la raſſurer, lui étale l'obligation indiſpenſable où ſon état l'oblige de taire les Faveurs qu'il en va recevoir. Celinde ſe trouble (*a*); ſa défaite s'en ſuit (*b*). Elle reparoît après cela en public avec autant d'aſſurance que la veille. Les mêmes reſpects lui ſont continués; elle s'en applaudit, & ſe dédommage toutes les nuits des contraintes du jour. Voilà Celinde, Seigneur.... Voilà toutes les Femmes, interrompit le Roi avec un air ſatisfait; & vous verrez qu'après l'exa-

(*a*) 4. Faveur. Madame H..... paſſe la journée à l'Egliſe, & la nuit dans les plaiſirs.

(*b*) 5. Faveur. L'Abbé de..... Philoſophe moral une partie du jour, & Epicurien l'autre. Dès qu'il ſort de table il prêche l'abſtinence, &c.

men le plus multiplié, nous retrouverons toujours le Sexe tel que je vous l'ai dépeint.

Mais continuons notre liſte, pourſuivit le Roi; peut-être vous en nommerai-je à la fin quelqu'une que vous jugerez digne de l'examen : par exemple, ne manderons-nous point la badine de Fildame? Ah! Seigneur, pouvez-vous vous arrêter à cette Coquette de profeſſion? Ignoreriez-vous ce qui lui eſt arrivé, il y a trois ans? Il n'y auroit que Votre Majeſté ſeule de la Cour qui n'en auroit point de connoiſſance. Cela n'eſt pas ſurprenant, répondit *Tanitbadan*. Outre l'antipathie que tous mes Courtiſans me ſavent pour le Sexe, qui les empêche d'en parler jamais devant moi, j'étois à la guerre contre les Romains lorſque cette aventure a fait du bruit : toutes les intrigues de la ville me ſont auſſi inconnues qu'elles vous ſont familieres; ainſi, tout ce que vous me direz à ce ſujet, me ſera nouveau. Apprenez-

moi donc cette avanture, & ce qui y donna lui. La Femme dont nous parlons a une ſorte de vivacité qui ne m'auroit pas déplu, ſi mes préjugés contre ſes ſemblables avoient permis que j'y fiſſe attention. Je la crois mauſſade, & entiere dans ſa façon de penſer : d'ailleurs, il y a des perfidies ſi ſingulieres de la part de ce Sexe, qu'elles en deviennent amuſantes. Mais ce qui me ravit de tout ceci, c'eſt qu'en voulant me parler en faveur des Femmes, vous êtes forcé, malgré vous, d'aggraver leur cauſe : jugez après cela ſi je dois être diſpoſé à revenir en leur faveur. Voyons votre Hiſtoire.

Croſeliveſgol, qui ſous le prétexte de trouver toujours quelques raiſons pour rejetter celles que le Roi lui propoſoit, tâchoit de parvenir à faire tomber l'épreuve ſur quelque ſujet qu'il connût aſſez ſage pour oſer la riſquer, perſiſta à aſſurer ce Prince, qu'il trouveroit aſſurément la conviction de ce qu'il avoit oſé avancer. Vous voyez bien, Seigneur, que je ne

ſuis point partial, lui diſoit-il : la franchiſe avec laquelle je ſuis le premier à vous rapporter les foibleſſes de ce Sexe, & la curioſité qui m'a porté à m'en inſtruire avec tant de ſoin, ſont de ſûrs témoignages que je ne ſuis pas ſon partiſan : mais mon peu d'affection pour lui ne doit pas m'empêcher de lui rendre juſtice, & de perſiſter. . . . Reſtons-en là, interrompit le Roi avec dépit : il s'agit de l'Hiſtoire de Fildame, & non d'une apologie déplacée. Le Miniſtre, qui entrevit que le Prince s'aigriſſoit, obéit, & commença en ces termes.

Hiſtoire de FILDAME.

Fildame, âgée de treize ans & héritiere de gros biens, ne parut pas plutôt à la Cour, qu'elle y trouva les partis les plus conſidérables. Sa mere, qui ne voulut pas contraindre ſes inclinations, aima mieux ſe reſtraindre aux plus foibles avantages de la part d'un mari, que de la rendre malheureuſe : elle lui donna un

Epoux ſelon ſon cœur. Il étoit grand, fait à peindre, d'un caractere doux & complaiſant, & propre enfin à faire ſa félicité : ſoins, attentions, cadeaux, rien n'étoit oublié pour lui plaire : jamais femme enfin, n'eut tant lieu de ſe louer d'un Epoux. Son ſort étoit d'autant plus envié de ſes ſemblables, qu'il eſt rare à la Cour que les parens condeſcendent à ces ſortes d'unions déſintéreſſées. Fildame avoit ſouhaité l'Epoux qu'elle avoit : quel ſujet avoit-elle de lui manquer par les endroits les plus ſenſibles ? C'eſt cependant ce qui arriva.

La vanité fut la premiere cauſe de ſa mauvaiſe conduite. Elle regretta, peu de jours après ſon mariage, de n'avoir pas le même rang qu'une de ſes compagnes, qui venoit d'être unie à un Seigneur plus éminent que ſon mari. L'amour propre ne lui eut pas plutôt fait enviſager qu'elle étoit obligée de céder le pas à cette femme, malgré l'avantage de ſa naiſſance au-deſſus d'elle, qu'elle commença à mé-

priſer celui qui en étoit l'innocente cauſe. L'aigreur & le reſſentiment s'enſuivirent ; mais ne s'en trouvant pas plus avancée, & n'imaginant aucun lieu de s'en reſſentir, que de ſe ſéparer d'un mari qui ne répondoit à ſes mauvaiſes façons que par des bontés, elle fit ſes efforts pour le mettre dans la triſte néceſſité d'en venir aux ſuites les plus fâcheuſes. Pour y parvenir, elle ſouffrit qu'un jeune Prince amoureux d'elle, lui rendît de fréquentes (*a*) viſites, & paſſât les jours & une partie des nuits avec elle. Voyant que cet artifice ne réuſſiſſoit pas encore, par la confiance que cet Epoux trop ſage avoit en la vertu de ſa femme, elle pouſſa la choſe ſi loin, pour lui ôter cette bonne opinion & l'obliger à la maltraiter, qu'elle ſe fit ſurprendre une nuit (*b*) avec ce Prince.

(*a*) 6. Faveur. Cette connoiſſance ſe fit au ſpectacle, & elle en fut ſi enchantée, qu'elle le pria à ſouper, & lui promit de paſſer la nuit dans ſa maiſon : pour le reſte, *Tacet*. . . .

(*b*) 7. Faveur. Cette aventure a tant fait de bruit, qu'il n'eſt pas difficile d'en reconnoître les Acteurs.

pour lequel cependant elle n'avoit de goût que pour faire enrager ſon mari. Le rendez-vous fut donné la nuit ſuivante. Ce malheureux Epoux, dans ſon premier tranſport, voulut ſacrifier à ſon honneur ces perfides Amans ; mais une prudente réflexion le retint : il crut devoir ſe taire pour ſa propre réputation, & il ſe retira ſans marquer aucun reſſentiment.

Une conduite auſſi douce & auſſi prudente auroit dû faire rougir Fildame de ſon égarement odieux, & l'en faire revenir ; mais plus elle trouva de bonté, & plus elle s'attacha à n'en être pas digne. Le lendemain elle congédia l'Amant qu'elle venoit de rendre heureux, dans la confiance qu'il n'étoit pas aſſez aimable pour inquiéter ſon mari. Qui lui fit-elle ſuccéder ? L'homme le plus aimable & le plus (*a*) débauché de la Cour.

Elle garda ſi peu de ménagemens dans cette nouvelle intrigue, qu'il n'y eut per-

(*a*) 7. Faveur. Un Muſicien.

ſonne qui n'en fût imbu. Alors l'Epoux, qui s'étoit tû par honneur, crut devoir agir par le même principe. Il ne témoigna rien de ſon reſſentiment ; mais il fit ce qu'il put pour le rendre auſſi public que ſon affront. Enfin muni d'un ordre ſouverain, il fit enlever ſa Femme, l'enferma dans un Temple, avec une aſſurance certaine qu'il l'y tiendroit le reſte de ſes jours.

L'imprudente Fildame, qui avoit toujours compté ſur le crédit que devoit lui donner ſa naiſſance, ſe moqua de cette entrepriſe, qu'elle crut haſardée, & ſe flatta que le moindre écrit de ſa part confondroit ſon Mari, & le feroit repentir de ſa témérité : mais elle fut cruellement ſurpriſe, lorſqu'on ne daigna pas répondre à ſes lettres, & qu'on lui fit dire, qu'elle étoit enfermée pour le reſte de ſes jours par un ordre ſupérieur. A cette terrible connoiſſance, elle devint furieuſe, ſe porta aux dernieres extrêmités contre elle-même ; & après que l'amour de

la vie l'eut rappellée à la raiſon, elle jura qu'elle trouveroit les moyens de ſe venger de celui qui avoit oſé lui jouer un auſſi cruel tour.

Cependant le temps lui ayant prouvé qu'elle n'en avoit pas un plus aſſuré, pour adoucir ſes peines & pour recouvrer ſa liberté, que celui de recourir à un Epoux, dont ſa propre expérience lui avoit prouvé la facilité ; elle lui écrivit une lettre remplie des ſermens les plus autenthiques, de changer de vie, & de réparer par une conduite épurée tous ſes déſordres paſſés. Le Mari, ſollicité par ſon bon cœur, ſe prêta à ſes tentatives. Il la vit, la conſola, & ne la quitta qu'après lui avoir donné parole de finir au plutôt ſa captivité.

Toute autre que Fildame, après ces dernieres preuves de bonté, ſe ſeroit gouvernée ſagement, du moins par politique, juſqu'au jour de ſa liberté. Mais cette Femme imprudente ayant cru légerement aux promeſſes d'un Miniſtre du

Temple qui en étoit devenu amoureux, & qui l'aſſuroit qu'en répondant à ſa paſſion il finiroit ſon eſclavage, elle ſe (*a*) prêta à ſes deſirs, & permit qu'il vînt la trouver la nuit dans ſon appartement. Les meſures de ce rendez-vous furent ſi mal priſes, que la Grande-Prêtreſſe en ayant été informée, elle les ſurprit dans un (*b*) déſordre à ne lui pas laiſſer de doute ſur leur étroite intelligence : mais quelqu'irritée qu'elle fût dans cette occaſion, l'honneur de ſa maiſon prévalut : cet égard la retint, & empêcha l'éclat que devoit faire cette aventure, auſſi-bien que le malheur qui la ſuivit.

Le Mari, à qui toutes ces choſes furent celées comme au public, tint ſa parole, & reprit ſa Femme, au grand étonnement de tout le monde. On crut que ce

(*a*) 8. Faveur. Il fut puni de ſa ſéduction criminelle ; en voulant ſortir par la même fenêtre par laquelle il étoit entré, le pied lui gliſſa, & il ſe caſſa le col. On a publié cette mort d'une maniere différente.

(*b*) 9. Faveur. Cet Amant, au lieu de Capuchon, parut coëffé de ſes Culottes.

trait d'une bonté ſans pareille, & les réflexions qu'elle avoit dû faire ſur ſa conduite paſſée, étoient des raiſons ſuffiſantes pour lui en faire tenir une plus réguliere à l'avenir ; mais on ne connoiſſoit pas Fildame. Elle ne tarda pas à faire revenir de cette heureuſe opinion, & à prouver, que lorſque le cœur eſt gâté, on n'en doit jamais attendre de retour.

Cependant, la crainte de retomber dans le cas dont elle avoit tant eu de peine à ſortir, lui fit prendre des meſures pour cacher la pente qu'elle avoit aux déſordres. Pour y parvenir, elle ne voulut avoir aucune liaiſon avec ceux qui pouvoient s'en prévaloir. Cette Fildame ſi fiere autrefois, oſa baiſſer les yeux juſques dans ſon domeſtique, & y chercher des complices de ſon déréglement. Un Eſclave grand & bien fait, s'il eſt permis d'entrer dans ce honteux détail, lui parut un ſujet propre à ſatisfaire ſon penchant criminel. Elle ne le ſéduiſit pas ſans avoir employé tous les attraits dont elle étoit

pourvue. La fidélité de ce Domeſtique, qui avoit combattu, plia enfin, & le rendit de moitié de cette nouvelle (*a*) perfidie. Il fléchit : mais il ne tarda pas à en recevoir le ſupplice qu'il méritoit ; ce qu'il y a d'horrible, c'eſt qu'il le dut à celle qui l'avoit comblé de ſes plus tendres Faveurs.

Un jour que Fildame s'entretenoit amoureuſement avec l'indigne objet de ſon amour, & qu'elle lui juroit une conſtance éternelle, elle entendit la voix de ſon Mari qui ouvroit la porte, & qui étoit prêt à la ſurprendre. Effrayée des ſuites que pouvoit avoir cette aventure, elle eut recours à un artifice auſſi noir qu'on en puiſſe imaginer. Pour ſe diſculper d'un fait qui alloit être avéré, elle ſe mit à jetter des cris perçans, appellant hautement au ſecours, comme une Femme à laquelle on fait violence. Son Mari, frappé de ces clameurs, entre bruſquement, & trouve ſa Femme qui arrachoit

(*a*) 10. Faveur. Sue de toute la terre.

les cheveux à cet Eſclave peu de temps auparavant ſi chéri: les noms d'Infâme, de Traître, de Scélérat, ſe ſuccédoient rapidement les uns après les autres, & déſignoient la colere & l'indignation la plus marquée. Ce malheureux, qui conçut le deſſein de ſa Maîtreſſe, & qui ſe jugea perdu par cette calomnie, ſe jetta aux pieds de ſon Maître, en voulant ſe juſtifier & implorer ſa miſéricorde. Il l'aſſura, que s'il étoit coupable, on l'y avoit obligé, & qu'il ne l'étoit devenu que par ordre de ſa Maîtreſſe. Mais l'artificieuſe Fildame ne lui laiſſa pas le temps d'entrer dans un détail plus étendu. Ecouterez-vous, s'écria-t-elle, en jettant des cris aſſez violens pour aſſembler toute ſa maiſon, un traître qui a voulu en venir avec moi aux plus horribles extrêmités! Otez-le de ma préſence; vengez-moi: autrement je vais le déchirer à vos yeux.

Quelque raiſon qu'eut le Mari de ſoupçonner Fildame, par les ſujets qui étoient

encore trop préſens à ſa mémoire, il feignit de croire ſa Femme, & laiſſa emmener par la juſtice ſurvenue ſon malheureux eſclave. Quelque mouvemens ſecrets qu'il ſe donnât pour l'arracher au ſupplice, il fut puni de mort, & ſon innocence ne fut connue que très-long-temps après.

Le premier Miniſtre finit cette Hiſtoire en baiſſant la tête, comme un homme qui ſe ſent convaincu, qui n'a rien à répondre, & qui attend ſon arrêt. Eh bien! lui dit le Roi, en le regardant fixement & en frappant du pied d'impatience, cette confeſſion affreuſe de la plus haute perfidie, ſortie de votre bouche, ne vous confond-elle pas? Pouvez-vous, après un expoſé que la vérité vous arrache, déſapprouver mon indignation pour ces Femmes perfides? Oſeriez-vous encore vous flatter de m'en faire trouver qui ayent le cœur placé différemment? Oui, Seigneur, je l'eſpere, reprit avec fermeté *Croſeliveſgol.* Que votre Majeſté

ſuive ſa liſte ; il s'en pourra trouver, dont la ſage conduite la fera revenir de ſes fatales préventions. Je n'en crois rien, continua le Roi ; mais je vous ai promis, & je veux bien vous tenir ma parole.

Tanitbudan, après avoit fait des marques à côté des noms de celles dont il venoit d'être parlé, en déſigna plus de cent que *Croſeliveſgol* récuſa comme inutiles à examiner, en convenant toujours qu'il n'y avoit pas une d'elles qui ne fût dans le cas de la contravention. Le Roi commençoit à ſe laſſer de ce travail infructueux, lorſque ſon premier Miniſtre l'arrêta en prononçant le nom d'Ardemine. Pour celle-là, Seigneur, je ne la connois pas, s'écria-t-il ; & c'eſt un heureux préjugé en ſa faveur ; il faut aſſurément qu'elle n'ait rien ſur ſon compte. Eh ! pourquoi cette aſſurance ? reprit *Tanitbudan* en ſouriant : Avez-vous tenu regiſtre juſqu'ici des anecdotes du Sexe ? Non, Seigneur,

pourſuivit *Croſeliveſgol ;* mais j'ai toujours cru qu'une Femme aimable & belle dont on ne dit rien, eſt une Femme qui s'eſt bien conduite, & qui n'a rien à ſe reprocher. La conjecture eſt admirable & m'enchante, pourſuivit le Roi, & le change adroitement donné. Je n'ai pas prétendu certainement décider qu'il ne ſe trouvât des Femmes qui euſſent la réputation d'être ſages; il ne faut que de l'adreſſe & de l'eſprit de leur part pour en impoſer au Public; mais je ſoutiens que, dans le vrai, elles ſont toutes ce que je les crois; c'eſt ma propoſition. Cependant, ſans perdre de temps à cette vaine diſcuſſion, venons à la preuve que celle que je viens de nommer, & que vous aſſurez ſi ſage : ſon propre rapport en décidera. Je veux plus faire pour vous que vous n'en devez même attendre, en vous promettant de rétracter la condamnation de celles qui ont été nommées, & qui l'ont mérité ſelon nos conventions, ſi Ardemine,

que vous me vantez, eſt moins coupable qu'elles. Voilà ce qui s'appelle être facile, ou du moins être ſûr de ſon fait.

Après ces derniers mots, *Dearchealb* eut ordre du Roi de ſe faire ſuivre de ſon monde, & d'amener Ardemine en ſa préſence, après l'avoir inſtruite de la maniere dont il devoit la prévenir. Il ne fut pas difficile à *Dearchealb* de s'acquitter de ſa commiſſion. Le Prince lui avoit remis l'adreſſe & le numéro d'Ardemine, avec la clef générale qui ouvroit toutes les portes de *Lodeorbarli*: précaution dont *Tanitbudan* avoit uſé pour être le maître, comme il a déjà été dit, de voir par lui-même, quand il lui plairoit, ſi ſes ordres étoient fidelement exécutés.

Ardemine, éveillée en ſurſaut par le bruit que fit *Dearchealb* en ouvrant ſa porte, jetta un cri affreux à ſon aſpect imprévu. Elle crut d'abord que c'étoit un ſonge; mais l'Officier l'ayant remiſe

par des paroles flatteuſes, & lui ayant expoſé ſes ordres, en la prévenant ſur le ſujet pour lequel on la mandoit, elle s'habilla, & promit d'obéir, fort étonnée ſans doute d'une aventure à laquelle elle n'avoit garde de s'attendre, & qui lui parut ſi extraordinaire, qu'elle donna la torture à ſon eſprit pendant le cours du chemin, pour pénétrer ce qui avoit pu y donner lieu.

PREMIER EXAMEN,

Contenant depuis l'Onzieme FAVEUR *juſqu'à la Cent trente-troiſieme.*

DES qu'Ardemine fut arrivée, le Roi ordonna qu'elle fût conduite au Cabinet des Secrets. Il l'avoit fait conſtruire exprès pour entendre, ſans être vu, le rapport de la Gouvernante & des Officieres de la ville lorſqu'il le jugeroit à propos. Il y avoit deux entrées; l'une pour lui, & la ſeconde pour celles qui

devoient y être amenées. Le milieu de ce Cabinet étoit partagé par une cloiſon, au bout de laquelle étoit une jalouſie extrémement ſerrée, couverte d'un voile du côté du Roi, & qui faiſoit un tel effet, qu'il pouvoit entrevoir ſans être diſtingué.

Ce fut là que ce Prince réſolut de faire les épreuves dont il étoit convenu avec ſon Miniſtre. Il s'y rendit, accompagné de *Croſeliveſgol*, & lui ordonna de répéter l'avis dont *Dearchealb* l'avoit déjà prévenue. *Le Roi, qui eſt préſent*, s'écria le premier Miniſtre, *m'ordonne, Ardemine, de vous avertir qu'il vous mande ici, pour que vous ayez à lui rapporter fidelement & avec une ſincérité dénuée de tout artifice, ce qui vous eſt arrivé de galant & de remarquable depuis l'âge de quinze ans juſqu'aujourd'hui, en vous déclarant, de ſa part, que, ſi vous lui cachez la moindre Faveur de votre part, le Taliſman ſecret que Sa Majeſté porte ſur elle, lui prouvera votre ingénuité ou vos menſonges, par la propriété qu'il a*

le rendre noire ſur le champ, la perſonne qui lui en impoſe, & de là faire mourir vingt-quatre heures après.

Ardemine, qui avoit déjà frémi de cette alternative, ſoupira, & commença ainſi ſon Hiſtoire.

Hiſtoire D'ARDEMINE.

Je ne crois pas néceſſaire d'apprendre au Roi de qui je tiens le jour : il eſt trop bien inſtruit de ce qui ſe paſſe à ſa Cour, pour ignorer la naiſſance de mon Pere & les ſervices qu'il a rendus à l'Etat; mais, pour ne rien laiſſer à deſirer de mes aventures, & ne pas tomber dans l'affreux cas du terrible Taliſman, je me trouve obligée de faire le portrait de celle qui m'a ſervi de Mere, juſqu'au temps que j'ai paſſé entre les bras d'un Mari. La perte de la mienne, arrivée peu de temps après ma naiſſance, acquit à Magnagna, ſa Favorite, ce grand titre. Elle aura tant de part à tout ce qui m'eſt arrivé pendant mes premieres

années, que je dois ajouter à ce portrait toutes les couleurs qui peuvent l'achever.

Magnagna, Fille de baſſe naiſſance, étoit parvenue, près de ma Mere, par l'adreſſe infinie dont elle ſavoit coëffer & donner de la grace au moindre ajuſtement. Elle étoit en effet ſi habile dans l'art de bien mettre & de donner ce tour aiſé à la parure, que les Femmes du bon air faiſoient une cour perpétuelle à ma Mere, pour qu'elles fuſſent habillées, les jours où elles vouloient paroître, de la main de ſa ſavante Suivante. Tout flatte chez les perſonnes de notre Sexe. Ma Mere ſe fit honneur de Magnagna; &, dans la crainte de la perdre, n'oublia rien de ce qui pouvoit l'attacher de plus en plus à elle. Auſſi cette Fille n'en fut pas ingrate; elle lui ſacrifia les plus grands partis qui lui furent offerts: ce n'étoit pas peu; car elle aimoit l'argent, & il n'y avoit rien qu'il ne lui fît faire pour en amaſſer.

Ma Mere étant morte d'une réplétion

de *colera morbus*, Magnagna, ſelon ſes dernieres volontés, s'empara du maniement de ſes affaires, & commença, pour ce qui me regardoit, par me retirer d'un Temple de Veſtales où l'on m'avoit miſe depuis ma naiſſance. J'étois aſſez bien faite; on me diſoit jolie, & à l'âge de dix ans je paroiſſois auſſi grande & auſſi formée qu'une Fille de quatorze. Ma figure plut à Magnagna, & elle m'aſſura, en m'embraſſant d'une maniere aſſez extraordinaire, que, puiſque j'étois ſi gentille, elle vouloit bien elle-même prendre ſoin de mon éducation, & me rendre, diſoit-elle, la plus heureuſe des Filles de l'univers.

Si les diſcours de cette vieille perſonne me flatterent, il n'en fut pas de même de ſa figure, à laquelle j'eus bien de la peine à m'accoutumer. En effet, je n'en ai jamais vu de plus ſinguliere. Elle avoit un viſage d'une grandeur extraordinaire, les yeux fort petits, & ſi près l'un de l'autre, qu'ils ſembloient ſe toucher, le

nez très-court, pointu & écraſé par le bas, de façon que les deux os de ſes joues voiſines excédoient de beaucoup l'élévation du nez; pour la bouche, c'étoit un abîme; elle étoit d'une grandeur épouvantable dès qu'elle l'ouvroit; mais lorſqu'elle étoit dans ſon état naturel, ſa petiteſſe vous ſurprenoit effroyablement, parce que la vue ne s'arrêtoit que ſur ſes levres, qui s'élevoient en ceriſe à l'un des coins de ſon ouverture: de vieux poils, qui ne pouvoient plus ſe ſoutenir de foibleſſe, tomboient nonchalament des pores dont ils ſortoient, & ſervoient de portiere à cette bouche ridaſſée.

Pour le menton, c'étoit un chef-d'œuvre de ciſelure, & hors le deſſin, que l'âge avoit rendu irrégulier, l'on voyoit plus de mille traits qui ſe croiſoient les uns ſur les autres, & qui ſembloient ſe preſſer d'arriver à un poreau roux & noirâtre, ſur lequel étoient perchés trois grands poils, dont les pointes altieres

altieres ſembloient ſervir de garde à ce canton hériſſé.

Le front, trois fois plus grand que le reſte du viſage, étoit ſans aucune ride, & reluiſant comme un acier poli: ſans trois ou quatre couleurs de pluſieurs nuances de jaune & de vert, l'œil s'y ſeroit arrêté aſſez agréablement. De ce front admirable s'élevoient en ſautoir des cheveux d'un gris ſale & ſuant, friſottés ou crêpés ; & une toque en ruche, environnée d'une dentelle noire, ſervoit de toit à cette admirable tête, & faiſoit un effet auſſi hardi que ſingulier.

Pour la gorge, elle étoit paſſable ; ſans une teinte de roux ſale qui cercloit des tettons aſſez nonchalans, on auroit pu ſe ſouvenir de leur beauté paſſagere: des favoris ou friſons, échapés du gouſſet, venoient en ſerpentant folâtrer ſur ces vieux enfans de la nature, & prouvoient par leur blancheur & leur humidité, que malgré la ſéchereſſe de l'âge, leurs ſources ſuantes & huileuſes étoient encore

en état de les humecter, & de les entretenir dans une tiede fraîcheur.

A l'égard de la démarche de Magnagna, elle l'auroit eu aſſez noble ſi ſes épaules euſſent été ſur la même ligne; mais elles différoient d'environ un pied pour l'uniformité: ce défaut lui allongeoit un bras juſqu'à la moitié de la jambe, & lui raccourciſſoit l'autre, au point que ne ſachant qu'en faire, elle l'appuyoit ſur le devant de ſa gorge molaſſe. Excepté ces petits jeux de la nature, elle étoit fort bien faite: l'on ne pouvoit diſconvenir qu'elle n'eût des graces en parlant, pourvu cependant qu'elle retînt un paquet de langue fort gros par le bout, qu'une toux ſeche & fatigante faiſoit quelquefois échaper de ſa place, & qui, n'étant attachée que par un filet noirâtre, deſſéché & ſans force, la mettoit dans l'obligation de s'interrompre alors, & de reprendre ce mont de langue à pleine main, afin de le rejetter dans le trou concave de ſon domicile ordinaire.

Une de ſes grandes beautés, & elle avoit ſoin de l'étaler ſouvent, étoient ſes dents: outre leur blancheur, elles étoient parfaitement rangées, & eſtimables par leur largeur. Elle n'en avoit que quatre à chaque mâchoire, & elles la rempliſſoient parfaitement: on remarquoit cependant un petit déſagrément auquel elle ne faiſoit pas aſſez d'attention; c'eſt qu'en fermant la bouche, la mâchoire inférieure couvroit entierement celle de deſſus, parce qu'elle ſe portoit en avant de plus d'un demi-pouce. L'art ſuppléoit à ce déſordre. Quand elle mangeoit, ce n'étoit pas ſans grimace; il eſt vrai que ſes mâchoires cherchoient à ſe rapprocher pour l'office qui leur étoit propre; mais elle faiſoit alors jaillir une ſi grande quantité de ſalive à travers ſes dents, par les efforts de ce rapprochement de mâchoires, que le ſoin pris de s'en garantir empêchoit qu'on n'y fît aucune attention.

Telle que je viens de dépeindre ma Gouvernante, je ne fus pas long-temps

ſans m'y accoutumer. Elle avoit pour moi des attentions ſi obligeantes, & me laiſſoit une telle liberté, que je ne l'aurois pas changée contre une des plus aimables. Elle ne me laiſſoit manquer d'aucune des douceurs qu'on aime à mon âge; elle ajoutoit même aux bonbons, tout ce qui pouvoit me faire le plus de plaiſir. J'aimois ſur-tout le ratafia à la folie : ne croyez pas qu'elle m'en laiſſa manquer. Je me ſouciois moins du vin; mais elle m'en faiſoit prendre par complaiſance. Il réjouit le cœur, mon Enfant, me diſoit-elle; c'eſt ma conſolation, il faut en boire avec moi: il fait bonne bouche, enhardit la parole, émérillonne l'œil, & fringue le caractère: il a encore d'autres propriétés que je vous dirai un jour. Le temps viendra, allez, Ardemine, où vous me remercierez de mes bons conſeils; mais il n'eſt pas encore venu: patience: en attendant imitez-moi, & vous vous en trouverez bien.

Les principes dans leſquels j'avois été

élevée contre les Hommes chez les Veſtales, m'en avoient ſi fort éloignée, que je me ſauvois en jettant de grands cris lorſqu'il s'en préſentoit quelques-uns à mes yeux : mais Magnagna combattit bientôt ces heureux préjugés. Fi donc, me diſoit-elle lorſque je donnois ces marques d'averſion ; cela n'eſt pas bien, Ardemine ; il n'eſt rien de plus aimable & de plus complaiſant que ces animaux. Sachez que ſans eux il n'eſt point de vrai plaiſir dans la vie. Hélas ! que ne m'eſt-il permis de folâtrer encore un peu avec eux ! Je vous jure que je donnerois bien tout ce que j'ai au monde pour être dans le cas d'en être encore recherchée : mais laiſſons cela, il n'y faut plus ſonger ; mes beaux jours ſont paſſés. En me diſant ces choſes elle pleuroit amèrement, & je ne pouvois m'empêcher d'en être extrêmement touchée.

Un jour un de mes Oncles vint me voir, accompagné d'un Seigneur de cinquante ans, qui me fit beaucoup d'amitié. La maniere complaiſante dont il joua

preſque tout le jour avec moi, me fit revenir en peu de temps de mon antipathie pour les hommes. Ma Gouvernante me demanda quand il fut parti, ce que je penſois du Seigneur Paillandor, (c'étoit le nom de l'Ami de mon Oncle) & ſi j'avois pour lui de l'averſion. O que non, m'écriai-je, il m'a fait rire, on ne peut davantage, avec ſa grande perruque, & ſon nez de travers, avec lequel il joue ſi bien de la trompette; mais ce qui m'a ravi de ſa part, c'eſt la promeſſe qu'il m'a faite de m'apporter une belle Poupée qui remue toute ſeule; & s'il me tient parole, je lui tiendrai celle que je lui ai donnée. Et quelle eſt cette parole, reprit Magnagna en me ſouriant avec confiance? De lui permettre de me baiſer le bras, continuai-je. La pauvre Enfant, pourſuivit ma Gouvernante! Eſt-ce qu'il y a du mal à cela? m'écriai-je. Oh que non, ajouta Magnagna, il n'y en a pas plus que ſi un jeune homme m'embraſſoit: vous voyez bien que la

choſe eſt égale. Je ne compris pas trop ce diſcours, & je m'en tins à l'eſpérance de recevoir le lendemain ma Poupée : elle me tenoit à cœur, & j'aurois bien promis davantage, tant je me réjouiſſois d'en avoir une qui eût le mouvement dont Paillandor m'avoit parlé.

Le lendemain le vieux Ami de mon Oncle arriva : je lui demandai avec empreſſement ce qu'il m'avoit promis. Il n'eſt pas poſſible pour aujourd'hui, s'écria-t-il, en me paroiſſant très-triſte, quelqu'effort que j'aye fait pour vous tenir parole, je n'ai pu y parvenir : mais auſſi c'eſt votre faute, ajoutoit-il ! Eh comment cela ? repondis-je avec chagrin ; qu'ai-je donc fait qui ait pû vous en empêcher ? Ah ! continua-t-il, en me prenant la main, ſi vous m'aviez hier laiſſé baiſer votre bras, & que vous m'euſſiez promis autre choſe pour aujourd'hui..... Eh bien, interrompis-je avec ingénuité, voilà mon bras, (*a*) faites-en tout ce que

(*a*) 11. Faveur.

vous voudrez : dites-moi ce que vous voulez que je vous promette, & je vous le tiendrai, pourvû que vous m'apportiez demain la Poupée qui remue. Ne vous embarraſſez pas, continua Paillandor, (*a*) en donnant mille baiſers à mon bras & à ma main ; vous aurez la Poupée. Après ces folies, il paroiſſoit tout changé : je ne pouvois en deviner la raiſon. Regardez-moi, ma belle Enfant, me diſoit-il ; vos beaux yeux me rappellent à la vie : ſans ces regards que j'adore, il n'y a point de bien pour moi dans le monde. J'étois toute étonnée de ces diſcours, & dans la crainte qu'il n'en mourût, j'ouvrois (*b*) les yeux de toutes mes forces, & ne m'oppoſai point à un baiſer (*c*) dont il avoit beſoin, aſſuroit-il, pour ſe mettre en état de m'apporter la Poupée promiſe. Ce qui me ſurprenoit, c'étoit qu'elle ſorte de plaiſir il pouvoit prendre à tout cela :

(*a*) Ce vieux Séducteur eſt mort dans un lieu de correction.

(*b*) 12. Faveur. (*c*) 13. Faveur.

car pour moi, je n'en reſſentois aucun.

Après ſon départ, je fus trouver ma Gouvernante, comme j'avois toujours coutume de faire, pour lui rendre compte de tout ce qui me paſſoit par l'eſprit. Ma confiance étoit aveugle en elle, parce qu'elle la récompenſoit toujours de quelque grace proportionnée à mes inclinations; auſſi ne lui cachois-je rien. Comment l'aurois-je fait? Elle ne trouvoit jamais de mal dans tout ce que je lui rapportois; au contraire elle y applaudiſſoit ſans ceſſe : n'en étoit-ce pas plus qu'il ne faloit pour me porter à l'aimer & à être docile à tous ſes deſirs? Auſſi l'aimois-je de tout mon cœur.

Après que j'eus fait part de ce qui venoit de ſe paſſer entre Paillandor & moi à Magnagna, je lui demandai la raiſon de la joie qu'il avoit fait paroître lorſque je lui avois permis de m'embraſſer. Le plaiſir que ſon imagination lui ſuggere, me répondit-elle. Eh quel plaiſir y a-t-il à cela? pourſuivis-je; Ah! ah! vous êtes

bien curieuſe, reprit Magnagna; attendez qu'il vous l'apprenne lui-même, car pour moi, je ne puis vous en faire part. Qu'il vous ſuffiſe pour le préſent de ſavoir, qu'il viendra un jour que vous partagerez ce plaiſir: vous en reſſentirez vous-même plus que vous n'en ferez reſſentir. Ma Gouvernante ſe tut après ces mots; & quelques prieres que je lui fîſſe pour la porter à expliquer mes doutes, elle tint ferme, & je ne pus en ſavoir davantage.

Le jour ſuivant, Paillandor vint de meilleure heure qu'à ſon ordinaire, & m'aſſura qu'après ma parole tenue, il me tiendroit la ſienne. Cette parole étoit, de lui (*a*) paſſer ma main ſur le viſage. Je fus tranſportée de l'idée de jouir de cette Poupée, que je me figurois charmante. En effet elle me plut infiniment. Ce n'étoit pas de ces Poupées communes ſans grace & ſans mouvement: celle de Paillandor alloit toute ſeule; il

(*a*) 14. Faveur.

n'y avoit qu'à la tourner du côté où on vouloit qu'elle marchât, & après avoir (*a*) touché un reſſort, elle le faiſoit. Outre cela elle avoit encore d'autres (*b*) gentilleſſes: elles (*c*) remuoit les yeux, étendoit (*d*) la main, & faiſoit (*e*) la révérence juſqu'à terre. Je m'en (*f*) amuſai plus d'une heure, & j'étois au comble de la joie de poſſéder (*g*) un auſſi joli tréſor.

Cependant Paillandor qui avoit ſes vues, comme on le verra dans la ſuite, me dit qu'il étoit obligé de me quitter pour affaires preſſées, & voulut ſe retirer. Quoiqu'il m'amuſât beaucoup, j'eus aſſez de raiſon pour ne pas le contraindre: cependant pour m'en conſoler, je ſaiſis (*h*) la Poupée, dans l'eſpérance qu'elle étoit à moi, & que je la garderois; mais quel fut mon chagrin en m'appercevant qu'elle teñoit à Paillandor par

(*a*) 15. Faveur. (*b*) 16. Faveur. (*c*) 17. Faveur. (*d*) 18. Faveur. (*e*) 19. Faveur. (*f*) 20. Faveur. (*g*) 21. Faveur. (*h*) 22. Faveur.

une chaîne avec laquelle elle étoit attachée à ſa ceinture, & qu'il n'étoit pas poſſible de jouir d'un bien ſi doux ſans l'arracher avec beaucoup d'efforts.

Paillandor eut beau me proteſter, qu'il n'étoit pas le maître de forcer la chaîne qui la retenoit; je ne voulois entendre à aucune des raiſons qu'il m'en donnoit. Je ne (*a*) pouvois me réſoudre à me ſéparer de cette charmante Poupée, & je la ſerrois (*b*) de toutes mes forces: Mais, m'écriois je, que ne me la laiſſez-vous aller? Vous ne vous en repentiriez pas; j'en aurois bien ſoin. Vous voyez bien, reprenoit le vieux Ami de mon Oncle, qu'elle eſt trop bien tenue pour vous ſatisfaire. Bon! ajoutois-je; vous êtes un méchant: ſi vous voulez me laiſſer faire, je parie que j'en viendrai bien à bout. Eh comment vous y prendriez-vous? répliqua-t-il. Attendez, ajoutai-je, je vais chercher un grand couteau..... Ce ſera pour une autrefois, s'écria Paillandor en

(*a*) 23. Faveur. (*b*) 24. Faveur.

paroiſſant effrayé, & en m'arrachant la Poupée; pour le préſent j'ai affaire. En me diſant ces mots, il ſortit avec précipitation, & j'en fus ſi affligée que je me mis à pleurer (*a*) amerement.

Magnagna, pour mon malheur, ne ſe trouva pas à la maiſon alors; elle m'auroit ſûrement conſolée, & m'auroit empêchée de me livrer à mon inquiétude & à mon déſeſpoir. Dans l'emportement où je me trouvai, je ſortis comme une folle; & à chaque (*b*) homme que je rencontrois, je lui demandois s'il n'avoit point rencontré ma Poupée? J'en trouvai pluſieurs qui me rirent au nez (*c*), d'autres, plus complaiſans, me conſolerent (*d*), & des troiſiemes m'aſſurerent qu'ils m'apporteroient, le lendemain, une Poupée égale à celle qu'on m'avoit emportée. Cet eſpoir me conſola, & je revins à la maiſon avec un peu plus de tranquillité.

(*a*) 25. Faveur. (*b*) 26. Faveur. (*c*) 27. Faveur. (*d*) 28. Faveur.

Cependant l'altération qui paroiſſoit ſur mon viſage, & la trace (*a*) de mes pleurs inquiéterent ma Gouvernante. Elle me demanda, avec un baiſer mariné, quelle raiſon touchante avoit pu m'affliger à ce point? Je lui rapportai tout ce qui s'étoit paſſé entre Paillandor & moi, & me plaignis fort amerement de la cruauté avec laquelle il m'avoit emporté un (*b*) Joujou qui m'amuſoit ſi agréablement. Magnagna ſe fit répéter deux fois mon Hiſtoire; elle n'avoit pu la comprendre à la premiere fois; mais au lieu de paroître auſſi fâchée que je l'aurois ſouhaité, elle jetta un grand éclat de rire, m'embraſſa, & laiſſa malheureuſement échaper ſa langue, qu'elle eut toutes les peines du monde à remettre, à cauſe de ſes ris immodérés qui ne ceſſoient point. Enfin elle y parvint, & s'écria, en me ſerrant entre ſes bras, que Paillandor étoit trop heureux, & qu'il ne pouvoit aſſez payer le (*c*)

(*a*) 29. Faveur. (*b*) 30. Faveur. (*c*) 31. Faveur.

plaiſir de me voir. Je voulus demander ce qu'elle vouloit dire; mais elle s'en tint là, & me dit qu'elle m'en inſtruiroit quand il ſeroit temps : c'étoit preſque toujours ſa réponſe.

Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que Paillandor reparût; & je ne pus m'empêcher de le trouver à redire. J'en demandois ſans ceſſe des nouvelles à Magnagna. Pourquoi donc l'inquiétude où vous êtes, me dit-elle un jour que je la preſſois plus qu'à l'ordinaire de m'apprendre ce qui pouvoit être la cauſe de ſa longue abſence? Eſt-ce que vous l'aimez, Ardemine? Moi? non, repris je ſans ſavoir la portée de cette réponſe; mais cet homme m'amuſoit, jouoit avec moi; & les compagnes de mon âge que vous me faites venir, m'ennuient à la mort. Ah! ah! continua ma Gouvernante, c'eſt qu'elles n'ont point de Poupée comme celle de Paillandor : avouez que c'eſt là la cauſe de votre indifférence pour elles. Cela eſt (*a*) vrai, repris-je;

(*a*) 32. Faveur.

mais il faut encore ajouter qu'elles ne ſont pas ſi complaiſantes que lui. Vraiment il s'en faut bien, continuai-je avec une eſpèce de réflexion ; à peine formois-je un deſir devant lui qu'il étoit toujours prêt à le ſatisfaire. Avois-je envie de confitures, de macarons, de maſſepins, de ratafia; il (*a*) diſparoiſſoit dans l'inſtant, & me rapportoit ce que je demandois : pour cela il faut (*b*) avouer qu'il étoit bien attentif à me plaire (*c*). Hélas! le plus ſimple ſouris, la moindre petite careſſe le récompenſoit de ſes ſoins : ah! s'il étoit ici, reprenois-je par réflexion, j'en (*d*) ferois bien davantage pour lui, & il ne ſe plaindroit pas, comme il faiſoit quelquefois, que j'étois une ingrate. Mais au bout du compte, ajoutai-je, je ne lui ai pas donné lieu d'être fâché : j'ai (*e*) fait toujours ce qu'il a voulu; &, s'il ne revient pas, il faudra bien aſſurément m'en conſoler. Voilà ce

(*a*) 33. Faveur. (*b*) 34. Faveur. (*c*) 35. Faveur. (*d*) 36. Faveur. (*e*) 37. Faveur.

qui s'appelle avoir de l'eſprit & raiſonner, reprit Magnagna en me ſerrant entre ſes bras. Oui, oui, ma Fille, il ne faut plus ſonger à ce vilain homme; il ne vous mérite pas; il vous quitte pour une bagatelle. Eh comment cela, repris-je? Je vous l'apprendrai une autre fois reprit ma vieille Gouvernante, ſelon ſon refrein ordinaire; mais en attendant, n'y ſongez plus. Je l'avois prié de me faire un plaiſir : bon! il a mieux aimé ſe priver de celui de vous voir que de ſe prêter à des beſoins légitimes : après cela, jugez du cas que vous en devez faire. Mais patience : il en viendra un ce ſoir qui le vaut mille fois mieux. Vous en jugerez. C'eſt un Cavalier jeune, riche & charmant; il vous a vu hier au bal; il a été charmé de votre air, de votre taille; & il dit qu'il mourra s'il n'a pas le bonheur de vous plaire. Le pauvre enfant! continua Magnagna en ſoupirant; il en a déjà bien uſé; auſſi ſera-t-il bien reçu. Mais n'en parlons plus, ajouta-

t-elle en s'interrompant ; ce qui eſt dit eſt dit. Pour le préſent, allez vous faire habiller, & ordonnez, de ma part, qu'on vous mette au mieux. L'amour que j'avois pour mon ajuſtement, me fit obéir avec bien du plaiſir, ſans faire à toutes ces choſes aucune autre réflexion. J'étois encore dans l'innocence : il ne tint pas à cette Scélérate que je ne la perdiſſe, & que je ne fuſſe précipitée dans l'abîme où l'on me conduiſoit inſenſiblement.

Les apprêts d'un ſouper, qui me parut plus entendu qu'à l'ordinaire, me firent demander à Magnagna ce qu'il ſignifioit. Vous le verrez bientôt ; me dit-elle : ſerez-vous fâchée de ſouper avec le jeune Seigneur dont je vous ai parlé tantôt ? Oh ! mon Dieu, non, répliquai je avec joie, car j'en avois beaucoup toutes les fois qu'il ſurvenoit quelque choſe de nouveau. Eh bien, continua ma Gouvernante, ſoyez donc bien attentive, afin que cela arrive ſouvent, & ſur-tout tenez-vous bien droite..... Mais que faites-

vous de ce mouchoir ? C'eſt ma Mie, repris-je, qui m'a recommandé ſans ceſſe de ne le pas quitter : elle dit qu'il ne faut pas montrer aux hommes ma gorge, & je me ſuis bien repentie d'avoir (*a*) ſouffert.... Allez, vous êtes une ſotte, interrompit Magnagna, & votre Mie une impertinente avec ſes ſcrupules, & qui mériteroit que je la miſſe dehors : il faut qu'elle apprenne comme vous, que perſonne n'a des ordres à donner ici que moi. L'inſolente ! Mais laiſſons cela, continua Magnagna en reprenant un ton plus doux. Approchez, Ardemine, & ne prenez dorénavant des leçons que de moi; vous vous en trouverez bien. En me diſant ces choſes & d'autres ſemblables, elle m'ôta le mouchoir dont j'étois couverte, baiſſa mon tour de gorge, & m'ajuſta enfin de maniere que j'en étois (*b*) honteuſe moi-même. Vous verrez, me dit-elle, tantôt ſi la maniere dont je vous ai rangée ne vous attirera pas

(*a*) 38. Faveur. (*b*) 39. Faveur.

bien des complimens. Mais pourquoi donc, m'écriai-je avec une ſorte de curioſité qui juſques-là m'avoit été inconnue? Eſt-ce que ma vue fait quelque plaiſir? Belle demande, répondit avec impatience Magnagna : eſt-il poſſible que vous ſoyez ſi novice à votre âge! En vérité, votre ſot de Paillandor étoit un grand benêt. Quoi! vous n'en ſavez pas davantage? Allez, allez, continua-t-elle, vous n'aurez pas vécu huit jours avec Jolian, c'eſt le nom du Seigneur dont je vous ai parlé, que vous ſerez autrement élevée. Mais voyez l'ignorance! Cela fait pitié. Un eſclave qui annonça dans ce moment Jolian, fit ceſſer la converſation. Ma Gouvernante me dit de me jetter ſur une ducheſſe voiſine, de feindre de dormir, & de ne me réveiller que quand elle viendroit elle-même m'appeller. J'obéis ſans ſavoir à quoi tendoit cette ſupercherie, bien réſolue cependant d'entr'ouvrir les yeux, pour voir ſi Jolian étoit auſſi aimable

qu'elle me l'avoit dit, & ſi je pourrois déméler le ſujet pour lequel elle me faiſoit dormir ainſi malgré moi.

Magnagna, qui étoit allée au-devant de Jolian, rentra avec lui, & me montra du doigt à ce Seigneur. Il n'étoit pas grand, mais il avoit la plus jolie phiſionomie du monde, & un air de vivacité qui me (*a*) plut infiniment. Son habit étoit de drap d'argent, broché ſur un fond couleur de roſe, qui donnoit un air galant à ſa perſonne, dont je fus (*b*) enchantée. Ses cheveux étoient blonds, & tomboient à groſſes boucles ſur ſes épaules. Je ne me (*c*) laſſois point de le conſidérer, & d'en faire le parallele avec le vieux Paillandor, que mon imagination ne me fit plus trouver ſupportable après cet examen.

Après que Jolian m'eut fort conſidérée, il voulut s'approcher de plus près: laiſſez-la achéver de dormir, lui dit ma Gouvernante; ſi vous la réveilliez, elle

(*a*) 40. Faveur. (*b*) 41. Faveur. (*c*) 42. Faveur.

auroit la migraine, & perdroit une partie de ſon enjouement. J'en ſerois bien fâché, reprit le jeune Cavalier; elle eſt trop aimable pour lui faire cette peine; il vaut mieux attendre qu'elle ouvre naturellement ſes beaux yeux. Après avoir dit ces paroles, il s'éloigna, & fut s'aſſeoir ſur un ſopha avec Magnagna. Il s'entretenoit avec beaucoup d'action avec elle. Je conjecturois aſſez qu'il étoit queſtion de moi, car on me montroit ſouvent du doigt: j'enrageois de ne pouvoir pas entendre ce qui ſe diſoit; mais j'étois ſi accoutumée à obéir à ma Gouvernante, que je n'avois garde de me remuer, dans la crainte de lui déplaire: je pris le parti d'attendre juſqu'à la fin, de conſidérer ce qui ſe paſſoit, & de voir ce que tout cela produiroit.

Un diſcours que Magnagna proféra aſſez haut, & que j'entendis ſans en pénétrer le ſens, me donna quelques ſoupçons. Sentez-vous bien, diſoit-elle, les riſques où je ſuis expoſée; & ne voyez-

vous pas que tôt ou tard on mariera Ardemine? Non, je ne ſouffrirai jamais qu'on en vienne à cette extrêmité : je ne veux pas me perdre ; & c'eſt bien aſſez que je (*a*) ſouffre que vous jouiſſiez de ſon aimable préſence. Ma Gouvernante baiſſa alors ſi fort la voix, que je ne pus en entendre davantage. Ce que je remarquai, fut que Jolian lui remettoit une bourſe, & elle la ſerroit avec beaucoup de précipitation. Enſuite elle ſe leva, mit le doigt ſur la bouche, & dit après à Jolian, en ſe retirant, de prendre bien garde à ce qu'il lui avoit promis, & de ne pas paſſer les (*b*) bornes qu'elle lui avoit preſcrites, en jurant qu'elle le ſauroit, & que s'il la trompoit il ne me reverroit jamais.

Je ne ſavois que penſer de ce complot, & pénétrois encore moins les intentions de Jolian ; il s'étoit (*c*) approché de moi, m'avoit pris (*d*) la main,

(*a*) 43. Faveur. (*b*) 44. Faveur, (*c*) 45. Faveur. (*d*) 46. Faveur.

& la (*a*) considéroit avec beaucoup de soin. Qu'elle est belle! s'écrioit-il; heureux celui qui en sera le légitime possesseur! Il me la (*b*) serra ensuite, & la (*c*) baisa fort respectueusement. Après ce sage transport, il (*d*) examina les traits de mon visage avec beaucoup d'attention, en vanta les beautés, & me jura d'une (*e*) voix basse, qu'il n'aimeroit jamais que moi. Etoit-il rien de plus flatteur & de plus doux? Ah! me dis-je en moi-même, s'il me faisoit présent d'une (*f*) Poupée aussi parfaite que celle de Paillandor, je (*g*) l'aimerois à mon tour à la folie: (*h*) mais attendons, continuai-je; que sais-je? Il a peut-être l'intention de m'en donner une; s'il m'aime autant qu'il vient de l'assurer, il n'y manquera pas: c'est l'usage sans doute avec une jeune personne, puisque c'est par-là que Paillandor a débuté (*i*) avec moi.

(*a*) 47. Faveur. (*b*) 48. Faveur. (*c*) 49. Faveur.
(*d*) 50. Faveur. (*e*) 51. Faveur. (*f*) 52. Faveur.
(*g*) 53. Faveur. (*h*) 54. Faveur. (*i*) 55. Faveur.

J'avois

J'avois l'esprit (*a*) frappé de cette Poupée, & j'imaginois qu'il n'y avoit pas de vrai plaisir dans la vie sans cela.

Mais je me flatois en vain. Jolian passa plus d'une heure auprès de moi sans qu'il fût question de Poupée. Il ne s'occupoit qu'à me (*b*) considérer : j'en rabattis des trois quarts. Paillandor m'avoit si bien fait entendre qu'on ne pouvoit aimer sans présenter (*c*) une Poupée à la personne à qui on vouloit le persuader, que je me figurai m'être trompée sur le compte du jeune Homme, ou du moins qu'il avoit une autre maniere de s'exprimer. J'attendois impatiemment qu'il me fût permis de paroître réveillée, afin de m'en convaincre. Tout cela me pénoit extrêmement l'imagination.

L'agitation dans laquelle j'étois, me fit ouvrir les yeux sans m'en appercevoir, & sans faire attention à l'ordre de Magnagna. Je voulus en vain les refermer; Jolian, qui s'en étoit apperçu, m'avoit

(*a*) 56. Faveur. (*b*) 57. Faveur. (*c*) 58. Faveur.

déja fait connoître que la feinte étoit inutile. Il me disoit des choses si (*a*) tendres & si douces, que je n'étois plus capable de lui ôter le plaisir qu'il ressentoit, disoit-il, à me voir éveillée. Il me répéta plus de cent fois qu'il n'avoit jamais rien vû dans le monde de plus (*b*) aimable, & qu'il me trouvoit tellement à son gré, qu'il n'en aimeroit jamais une autre que moi.

J'avois jusques-là gardé le silence; je le rompis à cette derniere protestation; (*c*) l'idée de la Poupée me revint dans l'esprit. Si vous voulez me le persuader, lui dis-je, vous m'en donneriez des preuves plus convaincantes. Eh! quelles sont-elles? reprit le jeune Homme vivement: il n'y a rien que je ne fasse pour vous convaincre de ma sincérité. Serois-je assez malheureux pour que vous en puissiez douter! Oui vraiment, repris-je avec toute l'ingénuité possible, ce ne sont pas de vains discours qui persuadent,

(*a*) 59. Faveur. (*b*) 60. Faveur. (*c*) 61. Faveur.

il faut des effets plus eſſentiels. Ah! s'il ne tient qu'à cela, interrompit Jolian en mettant la main dans ſa poche (*a*) & en me paroiſſant ſurpris, vous connoîtrez bientôt ſi je vous aime. Ce geſte m'avoit plu: (*b*) j'imaginois qu'il m'alloit donner une (*c*) Poupée, & ma main ſe préſentoit (*d*) naturellement pour la recevoir. Tenez, dit le jeune Homme en me donnant (*e*) ſa bourſe; voici ſans doute les preuves que vous exigez: recevez-les, en attendant que j'en faſſe cent fois davantage pour vous.

Je fus ſi piquée de cette offre, après avoir attendu (*f*) toute autre choſe, que je rejettai la bourſe avec des marques de dépit. Vous me croyez donc un enfant, lui dis-je avec les (*g*) larmes aux yeux, pour vouloir m'amuſer avec de pareilles bagatelles? Allez, Monſieur, cela eſt bien vilain; & ſi je l'avois prévu, je me

(*a*) 62. Faveur. (*b*) 63. Faveur. (*c*) 64. Faveur. (*d*) 65. Faveur. (*e*) 66. Faveur. (*f*) 67. Faveur. (*g*) 68. Faveur.

ferois bien donné de garde de reſter auprès de vous un ſeul moment : ce n'eſt pas là à quoi je m'étois attendue.

Le jeune Homme, qui ne comprit rien à ce diſcours, me demanda mille pardons de m'avoir fâchée, & me ſupplia avec l'air le plus humble & le plus touchant, de le mettre au fait de ces preuves que j'exigeois, (*a*) & qu'il n'entendoit pas. Allez, lui dis-je, ſi vous m'aimiez comme vous me dites, vous ne diſſimuleriez pas, & vous pénétreriez aiſément ce que (*b*) je deſire. Il me ſemble qu'après vous avoir laiſſé (*c*) baiſer ma main. . . . . Ah! j'y ſuis, interrompit Jolian en voulant (*d*) m'embraſſer, & en imaginant que c'étoit-là ce que j'exigeois de lui; vous avez bien raiſon de me faire des reproches de ma ſtupidité: il me ſera bien doux de répondre à vos vœux. Vous ſerez ſatisfaite, & vous n'aurez plus à l'avenir à vous plaindre de moi.

(*a*) 69. Faveur. (*b*) 70. Faveur. (*c*) 71. Faveur. (*d*) 72. Faveur.

La prévention dans laquelle j'étois, qu'il m'alloit faire préſent d'une Poupée, me la fit attendre avec (*a*) plaiſir ; mais connoiſſant bientôt que je m'étois encore trompée, j'en eus tant de dépit, que je me levai bruſquement, & ne voulus plus l'écouter. Il en marqua une ſurpriſe extrême, & me l'exprima dans les termes les plus naturels. Eh bien ! lui dis-je, perſuadée qu'il ne m'avoit chagrinée que par ignorance, apprenez donc, puiſque vous ne le ſavez pas encore, que quand on aime une Demoiſelle, on lui en donne des marques poſitives ; & ces marques ne ſont pas celles que vous avez miſes en uſage juſqu'ici. Allez-vous-en me chercher, puiſqu'il faut que je vous le diſe, une (*b*) Poupée : apportez-la moi, qu'elle ne ſoit point (*c*) enchaînée comme celle de Paillandor ; mais hors cela, qu'elle lui reſſemble en tout : vous verrez après cela ſi je croirai toutes vos proteſtations, &

(*a*) 73. Faveur. (*b*) 74. Faveur. (*c*) 75. Faveur.

ſi je ne vous (*a*) accorderai pas tout ce que vous me demanderez.

Jolian, au lieu de courir précipitament me chercher une Poupée, comme je m'y attendois, paroiſſoit immobile, & me regardoit avec un air d'étonnement & de ſtupidité dont j'étois honteuſe pour lui. Quoi ! lui dis-je avec une eſpece de colere, vous en (*b*) demeurez-là après tant de proteſtations ! Allez : cela eſt indigne ; & vous devriez rougir d'avoir voulu m'en impoſer. Mais, ma belle Enfant, interrompit il avec tranſport, que voulez-vous donc me dire ? Mais vous-même ne vous plaiſez-vous point à m'embaraſſer ? Qu'a de commun une Poupée, avec l'amour que vous m'avez inſpiré ? Si j'étois aſſez ſtupide pour donner dans une plaiſanterie ſi bien ſoutenue, n'auriez-vous pas raiſon de vous moquer de moi ? Voilà bien de mauvais diſcours, m'écriai-je avec le dernier dépit, pour me refuſer : & vous autres hom-

(*a*) 76. Faveur. (*b*) 77. Faveur.

mes, qui faites les raiſonneurs, vous aimez bien vos (*a*) Poupées, puiſqu'on a tant de peine à vous en arracher. Eh bien! gardez la vôtre, & me laiſſez en repos : jamais je ne veux vous voir : ma Gouvernante m'a trompée ; je ne la croirai plus, & je ferai tant que j'en (*b*) trouverai de plus complaiſant que vous.

Ces derniers mots furent accompagnés de mes (*c*) larmes, & mon chagrin ſi ſérieuſement exprimé, que Jolian en fut touché, & ſe jetta à mes pieds. Eh bien! me dit-il en me ſerrant les mains, conſolez-vous, charmante Ardemine, je vais répondre à vos deſirs, & vous (*d*) chercher cette Poupée tant deſirée, puiſque c'eſt-là l'unique moyen de vous plaire. Allez ; lui dis-je en (*e*) eſſuyant mes pleurs : à ce prix je vous (*f*) pardonne tous les chagrins que vous (*g*) m'avez cauſés. Jolian ne répondit point, & ſortit ſur le champ.

(*a*) 78. Faveur. (*b*) 79. Faveur. (*c*) 80. Faveur. (*d*) 81. Faveur. (*e*) 82. Faveur. (*f*) 83. Faveur. (*g*) 84. Faveur.

Il ne tarda point à revenir. Un eſclave le ſuivoit avec une boîte : Jolian la prit, & me la préſenta. Voilà, me dit-il avec un air ſatisfait, la plus belle Poupée du Royaume : heureux ! ſi elle vous fait autant de plaiſir que vous avez marquez d'impatience à vous la faire donner. Elle n'eſt donc pas enchaînée comme celle de Paillandor ? repris-je, avec une (*a*) joie inexprimable en ouvrant la boîte. Oh ! pour cela, non ; reprit Jolian, comblé de la ſatisfaction que je marquois ; vous allez juger par vos yeux de cette vérité. En prononçant ce diſcours la boîte acheva de s'ouvrir. Je (*b*) jettai un cri, & reculai de deux pas. C'eſt donc ainſi, m'écriai-je avec (*c*) douleur, que vous m'amuſez ! Allez, Seigneur, (*d*) remportez votre vilaine Poupée : vous êtes un trompeur : je ne veux plus rien de votre part, & je ne vous regarderai jamais.

(*a*) 86. Faveur. (*b*) 87. Faveur. (*c*) 88. Faveur. (*d*) 89. Faveur.

Jolian, ou me crut folle dans ce moment, ou me crut encore pis. Oh! pour le coup, me dit-il, en me prenant les (a) mains & en m'empêchant de m'en aller, comme c'étoit mon intention, que je ſache au moins ce que cette enigme ſignifie? Vous me tenez depuis un temps infini dans une incertitude épouvantable: que voulez-vous donc dire avec votre Poupée? Ce que je veux dire? repris-je avec impatience; que cette Poupée eſt une (b) Poupée la plus mauſſade des Poupées: voyez ſi elle (c) remue, & ſi elle reſſemble à celle du Seigneur Paillandor. Au nom de ce qui vous eſt de plus cher, reprit le jeune Homme, mettez-moi au fait de cette Poupée admirable; je n'ai jamais vû celle de Paillandor, & j'avois toujours cru juſqu'ici, qu'il n'y en avoit pas de faites ſur d'autre modele que celle-ci. Bon! bon! repris-je, vous faites l'ignorant: le vieux Ami de mon Oncle m'a aſſuré cepen-

(a) 90. Faveur. (b) 91. Faveur. (c) 92. Faveur.

dant qu'elles étoient communes, & que tous les hommes en avoient de (a) ſemblables à la ſienne. A peine achevois-je ce diſcours, que Jolian leva les bras au Ciel, & s'écria : Se peut-il que l'innocence ſoit expoſée à de pareils aſſauts, & qu'après des occaſions ſi délicates, on ait conſervé tant d'innocence ! Malheureuſe Magnagna ! A quel ſupplice ne mérites-tu pas d'être condamnée ! Non, l'abîme éternel n'a rien produit de plus méchant que toi !

Le jeune Homme exprima ces mots avec tant d'énergie & de paſſion, que j'en reſtai toute interdite. Comment donc, Seigneur, m'écriai-je avec une ſorte de dépit ; qu'ai je donc fait qui puiſſe occaſionner ce tranſport ? Rien, belle Ardemine, reprit-il avec douceur : remettez-vous. L'innocence que vous avez conſervée par une grace ſpéciale du Ciel, vous met au-deſſus des riſques affreux dont elle pourroit être ſoupçonnée : votre

(a) 93. Faveur.

Gouvernante ſeule eſt coupable, & mérite d'être punie du dernier ſupplice. La malheureuſe! continua-t-il, en levant les yeux au Ciel : perdre une enfant qui lui eſt confié! expoſer un pareil tréſor! chercher à faire uſage de ſes charmes, pour aſſouvir une cupidité horrible & ſordide! la propoſer à des conditions..... Non, ajouta ce ſage Cavalier, j'en ſuis ſi indigné, que ſans la conſidération qui me retient pour une famille ſi reſpectable, je me porterois contre elle à toutes les plus violentes extrêmités.

Pendant que Jolian ſe laiſſoit aller aux juſtes mouvemens de ſon indignation, je gardois le ſilence, & je cherchois en moi-même, ce que ma Gouvernante & moi avions pu faire qui occaſionnât ces tranſports. Un ſeul mot du jeune Homme, exprimé avec toute la (*a*) décence poſſible, m'ouvrit les yeux, & donna l'entrée de mon cœur à un rayon qui éclaira le (*b*) germe venimeux qu'on y

(*a*) 94. Faveur. (*b*) 95. Faveur.

avoit semé. A peine cette connoissance fatale se fut-elle-fait sentir, que je rougis intérieurement des occasions périlleuses auxquelles j'avois été exposée. Je me rappellai ensuite ces discours prévoyans & pleins de sagesse qui m'avoient été tenus autrefois dans le Temple des Vestales, à l'occasion des hommes; & combien il m'avoit été recommandé, de ne m'en jamais laisser approcher. Je jugeai dans un moment que j'étois criminelle, que Magnagna étoit un monstre d'horreur, & que Jolian étoit le plus sage de tous les hommes. Je n'eus pas plutôt fait ces réflexions, que mon cœur pressé de mille peines à la fois, se livra à la douleur la plus amere. Je me mis à verser alors un torrent de larmes, en m'écriant, que je voyois bien que j'étois la plus infortunée de toutes les Filles, & qu'il n'y avoit que la mort qui pût me consoler de l'égarement fatal dans lequel on m'avoit plongé.

Jolian, qui ne s'attendoit pas à un pa-

reil retour, fit ce qu'il put pour me consoler, & pour faire ceſſer mes pleurs: mais ce fut vainement; plus il m'apportoit de raiſons pour me faire revenir de mon déſeſpoir, & plus il l'augmentoit. Mais m'ayant fait entrevoir la crainte qu'il avoit que Magnagna ne ſurvînt, & qu'elle ne s'oppoſât au projet qu'il avoit formé de m'arracher de ſes mains, je me levai ſur le champ, en le priant avec l'inſtance la plus vive, d'achever ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé, & de me conduire au Cloître des Veſtales où j'avois été élevée. Il ne me répondit qu'en me donnant la main, & me conduiſit à l'heure même dans le lieu que je lui avois propoſé.

Jolian, qui me tint compagnie en chemin, acheva de m'ouvrir les yeux ſur les déſordres auxquels j'avois été à la veille de me livrer. Je ne fus pas plutôt inſtruite des noires intentions de Magnagna, que je voulus ſur le champ m'en plaindre, & la faire punir; mais Jolian me fit con-

noître que je devois contenir mon reſſentiment par honneur, & m'aſſura qu'il ſe chargeroit lui-même de cette punition, & de la faire enfermer pour le reſte de ſes jours. Après cette proteſtation, il me pria avec les termes les plus ſoumis, de me taire à jamais ſur ce qui s'étoit paſſé entre Paillandor & moi, & de me ſervir de l'idée qu'il m'avoit ſuggérée, pour ne point laiſſer entrevoir aux Veſtales les raiſons ſecretes qui me rappelloient chez elles. Il termina ſon diſcours, par me demander en grace de ne pas l'oublier, & d'être perſuadée qu'il me donneroit un jour des preuves convaincantes qu'il m'eſtimoit, & qu'il n'avoit aucun égard à tout ce qui s'étoit paſſé.

Je n'eus pas reſtée ſix mois au Temple, que je devins toute autre que je n'avois été précédemment. Cette gaité qui ne m'avoit jamais quitté, (*a*) ceſſa tout-à-coup; je devins (*b*) triſte, pâle &

(*a*) 96. Faveur. (*b*) 97. Faveur.

rêveuſe : je ne me (*a*) connoiſſois plus. Quelqu'horreur que j'euſſe alors pour ces amuſemens criminels auxquels on m'avoit occaſionnée de ſi bonne-heure, je ne pouvois m'empêcher de les (*b*) retracer à mon eſprit avec une certaine (*c*) complaiſance. Je la condamnois vainement. Les combats continuels que ma raiſon rendoit contre ces effroyables imaginations, minoient peu-à-peu mon tempérament, & affoibliſſoient ma ſanté. A force de (*d*) réfléchir à la ſource d'une maladie ſi cruelle, & de nettoyer mes idées, j'entrevis (*e*) que l'aimable Jolian étoit l'auteur de ma langueur, & que j'en étois (*f*) épriſe. Hélas ! me dis-je à moi-même à cette fatale connoiſſance, que dois-je eſpérer d'une paſſion ſi imprudemment conçue ? Cet Homme ſage pourroit-il (*g*) penſer à l'infortunée Ardemine, après les riſques qu'elle a courus ? Non, non ; je lui dois être un ſu-

(*a*) 98. Faveur. (*b*) 99. Faveur. (*c*) 100. Faveur. (*d*) 101. Faveur. (*e*) 102. Faveur. (*f*) 103. Faveur. (*g*) 104. Faveur.

jet d'horreur & d'indignation ; & je ne le verrai jamais.

Je (*a*) languis ainſi pendant plus d'une année, ſans que la mort appellée (*b*) ſans ceſſe à mon ſecours pour terminer mes peines, daignât exaucer mes vœux. Enfin je (*c*) tombai malade. Je crus pour cette fois que j'allois être délivrée de mes remords & de mes maux. J'oſai m'en (*d*) réjouir : funeſte conſolation ! j'en faiſois alors mon (*e*) objet le plus doux.

J'étois dans cette affreuſe ſituation, & j'attendois, de moment en moment, le coup (*f*) fatal qui devoit m'affranchir d'une vie que je (*g*) déteſtois, lorſqu'on vint m'avertir qu'un homme, chargé d'une Lettre de conſéquence, demandoit à me parler. A peine eus-je la force de répondre. Mais qu'elle fut ma ſurpriſe en apprenant la part dont elle me venoit : c'étoit

(*a*).105. Faveur. (*b*) 106. Faveur. (*c*) 107. Faveur. (*d*) 108. Faveur. (*e*) 109. Faveur. (*f*) 110. Faveur. (*g*) 111. Faveur.

de Jolian; il revenoit d'un grand voyage. Je l'ouvris avec une (*a*) émotion & une vivacité qui me prouverent que je ne me (*b*) ſouciois de la vie, que dans la confiance où j'étois de n'entendre jamais parler d'un homme ſi (*c*) cher à mon cœur. Mais à peine en eus-je lu les premieres lignes, que je penſai (*d*) perdre l'uſage des ſens; le joie me (*e*) ſuffoquoit. Cette Lettre étoit conçue en ces termes.

Lettre de JOLIAN *à* ARDEMINE.

« J'étois partis, Ardemine, & je vous » avois quitté ſans adieu pour vous ban- » nir entierement de mon cœur. Les » juſtes raiſons que j'avois de combattre » un penchant trop cher & trop ſédui- » ſant, m'avoient inſpiré le deſſein de ne » vous revoir de ma vie. Vaines tenta- » tives! Inutiles réſolutions! Je reviens » le plus amoureux de tous les hommes. » Permettez que je ſache s'il m'eſt permis » de vous le dire moi-même, & ſi je

(*a*) 112. Faveur. (*b*) 113. Faveur. (*c*) 114. Faveur. (*d*) 115. Faveur. (*e*) 116. Faveur.

» n'ai pas trop hasardé de vous l'écrire.
» Un mot va me rendre, ou le plus heu-
» reux, ou le plus infortuné des hom-
» mes. Ma chaise n'attend que votre con-
» sentement pour me rendre vers vous
» pour le reste de mes jours, où m'en éloi-
» gner pour jamais. Décidez enfin, belle
» Ardemine : je vous demande votre
» main ou la mort ». JOLIAN.

J'étois trop foible pour (*a*) soutenir une nouvelle aussi chere. A peine eus-je connu que je pouvois devenir la femme du plus sage & du plus aimé de tous les hommes, que mes sens, trop (*b*) flattés, se troublerent, & m'abandonnerent entiérement. En revenant de ma foiblesse, je me trouvai entre (*c*) les bras de mon Amant : son Courier lui avoit rendu compte de la situation où il m'avoit trouvé, & de celle où m'avoit jetté sa lettre. Il avoit accouru au Temple. Je ne lui (*d*) cachai point l'ardeur secrete

(*a*) 117. Faveur. (*b*) 118. Faveur. (*c*) 119. Faveur.
(*d*) 120. Faveur.

qui me dévoroit, & je lui fis un aveu (*a*) ſincere des maux qu'elle m'avoit fait (*b*) ſouffrir. Il répondit à ces témoignages de l'amour le plus ſincere, par des aſſurances qu'il alloit travailler à nous rendre heureux; &, juſqu'à ce que tout fût arrangé avec ma famille pour cet effet, il ne manqua point de jour à venir me tenir compagnie, & à m'engager par mille (*c*) ſoins attentifs & conſtans, à me faire revenir de la langueur dont (*d*) j'étois accablée. Quelque déſir que j'en euſſe, trois mois ſuffirent à peine pour me rendre à la vie: enfin, l'eſpoir d'être (*e*) heureuſe au jour de mon rétabliſſement, fut un remede puiſſant: il (*f*) opéra. Je fus convaleſcente; & cet Epoux, ſi cher à mon cœur, en me donnant la main, acheva ma guériſon. Voilà, Seigneur, dit Ardemine au Roi, en finiſſant ſon Hiſtoire, le récit ſincere de tout ce qui m'eſt arrivé. Plaiſe

(*a*) 121. Faveur. (*b*) 122. Faveur. (*c*) 123. Faveur.
(*d*) 124. Faveur. (*e*) 125. Faveur. (*f*) 126. Faveur.

au Pere de la lumiere que Votre Majeſté ſoit auſſi indulgente que (*a*) l'aimable Mari dont elle m'a ſi cruellement ſéparé! Ah! Seigneur, continua cette Epouſe toute en (*b*) larmes, laiſſez-vous toucher aux maux que (*c*) j'endure; rendez-moi un Epoux que (*d*) j'adore, & ſans lequel je (*e*) ne puis vivre; ou, ſi vous perſiſtez dans votre haine fatale pour un Sexe timide, qui n'a jamais été rempli pour vous que d'une profonde vénération, achevez de vous ſatisfaire en (*f*) m'arrachant une vie qui m'eſt en horreur, dès que l'eſpoir m'eſt ôté de ne plus revoir celui qui m'eſt plus (*g*) cher que moi-même! En prononçant ces mots, la triſte Ardemine verſa un torrent de larmes, & s'abandonna à la plus vive douleur.

Croſeliveſgol, que la fin de cette Hiſtoire avoit attendri, jetta les yeux ſur

(*a*) 127. Faveur. (*b*) 128. Faveur. (*c*) 129. Faveur. (*d*) 130. Faveur. (*e*) 131. Faveur. (*f*) 132. Faveur. (*g*) 133. Faveur.

le Roi, dans l'eſpérance qu'il en auroit compaſſion. Ce Prince rêvoit, & ſembloit méditer quelque deſſein. Mais que ſes penſées différoient de celles de ſon premier Miniſtre! Il ordonna à *Dearchealb* de conduire Ardemine chez la Gouvernante de *Lodeorbarli*, & de lui ordonner, de ſa part, de ne la laiſſer parler à perſonne : précaution que ce Prince prenoit ſans doute afin que ſon ſecret ne pût tranſpirer.

Dès qu'Ardemine fut ſortie, le Roi demanda à *Croſeliveſgol* ce qu'il penſoit de cette Femme. Si j'oſois m'expliquer naturellement, reprit le premier Miniſtre, j'aſſurerois qu'elle mérite, en conſidération de ſa ſincérité, que Votre Majeſté la rendît à un Mari qui ſouffre aſſurément autant qu'elle d'en être éloigné : j'ajouterois encore que celle-ci eſt d'autant plus ſage, que ſon éducation paroiſſoit un obſtacle invincible pour qu'elle pût le devenir. Je ne ſais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que la vertu ne pa-

roît jamais avec tant d'éclat que lorſqu'elle ſe ſoutient au milieu des aſſauts que le vice lui livre. Ardemine n'a pas nié que ſes égaremens involontaires n'aient ſali, dans les ſuites, ſon imagination ; mais ſa conſtance continuelle à éloigner ces idées, ſi funeſtes pour un cœur qui veut ſe conſerver pur, l'abattement de ſon corps, qui ſuccombe à ces combats plutôt que de les recevoir, ſont des témoignages bien aſſurés de la ſageſſe de cette Femme infortunée. Plaiſante ſageſſe, interrompit le Roi en ſouriant amèrement, & qui eſt amenée par de beaux endroits ! En vérité, je vous conçois auſſi peu que le Mari qui oſe s'unir à une pareille Femme. Si toutes celles qui paroîtront à l'examen reſſemblent à celle-ci, comme je n'en doute pas, j'ai mauvaiſe opinion, *Croſeliveſgol*, de votre ſyſtême. Mais reſtons-en là : je fais grace à Ardemine en faveur de ſon ignorance. Voyons celle qui ſuit. Je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais entendu par-

ler. C'eſt une certaine Dalamine, Femme d'un de mes Généraux..... La plus honnête Femme du monde, reprit vivement le premier Miniſtre & avec une certaine joie confiante. Je me ſouviens d'avoir mangé dix fois chez elle, & d'avoir admiré ſa pénétration & ſon eſprit. Je la crois ſage. Cela ſuffit, reprit le Roi en ſouriant : qu'on me l'amene : votre confiance fait beaucoup en ſa faveur : nous ſaurons bientôt à quoi nous devons nous en tenir.

SECOND EXAMEN,

Contenant depuis la cent trente-quatrieme FAVEUR *juſqu'à la deux cens ſoixante & dix-neuvieme.*

*Dearcheal*b ne ſe fut pas plutôt acquitté de cette ſeconde commiſſion, que *Croſelivesgol* tint à Dalamine le diſcours ordinaire. Elle en parut effrayée, & promit, avec les expreſſions les plus ſin-

ceres, de ne pas ſe mettre dans le cas de faire agir le Taliſman. Après un compliment aſſez court fait au Roi, elle parla en ces termes.

Hiſtoire de DALAMINE.

Il ne falloit pas moins que les ordres de mon Souverain, & la frayeur extrême que j'ai du terrible Taliſman, pour me porter à faire l'aveu de mes foibleſſes ſecretes. (*Tanitbudan* à ce mot ſe tourna vers *Croſeliveſgol.*) Quelques pardonnables qu'elles ſoient, je me les ſuis toujours reprochées, & j'ai regardé depuis le terrible exil que je ſouffre aujourd'hui, comme une punition ſenſible de n'avoir pas aſſez réſiſté au penchant qui me les a occaſionnées.

J'avois à peine quinze ans, que je fus mariée à un vieil Officier, pour lequel je n'avois aucune inclination, & que je fus obligée d'épouſer, malgré toutes mes proteſtations à cette occaſion. Ce qui m'en conſola, fut que ſon rang l'obligeoit

geoit d'être toujours à l'armée; & ainſi je ne devois le voir que très-rarement. Mais ſi je me repaiſſois de ce foible eſpoir, je ne prévoyois pas tous les chagrins qu'il devoit me faire eſſuyer. Tout abſent qu'il étoit, il me les fit ſentir à la derniere rigueur.

Une jalouſie cruelle s'étant emparée de lui peu de temps après notre mariage, elle fut au point d'en venir aux extrémités les plus ſenſibles pour une Femme qui ſe pique de penſer. Il me fit enfermer par une vieille Gouvernante qui lui étoit toute dévouée, & qui, pour lui plaire, me tourmentoit depuis le matin juſqu'au ſoir, ſous cent prétextes différens. Je paſſai deux ans ainſi, & mon déſeſpoir commençoit à être ſi grand, que je n'attendois que la mort pour terminer mes peines. Je la demandois au Ciel avec une ardeur la plus vive; & ma ſanté, qui s'affoibliſſoit de jour en jour, me donnoit lieu d'eſpérer que je ſerois exaucée, lorſqu'une lettre que je

reçus par les mains de celle qui m'avoit tant tourmenté, finit tout d'un coup la misere affreuse où j'étois réduite. Elle étoit trop surprenante pour que je ne l'aie pas retenue. Elle s'expliquoit en ces termes :

« Je vous écris, Dalamine, pour vous » donner avis que je vais en Ambassade » à Rome, & que mon absence sera » longue. Je n'emploierai pas une grande » éloquence pour vous en consoler. La » maniere dont j'ai vécu jusqu'ici avec » vous, doit plus faire que tout ce que » je pourrois vous dire à cette occasion. » Quand vous affecteriez de m'en mar- » quer du chagrin, je ne vous en croi- » rois pas ; je vous en dispense : je vous » pardonnerois même que vous en eus- » siez de la joie, parce que j'ai mérité » que vous me voyiez m'éloigner avec » plaisir. Cependant, ma présence ne » doit pas vous avoir été à charge, » puisque vous ne m'avez vu que deux » fois depuis que nous sommes unis par

» un ſacré lien, & qu'à peine vous dois-je
» être connu. Mais ce n'eſt pas de cela
» dont il doit être queſtion : c'eſt de la
» maniere dont je ſouhaite que vous vi-
» viez pendant mon abſence. Je vous
» prie de vous y conformer, en vous
» avertiſſant que, ſi vous y manquez dans
» le plus petit point, je vous en ferai re-
» pentir le plus cruellement à mon re-
» tour. Vous me connoiſſez, & cela doit
» vous ſuffire.

» Liſez avec attention ce qui ſuit ».

Je ne pus m'empêcher de frémir à ce début. J'imaginai que la fin de cette lettre m'alloit preſcrire un genre de vie affreux & terrible; mais je fus bien étonnée de ce qui ſuivoit.

« Je ſouhaite, en premier lieu, con-
» tinuoit la lettre, que vous receviez ici
» le jeune Alcaris; (c'étoit un Cavalier
» des mieux faits de la ville, & qui
» m'avoit toujours aimé) que vous lui
» donniez à ſouper toutes & quantes fois
» il pourra le déſirer, & que vous ne

» refuſiez aucune des parties qu'il vou-
» dra vous offrir.

» J'attens encore de votre complai-
» ſance que vous alliez aux Spectacles,
» aux Promenades publiques, aux Aſ-
» ſemblées, & que vous ne paſſiez aucun
» jour ſans prendre de nouveaux plaiſirs.

» J'exige de plus que vous renvoyiez
» tous les domeſtiques que je vous ai
» laiſſés, comme ſuſpects; que vous en
» choiſiſſiez d'autres dont vous ſoyez aſ-
» ſurée, & qu'à l'égard des Hommes,
» vous n'en preniez aucun qui ne ſoit
» bien fait & aimable; que vous ſoyez
» toujours parée, & ne fréquentiez qui
» que ce ſoit de ma connoiſſance, afin
» de vous trouver abſolument libre. Je
» vous recommande cet article poſitive-
» ment. J'en ai des raiſons, & je ne
» ſouhaite pas que vous cherchiez à les
» approfondir ».

A cette lettre ſurprenante étoit ajouté un autre petit paquet que j'ouvris avec précipitation; j'y trouvai ſix lettres-de-

change de dix mille ſequins chacune. Il m'ordonnoit de les dépenſer à mes plaiſirs; &, ſelon un petit mot écrit ſéparément ſur l'enveloppe de ces billets-de-change, il me donnoit avis que tous les ſix mois il m'en envoyeroit autant, juſqu'à ce qu'il fût de retour.

Je me trouvai dans un étonnement ſi grand de toutes ces choſes, que je fus plus de huit jours ſans en revenir. J'avois beau chercher les raiſons ſecretes d'une conduite auſſi extraordinaire, je ne pus parvenir à les pénétrer. Quelquefois je me perſuadois que mon Mari vouloit m'éprouver; mais je ne reſtois pas longtemps dans cette opinion, lorſque je me rappellois ſon humeur. Il n'étoit pas naturel de penſer que, jaloux comme je le connoiſſois, il pouſſât la confiance à un excès auſſi grand que celle qu'il me marquoit en me retirant la ſévere Gouvernante : à quoi devois-je donc me réſoudre? Lui obéir à la lettre. Ne riſquois-je pas tout, en ſuppoſant un arti-

fice dangereux de ſa part pour avoir lieu de me perdre? Si je ne me prêtois pas à ſes ordres extraordinaires, n'étoit-il pas poſſible qu'il ſe ſervît du prétexte de ma déſobéiſſance à des volontés ſi poſitivement recommandées pour me rendre peut-être encore plus malheureuſe que je n'avois été juſqu'alors. Je me trouvai, après toutes ces réflexions, tout auſſi indéterminée, & encore plus indéciſe qu'auparavant.

Un jour que j'étois allée au Spectacle avec une de mes ſœurs, pour diſſiper mes inquiétudes, je (*a*) remarquai, dans une loge voiſine, un homme qui me conſidéroit avec une ſorte de plaiſir. La ſingularité de ſa phiſionomie me le fit (*b*) examiner à mon tour avec beaucoup d'attention. Il étoit grand & bien fait, vêtu médiocrement; mais il avoit un certain je ne ſais quoi dans les yeux de tendre & de touchant, qui vous (*c*) intéreſſoit malgré que vous en euſſiez. Quelqu'éloi-

(*a*) 134. Faveur. (*b*) 135. Faveur. (*c*) 136. Faveur.

gnement que j'euſſe eu juſques-là pour tous les hommes, je ne pus m'empêcher de me (*a*) plaire ſecretement à la vue de celui-ci, & de me faire un ſujet de peine prochain d'en être bientôt (*b*) ſéparée. Tant que le Spectacle dura, je ne ceſſai point d'avoir (*c*) les yeux ſur lui : les ſiens les rencontrerent ſouvent, & une ſorte de timidité réciproque nous les faiſoit (*d*) baiſſer à tous deux. Alors un charme inconnu agiſſoit : ils ſe rencontroient à tous momens. Je ne ſais ce qui ſe paſſoit pendant ce temps dans le cœur de cet Homme, mais j'avoue que le mien n'étoit pas (*e*) tranquille, & qu'il reſſentoit un trouble qui lui avoit été juſques-là inconnu.

Je trouvai les momens ſi (*f*) courts, pendant plus de trois heures que dura le Spectacle, qu'il étoit fini que je ne m'en étois pas (*g*) apperçue. Ma ſœur,

(*a*) 137. Faveur. (*b*) 138. Faveur. (*c*) 139. Faveur. (*d*) 140. Faveur. (*e*) 141. Faveur. (*f*) 142. Faveur. (*g*) 143. Faveur.

moins diſtraite que moi, me demanda ce que j'attendois pour ſortir, en me faiſant remarquer qu'il n'y avoit preſque plus perſonne dans la ſalle. Je me levai en ſoupirant (*a*): l'Inconnu me conduiſit des yeux, & me marqua, par un geſte que je n'entendis que trop, combien mon éloignement lui coûtoit. Je (*b*) tournai vingt fois la tête avant que de monter dans mon char : je le vis qui ſe preſſoit de gagner les devants, pour ſe trouver ſur mon paſſage : je lui en ſus un ſi grand (*c*) gré, qu'en paſſant devant lui je ne fus pas la maîtreſſe de retenir un coup-d'œil (*d*) obligeant. J'en fus ſi honteuſe un moment après, que je me couvris le viſage de la main. Le char partit : je (*e*) cherchai des yeux l'Inconnu ; mais il étoit diſparu.

Je rentrai chez moi avec une (*f*) agitation dans l'eſprit dont je fus effrayée après en avoir bien démêlé la cauſe. Se

(*a*) 144. Faveur. (*b*) 145. Faveur. (*c*) 146. Faveur.
(*d*) 147. Faveur. (*e*) 148. Faveur. (*f*) 149. Faveur.

peut-il, me dis-je quand je fus ſeule, que j'aie réſiſté juſqu'ici à tous les aſſauts livrés par l'amour, & que je me (*a*) rende au ſeul coup-d'œil d'un Inconnu? Je fus ſi (*b*) troublée de cette réflexion, que je me fis un crime de ſouffrir davantage l'idée qui me pourſuivoit. Je fis mes efforts pour la diſtraire, en m'occupant de tout ce qui pouvoit la diſſiper; mais inutiles ſoins! Cette idée trop chere à (*c*) mon cœur ne pouvoit s'en détacher. Ce fut en vain que je voulus livrer de nouveaux combats, & chercher dans l'abſence à en triompher: la campagne, les bois, les fontaines, au lieu de me diſtraire, ne m'offrirent qu'une ſolitude affreuſe & ennuyante. Je revins à la ville: je ne pouvois plus (*d*) vivre ſans l'eſpérance de revoir mon vainqueur. J'en avois une (*e*) envie démeſurée; & malgré ma raiſon, qui s'y oppoſoit, je m'y (*f*) déterminai. Je ne doutois pas qu'en

(*a*) 150. Faveur. (*b*) 151. Faveur. (*c*) 152. Faveur.
(*d*) 153. Faveur. (*e*) 154. Faveur. (*f*) 155. Faveur.

retournant au Spectacle où j'avois eu la premiere vue de l'Inconnu, je n'euſſe enfin la (*a*) ſatisfaction fatale, déſirée avec tant d'ardeur. Je ne fus pas plutôt d'accord avec moi-même ſur ce point, que je négociai ſecretement avec ma vertu, afin qu'elle ne perdît point de ſes droits: il fut convenu, après bien des obſtacles de ſa part, qu'il me ſeroit permis de me laiſſer aller (*b*) à mon penchant; mais avec la reſtriction d'en dérober la connoiſſance, juſqu'au dernier ſoupir, au trop aimable objet qui me l'avoit inſpirée. Après cette réſolution je me trouvai plus tranquille, & je me rendis le même jour au (*c*) Spectacle où j'eſpérois de rencontrer l'Inconnu.

J'en revins avec une triſteſſe (*d*) horrible. En vain avois-je parcouru tous les endroits où je pouvois le rencontrer; il ne s'y trouva pas. Je continuai, pendant (*e*) plus de huit jours, à courir

(*a*) 156. Faveur. (*b*) 157. Faveur. (*c*) 158. Faveur.
(*d*) 159. Faveur. (*e*) 160. Faveur.

toutes les Aſſemblées publiques, ſans que ces démarches fuſſent plus heureuſes : je crus mon Inconnu parti ou malade. Ces deux conjectures (*a*) m'affligerent autant l'une que l'autre, & me firent tant (*b*) d'impreſſion, que ne pouvant y (*c*) réſiſter, je devins peu-à-peu d'une triſteſſe ſi (*d*) accablante, que je ne me connoiſſois plus.

Un jour que je penſois avec (*a*) agitation à la rigueur d'un état ſi pénible, j'entendis un bruit ſi grand dans la rue, que la curioſité me fit mettre à la fenêtre. On vouloit enlever un homme, qui ſe défendoit avec beaucoup de valeur, contre pluſieurs qui ne lui donnoient aucun relâche, & encore moins de quartier. Je jugeai que c'étoit quelque criminel, pourſuivi par la Juſtice, à qui le déſeſpoir donnoit du courage. Ma compaſſion pour ce malheureux m'alloit faire retirer de la fenêtre, lorſqu'un nouveau

(*a*) 161. Faveur. (*b*) 162. Faveur. (*c*) 163. Faveur. (*d*) 164. Faveur. (*e*) 165. Faveur.

cri, occaſionné par la priſe de cet homme, m'ayant fait tourner les yeux ſur lui, me fit entrevoir en ce priſonnier, l'Inconnu que je cherchois depuis ſi long-temps. Les jambes (*a*) plierent alors ſous moi : à peine pus-je me ſoutenir. Sans la préſence de ma ſœur, & de beaucoup de monde qui ſe trouverent alors dans mon appartement, je n'aurois pas manqué ſans doute de (*b*) m'abandonner entierement à ma foibleſſe ; mais je me retins. On attribua le ſaiſiſſement dont on me vit (*c*) accablée, à ce qui venoit de ſe paſſer : à l'exception d'une ſeule de mes femmes, perſonne n'y fit attention.

Dans le nombre de celles que j'avois pour me ſervir, il s'en étoit préſenté une, peu de temps après le départ de mon Mari, qui m'avoit été recommandée par ma Mere, & que je n'avois pû honnêtement refuſer. Une raiſon cependant bien puiſſante m'y auroit portée naturellement : il me ſembloit que cette fille avoit un

(*a*) 166. Faveur. (*b*) 167. Faveur. (*c*) 168. Faveur.

certain air de mon Mari qui m'effraya d'abord. Sans une des femmes de ma Mere qui me l'avoit amenée elle-même, & qui me la préſenta comme ſa ſœur, de tout temps connue, diſoit-elle, de la famille, je n'aurois pû m'empêcher d'avoir des ſoupçons extrêmes de cette reſſemblance; mais cette raiſon, & la blancheur de ſon viſage, qui différoit de plus de la moitié de la couleur olivâtre de mon Epoux, avoient fait évanouïr cette idée. Cependant, quelles que fuſſent les attentions de cette Fille, j'évitois, autant que je le pouvois, d'en être approchée. Je me reprochois ſouvent cette injuſte averſion; mais je n'en étois pas la maîtreſſe, & je ne pouvois me vaincre à cette occaſion.

Ce fut cette même Fille qui entrevit le trouble ſecret dont je viens de parler, & qui oſa me le faire remarquer. Que je ſuis malheureuſe! Madame, me dit-elle, dès qu'elle put trouver l'occaſion de m'entretenir ſans témoins: vous m'évitez; je vois avec douleur que vous ne pou-

vez me ſouffrir. Je fais cependant tous mes efforts pour vous plaire, & pour ſurpaſſer par mes attentions, le zele de toutes celles qui vous approchent. J'oſerois même vous aſſurer, que je ſerois digne de vos bontés, ſi à la place d'une antipathie, qui de toute autre que moi pourroit s'appeller injuſte, vous preniez ſur vous d'haſarder un peu plus de confiance. Je vous ſuis trop attachée pour n'avoir pas démêlé le trouble dont votre cœur eſt agité depuis quelque temps, & les peines cruelles que vous ſouffrez intérieurement. Hélas! que ne pouvez-vous entrevoir, ma chere Maîtreſſe, continua-t-elle en ſe jettant à mes genoux, combien je les ai partagés juſqu'ici, & le déſir qui me brûle de les ſoulager; vous ſeriez aſſurément ſenſible à la douleur cruelle dont vos froideurs m'accablent, & dont je ſuis ſans ceſſe agitée.

J'aurois laiſſé parler beaucoup plus long temps Jalaonda, c'étoit le nom de cette vieille Fille: j'étois d'une ſurpriſe

extrême, & de ſon diſcours, & du zele qu'elle me marquoit. Elle me laiſſoit trop bien entrevoir qu'elle avoit pénétré ce qui ſe paſſoit dans mon ame, pour uſer avec elle de vains détours. Je revins tout d'un coup de mes idées fâcheuſes contre elle, je me les reprochai ſecretement, & je réſolus d'en uſer dans la ſuite, de maniere à lui faire oublier les chagrins que ma conduite trop ſéche avoit pû lui cauſer.

Je n'eus pas plutôt fait ces réflexions, & pris ce parti, que je la fis relever. La maniere obligeante avec laquelle je lui parlai, parut la tranſporter de plaiſir : je ne me confiai point cependant encore tout-à-fait à elle : je ne pouvois me réſoudre à révéler des ſecrets que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Elle ne m'en preſſa pas de ſon côté davantage : elle ſe contenta de redoubler ſes attentions, & d'aller au-devant de ce qui pouvoit me plaire. Je m'accoutumai inſenſiblement à ſes ſoins ; je ne me cachois plus d'elle pour ſoupirer, & bien loin qu'elle

me fût ſuſpecte, j'aurois voulu qu'elle m'eût obligée alors à lui faire part de l'altération de mon cœur. A peine pouvois-je contenir ce qui s'y paſſoit. J'avois toujours devant les (*a*) yeux ce trop cher Inconnu enlevé par des inhumains, qui l'avoient peut-être jetté dans un cachot, accablé de coups. Hélas! me diſois-je en moi-même, il périt peut-être ſans ſecours, & je ſuis aſſez (*b*) cruelle pour lui en refuſer.

Toutes les fois que cette idée me venoit dans l'eſprit (& cela arrivoit ſouvent) mes larmes ſuccédoient, & prouvoient combien j'en étois touchée. Une nuit que j'en étois preſque (*c*) ſuffoquée, Jalaonda, qui avoit obtenu la permiſſion de coucher dans ma chambre, accourut, me prit dans ſes bras, me fit mille careſſes, & me demanda avec les termes les plus inſinuans, quel étoit le principe d'une douleur ſi vive & ſi conſtante. J'étois ſi (*d*)

(*a*) 169. Faveur. (*b*) 170. Faveur. (*c*) 171. Faveur. (*d*) 172. Faveur.

accablée, & je trouvai une telle consolation dans les offres flatteuses qu'elle me fit, appuyées d'une promesse attestée de serment, qu'elle me seroit discrete & fidele, que je lui ouvris entierement mon cœur. A peine eus-je achevé ma confidence, qu'elle me réitéra, non-seulement ses protestations, mais me promit encore de me servir. Tranquillisez-vous, me dit-elle, ma chere Maîtresse : dès qu'il sera jour, j'irai m'informer dans tous les endroits où l'on retient les prisonniers, de celui que vous avez tant à cœur, & dès que j'y serai parvenue, je lui dirai de votre part.... Ah! gardez-vous-en bien, lui dis-je; je veux le (*a*) secourir, le (*b*) combler de biens, s'il en a besoin, l'aimer (*c*) avec toute la tendresse dont je suis capable; mais je veux qu'il ignore, non-seulement tout ce que je ferai pour lui, mais encore le nom & les raisons secretes qui font agir sa bienfaictrice : ce n'est qu'à ces conditions

(*a*) 173. Faveur. (*b*) 174. Faveur. (*c*) 175. Faveur.

que j'accepterai des ſervices qui me ſont, je l'avouerai, bien (*a*) chers; mais j'aimerois encore mieux en être privée, que de n'être pas certaine que mes intentions ſeront exécutées avec les reſtrictions que je viens de vous faire entendre. Jalaonda en parut ſurpriſe, fut un moment même ſans me répondre; mais elle le fit enfin, en m'aſſurant que je n'aurois pas lieu de me repentir de la confiance que j'avois eu en elle, & en me proteſtant d'agir ſelon mes ordres, & de ne point paſſer la moindre de mes intentions.

Je me trouvai plus tranquille après ces aſſurances: (*b*) l'eſpoir d'avoir des nouvelles de mon cher Inconnu, ſervit d'un baume divin à mon ſang agité, & le porta à me procurer quelque repos. Lorſque je m'éveillai, Jalaonda n'y étoit plus; elle étoit ſans doute partie pour remplir ſes promeſſes, & je l'attendis (*c*) avec une impatience qui ne trouve point de termes pour être exprimée.

(*a*) 176. Faveur. (*b*) 177. Faveur. (*c*) 178. Faveur.

Enfin, ma nouvelle Confidente reparut. J'étois à la fenêtre, où (*a*) j'épiois ſon retour : elle m'entrevit, & me fit un ſigne qui parut flatter mon eſpoir. Prévenue de cette gracieuſe idée, je (*b*) volai au-devant d'elle : eh bien, lui dis-je, dès qu'elle fut à portée de m'entendre, avez-vous trouvé enfin ce que je cherche depuis ſi long-temps ? Oui, Madame, reprit Jalaonda, en baiſſant les yeux : l'Inconnu ne l'eſt plus ; je ſais où, & quel il eſt ; n'en exigez pas davantage : qu'il vous ſuffiſe de ſavoir une choſe ; c'eſt qu'il ne mérite pas en vérité qu'une perſonne de votre rang daigne s'intéreſſer pour lui. Ah ! ciel, que me dites-vous, Jalaonda, m'écriai-je avec (*c*) douleur ; ſe pourroit-il qu'un Homme dont l'air & la phiſionomie ſont ſi (*d*) nobles, fût né dans la baſſeſſe, où ſe fût porté à de lâches actions ? Hélas ! il n'eſt que trop vrai, reprit la vieille Fille en me regar-

(*a*) 179. Faveur. (*b*) 180. Faveur. (*c*) 181. Faveur.
(*d*) 182. Faveur.

dant triſtement. L'état cruel où il eſt réduit n'eſt que trop mérité. Oubliez-le, Madame, continua-t-elle; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que non-ſeulement il n'eſt pas digne.... Eh! laiſſons cela, interrompis-je avec (*a*) chagrin : quelque criminel qu'il puiſſe être, il ne m'a point offenſée; l'humanité n'eſt point défendue, & ne tire à aucune conſéquence. Vous m'apprenez qu'il ſouffre; (*b*) efforçons-nous de le ſoulager. Jalaonda, qui démêla mon aigreur, me calma avec des paroles flatteuſes, & m'inſtruiſit en ces termes :

Ce n'a pas été ſans bien des peines que je ſuis parvenue à trouver cet Inconnu trop cher. Quoique je l'aie vu, comme vous, dans le temps qu'il a été enlevé, & que je puſſe, avec cette foible idée & le portrait que vous m'en avez fait, entreprendre cette enquête, j'ai craint de me tromper, & de le confondre avec quelqu'autre qui eût quelque rap-

(*a*) 183. Faveur. (*b*) 184. Faveur.

port avec lui. Pour éviter cet inconvénient, je me ſuis informée, dans les priſons, des malheureux qui y avoient été conduits au jour & à l'heure que cet Homme trop cher a été arrêté. Il s'eſt trouvé deux priſonniers à-peu-près de l'âge de votre Inconnu, renfermés à la même heure. Je les ai vus. Un nommé Gelindes, noble, dit-on, & Goth de nation, m'a paru celui que je cherchois. Sa phiſionomie eſt la même que celle que vous m'avez dépeinte. De grands yeux noirs, le nez aquilin, la bouche petite, & une phiſionomie abattue & triſte; ce qui ne me ſurprend pas, vu ce qu'il ſouffre. Pour l'autre, quoiqu'il differe de peu de ce portrait, je n'ai point dû m'y arrêter; loin d'être triſte, il chante & déclame des vers comme s'il étoit ſur un Théatre, & n'a répondu à l'enquête que je voulois lui faire, que par une tirade de Poéſie, à laquelle je n'ai rien compris. Je me ſuis retirée avec l'idée que cet Homme étoit fou; mais on m'a

dit, un moment après, que c'étoit ſon humeur ordinaire, qu'il étoit Comédien, & qu'on l'avoit enfermé parce que, depuis un mois, il ne vouloit plus jouer, & qu'il ne faiſoit aucun compte de la volonté de ſes Directeurs, qui n'étoient pas, diſoit-il, de meilleure maiſon que lui.

L'affaire de Gelindes eſt bien différente de celle de ce Comédien. La Juſtice le pourſuit pour ces trois cens ſoixante-cinq paires d'oreilles qu'il a coupées, & qui ont fait tant de bruit. Juſte ciel! m'écriai-je en interrompant Jalaonda, que me dites-vous? Se peut-il que celui pour lequel mon cœur eſt (*a*) épris, ſoit l'auteur de cette extraordinaire aventure? Il n'eſt que trop vrai, reprit la vieille Fille; j'en ai été auſſi ſurpriſe que vous. Son air de douceur & de politeſſe m'avoient prévenu le plus favorablement pour lui; mais ce qui va ſuivre, prouve bien qu'il ne faut pas s'en rapporter aux apparences. Vous en allez

(*a*) 185. Faveur.

juger par l'Hiſtoire de ce malheureux jeune Homme. Je vais vous la rapporter telle qu'une perſonne qui ſe prétend bien informée, me l'a contée : ſans les ſuites horribles qu'elle a eu, l'on ne pourroit s'empêcher de s'en amuſer. La voici.

Hiſtoire de l'admirable GELINDES.

Gelindes, votre Inconnu, eſt Fils d'un des plus fameux Eſcrimeurs de Gothie. Son adreſſe & ſa force lui avoient acquis non-ſeulement une des plus grandes réputations en ce genre, mais encore de très-grands biens. Il n'y avoit point de Seigneur dans ſa patrie qui n'y eût contribué. Les Ecoliers qu'il faiſoit dans le genre de ſon art, acquéroient, par ſes leçons, une adreſſe ſi rare pour être victorieux de leurs ennemis, qu'il n'y avoit point de jeunes gens dans le pays qui ne vouluſſent être montrés par un auſſi habile maître, & qui ne ſacrifiaſſent les plus groſſes récompenſes pour parvenir

à être initiés au nombre de ſes diſciples. Il avoit ſur-tout un talent extraordinaire pour couper les oreilles. L'on aſſure pour certain que ſes regles étoient ſi ſûres pour cette coupe & pour ſe défendre, que l'expérience a prouvé que ceux qui avoient été ſes Ecoliers ne pouvoient entr'eux s'offenſer, & qu'il leur étoit arrivé ſouvent de s'être battus vingt-quatre heures de ſuite, ſans pouvoir ſe tirer de ſang. Soit que cela fût ou non, la choſe n'étoit pas moins répandue dans le Royaume; & on avoit une telle conſidération pour lui, qu'il n'étoit point de perſonnes, de quelque rang qu'elles fuſſent, qui ne recherchaſſent ſon amitié avec beaucoup d'empreſſement.

Cela ſuppoſé, comme on vient de le rapporter, que pouvoit déſirer de plus Gelindes, que de vivre dans ſa patrie tranquillement? Mais les hommes ſont-ils faits pour ſe conduire avec prudence? Le jeune Brave ne pouvoit paſſer un jour ſans couper des oreilles, & par conſéquent

quent ſans ſe faire des affaires. Enorgueilli de ſa réputation, & trop enflé de ſon propre mérite, il ne ſe crut pas aſſez récompenſé dans ſa patrie, & pour s'obliger lui-même à en ſortir, ou pour mieux dire, à s'en faire chaſſer, il coupa, dans un jour, deux cens oreilles. Sans le crédit qu'il avoit par ſes Ecoliers, la punition auroit ſuivi une telle méchanceté : on l'avertit cependant de ſortir du Royaume en vingt-quatre heures, ſous peine de la baſtonade, & d'être empalé tout vif en cas qu'il récidivât. Il obéit avec joie à la déclaration, & prit le chemin de Rome, où il ne douta pas que ſa réputation ne le rendît bientôt recommandable dans une ville où la valeur étoit dans la plus haute conſidération.

Le Dictateur ne fut pas plutôt informé de ce qui ſe publioit de ce rude Eſcrimeur, qu'il voulut le voir, & juger par lui-même de ſon adreſſe & de ſon courage. Après ſe l'être fait amener, il lui demanda s'il avoit vu combattre Codrus,

célebre Gladiateur, & s'il oseroit lutter avec lui? Gelindes parut surpris & offensé de ce doute: il en haussa les épaules, marqua son mépris pour cet adversaire; & d'un ton superbe & de confiance il osa avancer, qu'il n'acceptoit un combat avec lui, qu'à condition qu'on lui donneroit encore dix athletes de la force de celui qui lui étoit proposé: il ajouta même, que pour se mettre en haleine, il devoit lui être permis de leur couper à tous les oreilles, comme un moyen assuré de les mettre en goût, & de rendre le combat plus agréable. Le Dictateur, surpris d'une telle arrogance, lui accorda sa demande, en lui jurant, que s'il remportoit la victoire entre Codrus & ses collegues, il lui seroit permis de choisir pour femme, dans le Cirque, celle qui lui plairoit le plus, & qu'il lui seroit donné en même temps une dot aussi considérable que s'il épousoit une Princesse: mais en même temps, que s'il étoit vaincu, on lâcheroit contre lui les

bêtes les plus féroces, qui le dévoreroient, afin de le punir de ſon orgueil, & d'en avoir oſé impoſer. Gelindes ne parut point ſurpris de la menace; il accepta les conditions, & promit de ſe trouver au jour marqué.

Cependant le bruit s'étant répandu dans Rome & dans tous les environs, de ce combat prodigieux & diſproportionné, & des conditions qui y étoient attachées, tout le monde ſe trouva au Cirque au jour nommé; ce qu'il y avoit de plus diſtingué même dans l'Empire y accourut. Jamais ſpectacle n'avoit été plus orné & plus choiſi. Les Femmes, à l'envi les unes des autres, avoient rehauſſé leurs charmes de tout ce que l'art & la magnificence ont de plus pompeux pour les mettre dans le plus grand jour: il ſembloit qu'il n'y avoit pas une d'elles qui n'aſpirât à la gloire d'être unie à celui que la valeur devoit élever au-deſſus de tous les autres hommes. Jamais coup-d'œil ne fut plus beau. Quatre rangs de gradins

étoient chargés des beautés les plus parfaites. En vain les Maris & les Peres s'étoient opposés secretement que leurs Femmes & leurs Filles assistassent à ce célebre combat; nulle d'elles n'avoit voulu se priver de la prérogative qui les affranchissoit pour ce jour de ce qu'elles devoient à la subordination de leurs Peres ou de leurs Epoux. Selon la publication des Hérauts, il étoit dit qu'elles seroient les maîtresses de s'y trouver, & que si Gelindes étoit victorieux, & que son choix tombât sur une Femme qui eût un Epoux, cet Epoux seroit obligé de se retirer, & de lui abandonner sa moitié. Telle étoit la loi: il n'y avoit pas lieu de l'éluder.

Au jour nommé, Gelindes se trouva nud dans l'arêne, & en attendant le Dictateur & ses adversaires, il se promena fierement dans le Cirque. Son air robuste & majestueux tout ensemble, attira les regards de toute l'assemblée, & il n'y avoit personne qui n'eût bonne opinion de sa valeur.

Gelindes étoit armé d'un cimetere d'une main, & d'un poignard de l'autre. Après avoir fait le tour du Cirque, il s'arrêta, fixa les yeux ſur quelques Femmes qui lui plurent, & de la pointe de ſon poignard ſe piqua le ſein ; du ſang qui en ſortit, il traça quelques mots ſur le marbre des baluſtrades. Sans ſavoir la cauſe d'une action ſi ſinguliere ; tout le Cirque extérieur applaudit : il ſembloit qu'il prévît ce qui devoit arriver.

Le bruit harmonieux des inſtrumens de guerre ayant fait connoître que le Dictateur approchoit, Gelindes s'arrêta devant ſon trône. Gelindes, lui dit-il hautement après qu'il fut placé, perſiſtes-tu dans ta fiere réſolution ? Oui, Seigneur, s'écria du même ton le téméraire Gelindes : j'atends Codrus & mes dix adverſaires ; je demande publiquement la confirmation des promeſſes que tu m'as fait. Qu'on faſſe venir l'athlete, reprit ce Dictateur, & ceux qui doivent combattre avec lui. Et puis quatre Hé-

rauts publierent, aux quatre coins du Cirque, les conditions, & finirent par ces mots : *Ainſi ſoit fait comme il a été dit.*

A peine ces paroles eurent-elles été proférées, qu'un cri général confirma les conditions énoncées : un profond ſilence ſuccéda. Codrus entroit dans l'arêne : il étoit ſuivi de dix athletes armés comme lui, de maſſues & de poignards. Codrus étoit d'une coudée plus haut que Gelindes : ſes bras nerveux & muſclés prouvoient ſa redoutable force. Jamais il n'avoit été vaincu ; & il faiſoit, depuis dix ans, les délices de Rome & de tout l'Empire. Ce redoutable athlete s'avança fierement juſqu'à deux pas de Gelindes, qui attendoit le ſignal pour commencer le combat. Ecoute-moi, s'écria le fier Codrus, en adreſſant la parole à l'Eſcrimeur de Gothie, avec une voix dont la force fut répétée par les échos voiſins : « Ecoute-» moi, ô téméraire mortel : oſes-tu bien » te préſenter à mes yeux ? Ignores-tu

» mon courage, ma réputation, & les
» victoires éternelles que j'ai remportées
» juſqu'ici? Quel Démon ennemi de toi-
» même te porte à vouloir recevoir la
» punition de ton audace? Mais ſi ton
» orgueil extravagant te porte à vouloir
» abſolument lutter contre moi, qu'il
» ne t'aveugle pas du moins au point de
» te perſuader que je ne ſuis pas ſuffiſant
» pour t'humilier. Par pitié pour toi-
» même, par condeſcendance, ſi tu le
» veux, pour mon amour-propre, fais
» rétracter les conditions humiliantes avec
» leſquelles je parois à la face d'un peu-
» ple dont j'ai mérité juſqu'ici les ſuf-
» frages. Oblige-moi: fais retirer les dix
» adverſaires que tu as exigé. Crois-moi,
» fais mieux encore: avoue ſans com-
» battre, que je ſuis fait pour triompher
» de toi; & pour conſerver une vie que
» tu perdrois infailliblement, laiſſe pen-
» ſer, en demandant ta retraite, qu'un
» accès de folie eſt le principe d'une
» entrepriſe auſſi ridicule qu'impoſſible:

» après cet avis ſalutaire, ne me repro-
» che rien. J'ai tout dit ».

Le peuple Romain, qui n'avoit pas perdu une ſyllabe de ce diſcours, battit des mains en ſigne d'applaudiſſement, & fit aſſez connoître, par ſes clameurs réitérées, combien Codrus lui étoit cher. Un mouvement de Gelindes, qui demanda le ſignal pour toute réponſe, fit ſuccéder le ſilence à la rumeur. Le Dictateur humain en voulut profiter, pour faire dire au nouvel Athlete qu'il étoit encore temps de ſe rétracter; mais toutes ſes repréſentations furent inutiles. Gelindes, irrité de tant de réſiſtance, leva le ſabre, & prouva, par cette démonſtration, qu'il n'ambitionnoit que le combat.

Quelques minutes après, ce ſignal tant déſiré fut donné: quel valeureux combat! ô Mars, inſpirez-moi! Gelindes commença par tenir ſa parole, & d'une demi-douzaine de pirouettes coupa vingt & une oreilles à ſes adverſaires: une ſeule

de Codrus fut manquée. Point de coups qu'ils ne ſoient exprimés de ſang. Codrus, furieux de la perte de ſon oreille, attaque en vain l'adroit adverſaire, plus léger qu'un oiſeau, plus ſubtil que le vent : il pare ſans ceſſe, & donne à chaque inſtant. Les mêmes coups ſe portent à la fois, tantôt ſur deux, tantôt ſur trois de ſes adverſaires. Les maſſes inutiles & fatigantes ſont rejettées, de larges cimeteres ſuccedent : le carnage commence tout de bon. Codrus bleſſé en quatre endroits, devient un lion rugiſſant ; il écume, il rugit, ſa voix & ſes menaces glacent les ſens de tout le monde : le cliquetis des armes retentit, étonne, ſaiſit le Cirque : à peine les yeux ſont-ils aſſez ſubtils pour diſtinguer les coups qui ſe portent. Gelindes, qui oppoſe un ſilence profond aux clameurs de ſes adverſaires, recueilli dans lui-même, prévoit à tout à la fois. Codrus s'écrie en blaſphémant, qu'il combat contre un fantôme. Vains diſcours ! le cimetere eſt

réel. Quatre de ſes athlètes tombent les uns ſur les autres, & les ſix autres ſont mis peu de temps après hors de combat.

Gelindes, dégagé de ſes ennemis, pare un coup de Codrus, gliſſe ſous ſon cimetere, & le ſaiſit au travers du corps. Un cri affreux que le Cirque jette dans cet inſtant, ranime le courage étonné de Codrus, & fait treſſaillir Gelindes, peu accoutumé à cette horrible clameur. Le poignard lui échape des mains : autre cri, ſuivi d'un autre ſaiſiſſement. Le cimetere tombe ; Codrus va triompher : les clameurs préviennent les applaudiſſemens. Il ſent ſes avantages, Gelindes chancele ; deux ſecouſſes affreuſes lui ont enlevé les pieds de terre ; il va tomber ; il ne peut plus ſe reprendre : il eſt enfin renverſé.

Le peuple Romain, qui crut pour cette fois que Codrus étoit triomphant, applaudit hautement à ſa victoire, tandis que pluſieurs regrettoient ſourdement la défaite d'un adverſaire qui avoit tant donné de preuves de courage. Mais quel pro-

dige frape tout d'un coup les yeux ! ô Vous peuple fameux qui le vîtes, quelle fut votre ſurpriſe extrême ! Gelindes eſt debout, & la tête de Godrus à la main ! Par quel miracle celui qui ſemble vaincu devient-il le vainqueur ?

Dès que Gelindes ſe vit à bas, il ſe recueillit en lui-même, avec un ſang froid que la prudence ſeule peut donner. Il ſe détermine ſubitement de mettre à profit ſa chute & l'apparence de ſa défaite, pour reprendre ſes avantages perdus. Il ſçait que la trop grande proſpérité aveugle. L'orgueil de Codrus, qui lui fait lever les yeux ſur le peuple, pour s'applaudir trop tôt de ſa victoire, ne contribue pas peu au deſſein ſecret de l'adverſaire qu'il mépriſe. Pendant que ce fier vainqueur ſaiſit Gelindes par le ſommet de la tête, pour la préſenter bientôt aux Romains, & que de l'autre bras il éloigne ſon cimetere pour la ſéparer de ſon corps, Gelindes, qui l'obſerve, profite dans la minute de ce double in-

tervalle, ramaſſe ſon poignard tantôt échapé, & le plonge dans le corps de Codrus. Un cri affreux ſuccede à ce coup imprévû. Gelindes ſe releve, paroît avec les marques de ſa victoire, & apprend alors au peuple étonné, qu'il eſt enfin le véritable vainqueur.

Le Dictateur, ſurpris & charmé de la valeur extraordinaire de ce rude Eſcrimeur, le fit appeller, & lui dit publiquement, qu'il étoit le maître, non-ſeulement de ſe prévaloir de la condition qui avoit été accordée, mais même de reſter parmi les Romains, où on lui feroit un parti digne de ſon courage. Mais ce fier Spadaſſin, trop jaloux de ſon indépendance, remercia, & s'en tint à la récompenſe promiſe. Son choix tomba ſur une aimable Fille de dix-ſept ans, fille d'un des premiers de l'Empire. Une jeune perſonne, qui étoit à côté d'elle quand Gelindes la nomma pour être le prix de ſa valeur, tomba en foibleſſe en jettant un grand cri : on ne douta point que la

cauſe de ſon évanouiſſement ne fût la préférence qui venoit d'être donnée à une Rivale, & qu'elle ne ſe fût laiſſé charmer en ſecret par ce Vainqueur. Tout le monde la plaignit; mais Gelindés, ſans faire attention à cet événement flateur, ſe retira, emmena celle qu'il avoit choiſi, & reçut, en arrivant au lieu qui avoit été préparé, trois cens mille ſequins d'or, ſelon la parole que lui avoit donné le Dictateur, de joindre une ſomme conſidérable au choix dont ſa valeur le rendoit maître.

Gelindes, après quelques jours, revint dans ſa patrie étaler ſa nouvelle fortune, & prit des airs ſi grands & ſi ruineux, qu'il ne fut pas long-temps ſans voir la fin de ſes fonds. Tant qu'ils durerent, il ne fit aucune réflexion ſur les ſuites de ſa mauvaiſe conduite : pas un Ami juſques-là ne lui avoit fait enviſager les conſéquences funeſtes d'une pareille conduite : bien au contraire, leurs fades adulations le jettoient dans l'ivreſſe de lui-

même, par les louanges immodérées dont ils le flatoient. Il crut mal-à-propos les retrouver ces Amis, lorſqu'il ſe vit épuiſé, accablé de dettes & exécuté de tous les côtés: ils étoient déja diſparus; pas un ſeul ne daigna le plaindre, & encore moins le ſecourir.

Plus on a reſſenti les faveurs de la fortune, & plus on eſt ſenſible à ſes revers. Gelindes, au bout de quinze ans, ſe trouva le plus malheureux de tous les hommes. Au déſeſpoir d'une ſituation ſi cruelle, il tomba dans une mélancolie affreuſe: au lieu de chercher à ſe remettre, ou à tenter de nouvelles voies pour ſe rétablir, il s'abandonna aux larmes & à la douleur. Sa femme & quatre filles, qui compoſoient ſa famille, au lieu de lui donner de la conſolation, lui reprochoient ſans ceſſe l'état où elles ſe trouvoient, & le menaçoient de l'abandonner, s'il ne cherchoit à relever les affaires de ſa maiſon. De pareils procédés acheverent de jetter le triſte Gelindes dans la

derniere conſternation. Pour comble de malheur, ſes yeux ſéchés par les pleurs ſe perdirent : quel remede pouvoit-il apporter à tant de malheurs ! Il n'y avoit que la mort, & il réſolut de ſe la donner.

A peine eut-il décidé de cet important projet, qu'il ſongea au genre de mort qu'il devoit choiſir. De tous ceux qui s'offrirent à ſon eſprit, le poiſon lui parut le plus doux & le plus prompt : ce parti pris, il ſongea aux moyens d'en avoir. La choſe n'étoit pas aiſée : il étoit ſi rare dans ce temps, que, pour en poſſéder, il falloit des ſommes conſidérables. Après bien des réflexions, il ſe ſouvint d'un certain Belingar, Statuaire, avec lequel il avoit paſſé ſon enfance, qui l'étoit venu voir dans le temps de ſa proſpérité, & à qui il avoit rendu un ſervice important ; il ne douta pas qu'en cette conſidération il ne lui fît le funeſte plaiſir qu'il vouloit exiger de lui. Il paſſoit dans le monde pour en ſavoir préparer ;

ce qui lui fit préſumer qu'il obtiendroit aiſément ce qu'il ſouhaitoit.

Il n'eut pas plutôt fait cette réflexion, qu'il ſortit, dans l'intention d'aller trouver le Statuaire. Il étoit nuit noire lorſqu'il ſe mit en chemin. Le jour ne lui auroit pas été plus avantageux, à cauſe de la perte de ſes yeux.

Un chien, le ſeul ami fidele qui lui fût reſté, au col duquel étoit attachée une corde, & un bâton qu'il avoit à la main, furent ſes guides, & lui donnerent les moyens d'arriver chez celui en qui il fondoit ſon eſpérance, & le dernier remede à ſes maux.

Belingar avoit la réputation d'un des plus grands Philoſophes de ſon temps : il s'étoit toute ſa vie appliqué à rechercher les ſecrets de la Nature; quoiqu'il fût pauvre, il n'en étoit pas moins conſidéré. Gelindes, qui ſavoit ſa réputation, ne douta point qu'humain comme on le diſoit, il n'eût pitié de ſon déſeſpoir, & qu'il ne lui prêtât la main pour

terminer ſes malheureux jours. Il ne ſe trompa point : Belingar n'eut pas plutôt entendu ſa requéte, qu'il voulut ſavoir les extrêmes raiſons qui y donnoient lieu. Dans l'état où vous me voyez, reprit l'Aveugle, ſans la perte de mes yeux, j'aurois ſupporté les revers les plus affreux; oui, je me ſerois conſolé avec le temps de celle de ma fortune, & de mon extrême miſere : mais ce dernier coup de l'implacable ſort m'a jetté dans le déſeſpoir. Je veux mourir : je viens vous en demander les moyens, & rien dans le monde n'eſt capable de m'en détourner.

Ce remede affreux ne peut jamais vous manquer, reprit Belingar : la mort eſt une reſſource dont nous ſommes toujours les maîtres, & dont nous ne devrions jamais uſer. Cependant, je vous promets de vous donner les moyens terribles que vous me demandez, pour vous la procurer, à condition que vous tenterez un remede infaillible qu'un Sage

m'a enſeigné pour recouvrer la vue. Eh! quel eſt-il, ce remede admirable, interrompit l'impatient Gelindes? De vous laver les yeux avec l'urine d'une Femme ou d'une Fille chaſte, continua Belingar. Si vous êtes aſſez heureux pour en trouver, je vous réponds de votre guériſon. Il ſuffit, répartit Gelindes; je n'irai pas loin pour ce remede divin. J'ai une Femme & quatre Filles: je réponds de leur ſageſſe. Je le ſouhaite, reprit Belingar; allez eſſayer un remede infaillible: mais le ciel veuille que vous ne comptiez pas trop légerement ſur ce que vous avez de plus cher. L'épreuve eſt délicate; & ſi vous m'en croyiez, vous ne l'haſarderiez pas. Gelindes, ſans faire attention à ce ſage avis, ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il éprouva ſecretement le remede, mais inutilement; il ſe lava les yeux cinq jours conſécutivement avec l'urine de ſa Femme & de ſes quatre Filles, ſans voir opérer ſa guériſon. Le doute qui accompagnoit ſes

épreuves, empêcha qu'il ne ſe vengeât d'elles. Peut-être, dit-il en lui-même, que Belingar n'eſt pas ſi habile qu'on le dit, ou que, comme bien d'autres, il ſe moque de ma miſere. Prévenu de ces idées, il retourna chez Belingar, dans l'intention de le faire expliquer, avec un ferme propos de ſe venger de ſa Femme & de ſes Filles, ſi la réalité du remede éprouvé ſur d'autres lui faiſoit connoître qu'elles ne fuſſent pas ce qu'il les avoit toujours cru. Il ne pouvoit ſe réſoudre à ſoupçonner leur vertu. Sa Femme paſſoit, auſſi-bien que ſes Filles, pour être d'une ſageſſe à l'abri du ſoupçon même. Jamais il n'avoit rien entrevu qui lui eût occaſionné le plus léger doute.

Belingar ne parut point ſurpris des doutes de Gelindes : vous n'êtes pas le ſeul, lui dit-il lorſqu'il ſe fut expliqué, à qui toutes ces choſes ſoient arrivées; je vous avois prévenu : vous ne deviez pas tenter l'épreuve ſur des perſonnes

qui vous devoient être ſi cheres. Mais il n'y faut plus ſonger; vous n'êtes pas le ſeul, je vous le répete, à qui ces choſes ſont arrivées : je pourrois vous en donner de bonnes preuves, & même de gens qui ne vous ſont pas inconnus; mais cela eſt inutile. Quant-à-préſent, travaillons ſeulement à vous faire connoître que le remede eſt infaillible: s'il n'a pas réuſſi, c'eſt la faute des vôtres. Continuez à chercher cette urine tant déſirée; à force de perquiſitions vous en trouverez. Quelque mauvaiſe opinion qu'on ait des Femmes, il ne faut pas pouſſer la malignité au point de les croire toutes ſans vertu. Il s'en trouve de ſages & bien reſpectables; c'eſt à vous à faire vos efforts pour y parvenir. Belingar, après ce diſcours, fit un ſerment épouvantable qu'il ne lui en impoſoit point, & que l'expérience lui prouveroit la vérité de ce divin remede. Il finit par l'aſſurer qu'il ne ſavoit pas ſe jouer ni des Dieux, ni des Hommes; & il accom-

pagna ces derniers mots d'un ſecours honnête, avec de ſinceres excuſes de ne pouvoir pas faire mieux. Gelindes, attendri par ce procédé, & bien perſuadé de la ſincérité de cet Ami, continua, pendant un an entier, à faire l'épreuve de l'urine, ſans que pas une de celles de qui il s'étoit lavé eût opéré le remede. Il avoit une liſte de trois cens ſoixante-cinq Femmes ou Filles, dans le nombre deſquelles celles de ſa famille étoient compriſes. Il commençoit à déſeſpérer de ſon enquête extraordinaire, lorſqu'un événement imprévu lui prouva que Belingar ne l'avoit point trompé, & lui fit connoître que la patience étoit l'introduction au ſuccès : elle lui fit en effet trouver ce qu'il cherchoit depuis ſi long-temps.

Un jour qu'il revenoit de la ville, fort fatigué & comblé de peines & d'ennui, il entendit des voix qui s'entretenoient tout bas à côté de lui. Il s'arrêta pour les diſtinguer. Une d'elles diſoit à une

autre : *ſur-tout qu'on n'oublie pas le chien.* N'admirez-vous pas la fidélité de ce charmant animal, & le ſoin qu'il montre pour faire éviter à ſon maître le péril & les mauvais pas? Gelindes, ſurpris de ce diſcours, & craignant qu'on ne voulût lui dérober ſon guide fidele, fila ſa corde, pour lui mettre la main ſur ſon colier, afin d'en être plus aſſuré; mais une main, plus douce que le ſatin, qui tenoit ſon chien par le col, lui fit juger que le deſſein étoit pris de lui dérober, ou de lui jouer quelque mauvais tour. Il s'en plaignit amèrement, en reprochant aux perſonnes qu'il ſuppoſoit près de lui la dureté qu'il y avoit à faire de la peine à un jeune Homme, aſſez malheureux, diſoit-il, de ſa ſituation, ſans être encore perſécuté par d'autres endroits. Une voix fort douce interrompit ſes plaintes, & lui répondit qu'il s'en falloit beaucoup qu'on ne lui voulût du mal; que l'expérience le lui feroit connoître; qu'on le prioit, en attendant des preuves plus

convaincantes, de ne point trouver extraordinaire qu'on l'arrêtât; qu'on avoit de bonnes raiſons pour en uſer ainſi. Après ces mots, la voix ſe tut, parla bas à l'oreille de quelqu'un; & Gelindes ne fut pas peu ſurpris enſuite de ſe ſentir tranſporté par quatre bras puiſſans, qui le dépoſerent bientôt ſur un ſopha, où on le laiſſa quelque temps, ſans qu'il pût pénétrer les cauſes d'une aventure à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre, & qui lui donna lieu de faire bien des réflexions.

Cependant un événement encore bien plus remarquable ne redoubla pas peu ſa ſurpriſe. A peine avoit-il eu le temps de ſe reconnoître, qu'il s'apperçut qu'on lui ſervoit un ſouper, & qu'on l'invita de manger; &, pendant ſon repas, on le régala d'une muſique harmonieuſe & divine, relevée d'une voix de Femme, auſſi douce que touchante. Ce régal lui rappella ces temps gracieux où l'abondance régnoit dans ſa maiſon, & où les

ris & les jeux y habitoient avec lui. Le parallele ſecret qu'il fit de cette ſituation fortunée avec celle où il ſe trouvoit, lui arracha des larmes; il ceſſa tout d'un coup de manger, & il ſe mit à rêver profondément.

Fin du premier Tome.